1er prix d'Excellence

Léon Reuther

7 août 1886

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE NEVERS

3e SÉRIE IN-8o

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Les Portugais demeurèrent maîtres de la baie, et fondèrent la ville de Rio-de-Janeiro.

L'EMPIRE
DU BRÉSIL

SOUVENIRS DE VOYAGE

PAR N. X.

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

PAR J.-J.-E. ROY

NOUVELLE ÉDITION

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXV

L'EMPIRE
DU BRÉSIL

INTRODUCTION HISTORIQUE

Jean de Léry et le P. Claude d'Abbeville. — Découverte du Brésil par Pedro Alvarez Cabral, amiral portugais. — Le Brésil est d'abord négligé par les Portugais. — Thomas de Souza, premier gouverneur, fonde San-Salvador. — Premières relations des navigateurs français avec le Brésil. — Fondation d'un établissement français à Guanabara (Rio-de-Janeiro), sous les auspices de l'amiral de Coligny, par le chevalier de Villegagnon. — Renforts envoyés à Villegagnon. — Les nouveaux venus se brouillent avec Villegagnon, et se fixent sur le continent. — Les Tupinambas ou Toupinamboux. — Description de ces peuples par Léry. — Leurs coutumes, leurs ornements, leurs habitations, leur nourriture, leur religion, leurs cultes, leurs prêtres. — Occupations des femmes. — Occupations des hommes. — Fêtes, danses symboliques. — Boissons fermentées. — Le caouin. — Sa fabrication. — Manière dont les sauvages le boivent. — Guerre. — Ses motifs. — Conseils. — Déclarations de guerre. — Armes offensives et défensives. — Marche d'une armée sauvage. — Description d'un combat. — Sort des prisonniers de guerre. — Qualités des Tupinambas. — Leur attachement pour les Français. — Retour en France de Villegagnon. — Expulsion des Français de l'établissement qu'ils avaient fondé. — Fondation de Saint-Sébastien, ou de Rio-de-Janeiro. — Établissement des Français dans l'île de Maranham. — Récit de Claude d'Abbeville. — Fondation de la ville de Saint-Louis par Laravadière, chef de l'expédition française au Maranham. — Description des productions de ce pays par le P. d'Abbeville. — Mœurs des sauvages. — Progrès des missionnaires pour leur conversion. — Voyage en France de Tupinambas convertis. — Leur réception à Paris. — Leur baptême solennel. —

Les Portugais attaquent l'établissement de Maranham. — Belle défense des Français. — Ils finissent par capituler. — Bienfaits de l'occupation française. — Révolte des Tupinambas. — Extinction de cette nation. — Occupation du Brésil par les Hollandais. — Ceux-ci cèdent leur conquête aux Portugais en 1661. — Le Brésil colonie portugaise. — Translation du gouvernement de Portugal à Rio en 1808. — Institution fondée par le roi Jean VI. — Établissements français fondés à Rio depuis 1815. — Améliorations opérées à cette époque. — Retour du roi en Portugal. — Troubles du Brésil. — Déclaration d'indépendance. — Proclamation de don Pedro, empereur du Brésil. — Coup d'œil sur le règne de ce prince. — Son abdication. — Son fils don Pedro II lui succède. — État actuel du Brésil.

J'avais lu dans ma jeunesse, avec avidité, le voyage de Jean de Léry au Brésil. Les naïfs récits de l'auteur, que, malgré son style puritain, on a ingénieusement surnommé le *Montaigne des voyageurs*, m'avaient plus intéressé mille fois que les fictions merveilleuses de Daniel de Foë et les aventures imaginaires de son Robinson. Tout ce qui porte avec soi le caractère de la vérité a toujours su me plaire mieux que les inventions des poëtes ou des romanciers.

Après Léry, je lus avec non moins d'intérêt la relation du voyage et du séjour du P. Claude d'Abbeville dans ces mêmes contrées. Il est curieux de comparer les récits des deux voyageurs, dont l'un, zélé disciple de Calvin, n'avait songé, en se rendant en Amérique, qu'à coopérer à la fondation d'un établissement destiné à servir de refuge aux protestants persécutés en France, tandis que l'autre, fervent

missionnaire catholique, n'avait eu d'autre but que de propager les lumières de la vraie religion parmi les nations sauvages du nouveau continent. Mais, s'ils diffèrent complétement en ce qui concerne la foi, ils sont d'accord dans la description des pays qu'ils ont visités et des mœurs de leurs habitants.

Depuis ces lectures il m'était resté un vif désir de voir ces contrées, que non-seulement les deux écrivains que je viens de citer, mais que tous les voyageurs du XVI^e^ siècle et des premières années du XVII^e^, nous représentent comme un vrai paradis terrestre.

« La Sainte Escriture, dit le P. Claude d'Abbeville, fait grand estat de la beauté du paradis terrestre, particulièrement à cause d'un fleuve qui sourdoit d'icelui, arrousant ce lieu de volupté. Je me contenterai de remarquer icy que ce pays du Brésil est merveilleusement embelly de plusieurs grands fleuves et rivières... Ces belles rivières tempèrent tellement l'air, et attrempent si bien toute la terre du Brésil, qu'elle est continuellement et en tout temps toute verte et florissante. »

En 1835, le consul général de France à Rio-de-Janeiro m'offrit de m'emmener avec lui en qualité de secrétaire. On juge, d'après ce que je viens de dire, si j'acceptai avec empressement. Quelques mois après je débarquais à Rio, avec mon patron, et je

commençais l'étude de ce vaste empire du Brésil, que je devais habiter pendant plus de dix ans.

Je n'ai pas l'intention, comme on le pense bien, de donner ici le résultat complet de mes observations; dix volumes comme celui-ci suffiraient à peine pour les contenir. J'ai fait un choix de ce qui m'a paru devoir le plus intéresser les jeunes lecteurs auxquels je m'adresse, et si mon livre leur inspire le désir de mieux connaître ce riche et beau pays, ils pourront l'étudier d'une manière à peu près complète dans les ouvrages des savants voyageurs qui l'ont visité dans ce siècle, et dont je leur indiquerai les noms et les titres. C'est aussi à ces sources que j'ai puisé souvent, quand mes propres observations m'ont fait défaut.

Mais, avant de parler de ce que j'ai observé de l'état actuel du pays, de la société qui l'habite, des événements dont j'ai été témoin, il est bon de dire un mot de ce qu'était le Brésil à l'époque de sa découverte, de ses habitants, des premiers établissements qui y furent fondés par les Européens, et comment il devint colonie du Portugal. Cette courte notice historique me servira d'introduction, et me donnera occasion de citer quelques passages de mes vieux voyageurs favoris, Jean de Léry et le P. Claude d'Abbeville.

Au commencement de l'année 1500, Emmanuel

roi de Portugal avait équipé une flotte de treize navires, destinée à un voyage aux Indes orientales, sous le commandement de Pedro Alvarez Cabral. L'amiral, en quittant Lisbonne le 9 mars 1500, gouverna au large pour éviter les tempêtes au delà du cap de Bonne-Espérance, et, dirigeant sa course au sud-ouest, rencontra par hasard, le 24 avril, la partie du continent de l'Amérique méridionale située vers le 16e degré de latitude sud. Il prit d'abord cette terre pour une grande île sur la côte d'Afrique; mais il fut bientôt détrompé lorsque les indigènes se montrèrent. Ayant découvert un bon mouillage, il mit ses vaisseaux à l'ancre, et appela cette baie *Puerto-Seguro*. Le jour suivant, il envoya un canot sur la côte, et s'étant rendu maître de deux des indigènes, il les traita avec tant de douceur, que, lorsqu'ils furent mis en liberté, leur récit attira leurs compatriotes sur la rive, où ils saluèrent les Portugais par des cris de joie. Cabral débarqua alors, avec un corps de troupes, et, ayant érigé une croix, il fit célébrer la messe sous l'ombrage d'un arbre élevé, et prit possession du pays au nom de son souverain. En l'honneur de la croix qu'il venait d'élever, il donna à ce pays le nom de *Vera-Cruz;* mais ce nom fut changé en celui de *Brésil*, à cause de l'immense quantité de bois de teinture appelé *brasil* ou *bratsil*, que le commerce tirait de cette côte.

Ayant conçu une haute idée de la fertilité et des autres avantages naturels du pays, Cabral envoya un de ses vaisseaux à Lisbonne avec un récit de sa découverte. D'après ce rapport, plusieurs navires portugais se rendirent à Vera-Cruz, ou plutôt au Brésil; mais l'exploration de la côte, des rivières et des baies, qui ne produisaient ni or ni argent, donna une opinion peu favorable de cette contrée; car on n'estimait alors la richesse d'un pays qu'en raison des métaux précieux qu'il pouvait fournir. Le Portugal négligea donc pendant un assez grand nombre d'années la découverte de Cabral, et il se contenta d'y envoyer de temps en temps un ou deux vaisseaux chargés de condamnés et de femmes perdues de mœurs. Ces bâtiments revenaient avec des cargaisons de bois de teinture et de perroquets.

Vers le milieu du XVI^e^ siècle, Jean III parut prendre plus d'intérêt à la colonisation de ce pays; il y envoya comme gouverneur Thomas de Souza, homme sage et habile, qui fonda la ville de San-Salvador (ou Bahia). Mais il avait trop peu de monde avec lui pour étendre au loin son autorité, et il se contenta de former un établissement qui, par sa position sur une baie magnifique, ne pouvait manquer de prospérer un jour, et qui, en attendant, servirait de point central de ralliement à la colonie.

Tandis que les Portugais semblaient négliger cette

vaste contrée, où ils n'avaient fondé que quelques faibles établissements, des navigateurs français fréquentaient ces parages, et formaient des relations commerciales avec les indigènes. C'étaient surtout des navires normands qui venaient charger du bois du Brésil, le long de la côte de Guanabara, aujourd'hui Rio-de-Janeiro. Presque toujours un matelot de l'équipage ou quelque trafiquant se décidait à rester dans une tribu jusqu'à ce que le navire qui les avait amenés vînt effectuer un nouveau chargement. Au retour, ces individus prenaient le titre d'interprètes.

Ce fut, selon toute probabilité, par les interprètes normands qu'on eut en France les premiers renseignements qui décidèrent quelques hommes puissants à former un établissement durable parmi les nations indiennes de la côte. Vers 1555, l'amiral de Coligny jeta les yeux sur cette baie magnifique de Rio-de-Janeiro, qui n'était encore connue que sous le nom local de *Guanabara*, et il adopta cette riche contrée, complétement négligée du Portugal, et éloignée de cent trente myriamètres de San-Salvador, le principal établissement portugais, pour y fonder une colonie où pourraient trouver plus tard un asile ceux de la prétendue religion réformée.

L'homme qui fut choisi par l'amiral pour réaliser ce projet ne manquait ni d'intelligence ni de cou-

rage; mais il était dévoré d'ambition. C'était un chevalier de Malte nommé Nicolas Durand de Villegagnon. Avait-il embrassé les doctrines nouvelles, ou bien n'avait-il feint d'adopter les opinions de Calvin que pour gagner la faveur de Coligny, c'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il reçut de Coligny et des principaux calvinistes une somme de dix mille livres pour les besoins des premiers colons, avec deux vaisseaux abondamment pourvus et bien armés. Il partit du Havre le 12 juillet 1555, et arriva le 10 novembre suivant à l'embouchure du Guanabara (Rio-de-Janeiro). Il établit un fort dans une petite île, qui porte encore aujourd'hui son nom, et forma des alliances avec les indigènes du continent. Il écrivit alors à Coligny pour lui vanter la richesse du pays, qu'il nommait *France antarctique*, les dispositions amicales des habitants, et pour demander des renforts et quelques ministres de Genève, ainsi que d'autres personnes bien instruites dans la religion *évangélique*.

Coligny s'empressa de satisfaire à cette demande, et il lui expédia trois navires, aux frais de la couronne. Ils portaient deux cent quatre-vingt-dix hommes, six enfants et cinq ou six femmes. Bois-le-Comte, neveu de Villegagnon, commandait ces navires, à bord desquels Calvin avait fait embarquer

Pierre Richier et Guillaume Chartier, ministres protestants, accompagnés de Jean de Léry et de quelques autres étudiants en théologie. C'est cette expédition dont Jean de Léry a écrit une relation fort estimée.

La petite flotte, partie de Honfleur le 19 novembre 1556, arriva au fort Coligny, dans la rade de Guanabara, le 7 mars 1557. Mais, si l'on en croit Léry, les nouveaux venus n'eurent pas lieu d'être contents de Villegagnon, quoiqu'il eût assisté au prêche et célébré la cène avec eux. Il les traita d'abord avec dureté, et les contraignit, dès leur arrivée et avant qu'ils fussent reposés des fatigues d'une longue et pénible navigation, de travailler aux forts qu'il faisait construire. Bientôt des disputes religieuses s'élevèrent entre Villegagnon et les nouveaux colons. Le gouverneur ne put supporter l'esprit altier et dominateur des ministres que Calvin lui avait envoyés, et ses querelles avec eux le brouillèrent avec une partie de ses gens. Ceux-ci refusèrent de travailler désormais à la construction des forts, et Villegagnon les renvoya de son île. Ils vinrent s'établir sur la terre ferme, où ils restèrent jusqu'à leur retour en France. C'est pendant ce séjour, qui dura près d'un an, que Léry « fréquenta familièrement avec les sauvages, et qu'il observa leur façon de vivre et les autres choses singulières de leur pays. »

Une nation guerrière et puissante habitait alors cette partie du Brésil : c'étaient les Tupinambas ou Toupinamboux, que Léry écrit *Tououpinamboults* (1). « Ils ne sont, dit-il, ni point plus grands, plus gros, ou plus petits de stature que nous sommes ordinairement en Europe, n'ont le corps ni monstrueux ni prodigieux à notre esgard ; bien sont-ils plus forts, plus robustes et replets, plus dispos, moins sujets à maladies, et mesme il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaicts ni maléficiés entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent jusques à l'âge de cent ou six vingts ans (car ils savent bien ainsi retenir et compter leur âge par lunes), peu y en a qui en leur vieillesse ayent les cheveux blancs ni gris. — Quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'étant pas autrement noirs, ils sont seulement basanés, comme vous diriez les Espagnol ou Provençaux.

« Au reste, chose non moins estrange que difficile

(1) Cette dernière orthographe, suivant M. Ferdinand Denis, le savant auteur du volume sur le Brésil, de l'*Univers pittoresque*, serait même la meilleure, malgré son étrangeté, parce qu'elle nous a été transmise par une relation française à une époque où les noms n'étaient point altérés. Les Tubinambas, les Tubiniquins, les Tupiacs et d'autres tribus paraissent tous descendre d'une ancienne nation appelée Tupis, qui elle-même tirait son nom du mot Tupa ou tupan (prononcez toupan), qui signifiait tonnerre, et par extension le dieu inspirant la terreur. Ainsi ces peuples se disaient les fils du tonnerre, du Dieu terrible.

à croire à ceux qui ne l'ont vu, tant hommes, femmes, qu'enfants, vont coustumièrement aussi nuds qu'ils sortent du ventre de leurs mères, sans montrer aucun signe d'en avoir honte ni vergogne...

« Outre plus, ils ont ceste coustume, que, dès l'enfance de tous les garçons, la lèvre de dessous au-dessus du menton leur estant percée, chacun y porte ordinairement dans le trou un certain os bien poli aussi blanc qu'ivoire, fait presque de la façon de ces petites quilles de quoi on joue par deça (en France) sur la table avec la pirouette, tellement que le bout pointu sortant un pouce ou deux doigts en dehors, cela est retenu par un arrest entre les gencives et la lèvre, et l'ostent et remettent quand bon leur semble. Mais ne portent ce poinçon d'os blanc qu'en leur adolescence; quand ils sont grans, et qu'on les appelle *conomi-ouasson* (c'est-à-dire gros ou grand garçon), au lieu d'icelui, ils appliquent ou enchassent au pertuis de leurs lèvres une pierre verte (jade, espèce de fausse émeraude) laquelle aussi retenue d'un arrest par le dedans, paroist par le dehors de la rondeur et largeur, et deux fois plus espaisse qu'un teston (1); voire il y en a qui en portent d'aussi longue et ronde que le doigt. Que si au reste quelquefois, quand ces pierres sont ostées, nos

(1) Ancienne monnaie d'argent de la valeur de dix à douze sols.

Tououpinambоults, pour leur plaisir, font passer leur langue par la fente de la lèvre, estant alors advis à ceux qui les regarderoient qu'ils ayent deux bouches, je laisse à penser s'il les fait bon voir de ceste façon, et si cela les diforme ou non. Joint qu'outre cela j'ai vu des hommes lesquels, ne se contentant pas seulement de porter de ces pierres vertes à leurs lèvres, en avoient aussi aux deux joues, lesquelles semblablement ils s'estoient fait percer pour cest effect (1). »

Comme tous les indigènes de la côte, les Tupinambas se teignaient la peau en noir bleuâtre et en rouge orangé, au moyen du jus de génipa et de la teinture de rocou; les dessins qu'on se faisait appliquer sur la peau étaient complétement arbitraires, mais ils étaient tracés avec un soin minutieux, et leur combinaison exigeait quelquefois une journée entière de travail; presque toujours l'alliance du rouge et du noir donnait au guerrier un aspect sinistre, qu'augmentait encore le reste de son accoutrement. Qu'on se figure un homme aux formes athlétiques : sa tête a été rasée au moyen d'un morceau de cristal, et ses cheveux sont taillés en couronne, comme ceux

(1) Les premiers explorateurs rencontrèrent quelques Tupinambas qui avaient jusqu'à sept pierres enchâssées en diverses parties du visage. Quant à l'ornement de la lèvre, appelé barbote ou botoque, c'est essentiellement un des ornements caractéristiques des nations américaines du Sud.

des religieux; sa lèvre et ses joues percées laissent apercevoir les pierres vertes qui en garnissent les trous; sa tête est ornée d'un diadème de plumes éclatantes, non pas inclinées comme nous les figurons d'après les costumes de théâtre, mais roides et diminuant de hauteur à mesure qu'elles s'éloignent du front. S'agit-il d'une fête, un manteau court à peu près semblable pour la forme à celui qu'on portait sous Louis XIII couvre ses épaules, et c'est encore un tissu habilement formé des plumages les plus brillants, retenus par des fils de coton. Un demi-cercle en os très-blanc, nommé *yaci*, du nom du croissant lunaire, qu'ils appellent ainsi, descend comme un hausse-col sur la poitrine. Un coquillage arrondi, usé sur la pierre et taillé en des milliers de petits disques, forme pour le Tupinambas de longs colliers. Quelquefois cet ornement, qu'il désigne sous le nom de *boüre*, est d'une blancheur éclatante; quelquefois aussi il est d'un noir brillant, et c'est un bois pesant qui le fournit. Ajoutez à tout cela des espèces de bracelets faits avec la graine retentissante de l'*aouai*, que l'usage veut qu'on porte aux jambes, et vous aurez une idée à peu près complète des Tupinambas aux jours de grande solennité.

Cependant quelquefois l'accoutrement était plus simple. Après avoir amplement décrit le grand costume de cérémonie dont nous venons de parler, Léry

ajoute : « Pour la seconde contemplation du sauvage, lui ayant osté toutes les susdites fanfares de dessus, après l'avoir frosté de gomme glutineuse, couvrez-lui tout le corps, les bras, les jambes, de petites plumes hachées menues, comme de la bourre teinte en rouge, et lors estant ainsi velu de ce poil follet, vous pourrez penser s'il sera beau fils. »

Le costume des femmes était beaucoup moins compliqué que celui des hommes. Elles laissaient croître et flotter leurs longs cheveux noirs, ou bien elles les tressaient avec un cordon rouge, et alors ils retombaient sur leurs épaules. Elles ne se défiguraient pas comme les hommes en se perçant la lèvre inférieure ; mais elles se fendaient le lobe de l'oreille, et elles y introduisaient un coquillage blanc, de forme arrondie, aussi long (pour nous servir de l'expression un peu vulgaire, mais juste, de Léry) qu'une moyenne chandelle de suif. « Quand elles en sont coiffées, ajoute le vieux voyageur, cela leur battant les épaules, il semble, à les voir de loin, que ce soient oreilles de limiers qui leur pendent de costé et d'autre. Touchant le visage, continue Léry, voici la façon comme elles se l'accoustrent : la voisine ou compagne, avec le petit pinceau en la main, ayant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoyant tout alentour en rouleau et forme de limaçon, continuera jus-

qu'à ce qu'avec des couleurs bleue, jaune, rouge, elle lui ait bigarré et chamarré toute la face. »

Les femmes tupinambas avaient en outre certains ornements qui leur étaient réservés; elles se faisaient de grands bracelets, composés de plusieurs pièces d'os blanc, ajustées les unes sur les autres, comme des écailles de poisson. L'usage ne voulait pas qu'elles portassent les colliers comme une chaîne suspendue au cou; mais elles les tortillaient autour de leurs bras; et plus tard, quand un commerce d'échange fut établi avec les Européens, elles les remplacèrent par des verroteries de couleur, qui dès l'origine devinrent un précieux et important objet de trafic.

Les Tupinambas construisaient pour leurs habitations de longues cabanes que l'on peut comparer à ces berceaux ou tonnelles arrondies dont on fait usage dans nos jardins. Le toit était couvert en feuilles de palmier ou avec de longs roseaux. Ces cabanes, que les premiers explorateurs assimilaient à des vaisseaux de ligne renversés, servaient d'asile à vingt à trente familles. Cinq, six ou huit de ces cabanes formaient une aldée ou bourgade de douze à quinze cents habitants. Léry parle de villages dont la population s'élevait à cinq à six mille.

Rien n'était plus simple que l'intérieur de ces habitations. Une ouverture ménagée à chaque ex-

trémité servait de porte, et permettait à l'air de circuler; des pieux solides, fixés parallèlement, servaient à suspendre les nombreux hamacs de coton, où se déployait surtout l'industrie sauvage des Tupinambas. Une espèce de soupente formée avec de longues gaules, et attachée aux traverses supérieures qui soutenaient le toit, était disposée de manière à pouvoir y déposer ce que possédait chaque famille. Tel était l'ameublement invariable de chaque cabane. Si l'on se trouvait dans le voisinage de quelque tribu ennemie, on entourait le village de pieux solidement fichés en terre, et quelquefois de chevaux de frise cachés sous l'herbe, qui pouvaient défendre, au besoin, d'une surprise. Ces fortifications, toujours en bois, variaient du reste dans leur structure, et elles étaient quelquefois assez compliquées.

Dans beaucoup de contrées les sauvages, ne vivant que du produit de la chasse ou de la pêche, sont exposés à souffrir de la famine, si ces ressources leur ont fait défaut ou se sont trouvées insuffisantes. Mais rien de semblable n'était à craindre sur la terre féconde de Brésil. Non-seulement la chasse et la pêche fournissaient à ses habitants une nourriture abondante, mais la terre produisait une grande variété de végétaux qui eussent pu suffire à leur alimentation, tels que le manioc, l'*aïpy* ou manioc doux, les racines de *cara*, la patate, l'igname, le maïs, dont

on récoltait cinq espèces, les fruits du bananier, du palmier, les amandes du *sapoucaya*, etc. etc. Plus prévoyants encore que beaucoup d'autres sauvages, si la pêche avait été abondante, si les produits de la chasse dépassaient les besoins de la tribu, on étalait immédiatement sur un vaste gril en bois, désigné sous le nom de *boucan*, le gibier et le poisson qu'on voulait conserver. Exposé ainsi à l'action lente de la chaleur, il pouvait être gardé pendant plusieurs mois. Le procédé et le mot qui le rappelle nous ont été transmis, et c'est sans doute aux Tupinambas, visités de bonne heure par les Normands, que nous devons les viandes boucanées en usage dans tout le nouveau monde.

Les idées religieuses de ces peuples étaient fort confuses; il paraît qu'ils reconnaissaient un principe suprême, un être puissant et terrible, qu'ils désignaient sous le nom de *Tupan;* puis un être opposé à ce Dieu suprême, une espèce de démon, qu'ils nommaient *Anhanga* (*Aignan* dans Léry). Au-dessous de ces deux êtres, il y avait de bons génies, qu'ils désignaient sous le nom d'*Apoïaueué*, et de mauvais génies, appelés *Ouiaoupia.*

Les Tupinambas ne rendaient aucun culte à ces divinités ni à ces génies; ce soin était spécialement confié à une classe d'hommes appelés *Pagès* ou *Caraïbes*, qui étaient à la fois prêtres, devins, sorciers

et médecins, encore a-t-on peu de renseignements sur la nature de ce culte. Voici ce que dit à ce sujet le P. Ives d'Évreux : « Et de fait, c'est une chose assez fréquente que les sorciers bâtissent des petites loges de palmes, ès lieux les plus cachés des bois, et là plantent de petites idoles faictes de cire, ou de bois, en forme d'hommes; les uns moindres, les autres plus grands; mais ces plus grands ne surpassent une coudée de haut. Là, en certains jours, ces sorciers vont seuls, portant avec soy du feu, de l'eau, de la chair ou poisson, de la farine, maïs, légumes, plumes de couleur et des fleurs; de ces viandes ils en font une espèce de sacrifice à ces idoles, et aussi brûlent des gommes de bonne odeur devant elles; avec les plumes et les fleurs ils en paroient l'idole et se tenoient un long temps dans ces logettes, tous seuls : et font croire que c'estoit à la communication de ces esprits. »

Chez les Tupinambas, comme du reste cela se pratique chez presque toutes les nations sauvages, c'était à la femme qu'était dévolue la plus grande partie des travaux. C'était elle qui labourait et ensemençait la terre, qui fabriquait les hamacs et la poterie, dont on vante la perfection; à elle encore le soin de faire boucaner les viandes, et souvent les soins minutieux de la toilette du guerrier, qui durait plusieurs heures.

Le Tupinambas se réservait la fabrication des armes, celle des *jangadas*, espèces de radeaux encore en usage aujourd'hui sous ce nom, celle des canots, opération difficile avant l'arrivée des Européens, mais dont ils venaient à bout au moyen du feu appliqué d'après certaines règles, et grâce à la dureté de leurs haches de pierre. Tout ce qui concernait la pêche et la chasse les regardait, et ils s'y montraient d'une habileté merveilleuse. Ils construisaient leurs villages et leurs retranchements. Dès que les Européens eurent établi avec eux un commerce d'échange, ce furent eux qui allèrent couper le bois de teinture, souvent à des distances fort éloignées, et qui le chargeaient sur leurs épaules pour le porter au bord de la mer. Après avoir accompli ces travaux assez pénibles, le guerrier se reposait plusieurs heures de suite au fond de son hamac, dans une complète inaction, et il attendait même, pour prendre quelque nourriture, que sa femme lui en apportât.

Anciennement les fêtes se renouvelaient assez fréquemment, elles précédaient les grandes guerres, ou elles leur succédaient. Il y avait certaines danses symboliques, dont les noms nous ont été conservés, et dont les femmes étaient exclues. La danse était désignée en général sous le nom de *guace*, et elle se divisait en un grand nombre d'espèce ; mais la plus

étrange et la plus solennelle était celle où les guerriers, formant une ronde immense, sans changer de place, racontaient tour à tour leurs exploits dans un chant grave et mesuré; c'était plutôt une cérémonie guerrière qu'une danse proprement dite, et elle ne se renouvelait guère que tous les trois ans. Celle à laquelle Léry assista se composait de cinq à six cents guerriers, divisés en trois troupes différentes. Il était difficile de voir rien de plus bizarre et de plus imposant à la fois. Les femmes avaient été envoyées dans une cabane voisine, et elles devaient seulement répondre aux chants qu'elles entendaient. Qu'on se figure un vaste cercle mouvant : les hommes qui le composent sont peints de noir et de rouge, ils conservent tous une attitude sérieuse et recueillie, rapprochés l'un de l'autre sans se tenir la main; chacun d'eux a placé sa main droite sur la hanche, tandis que l'autre reste pendante. Par un mouvement d'oscillation qui se communique à chaque danseur, le corps se penche et se relève tour à tour; la jambe et le pied droit s'agitent au mouvement des *maracas* (1). Tout à coup un chœur harmonieux s'élève de la multitude; ce sont les voix qui célèbrent la gloire des ancêtres, et qui invitent les guerriers à de

(1) Instrument sacré fait d'une calebasse ovale, orné des plumes rouges et bleues de l'ara. Un manche orné le traversait, et des graines retentissantes résonnaient quand on l'agitait. Cet instrument était toujours entre les mains des prêtres ou caraïbes.

nouveaux combats. Alors trois devins ou caraïbes revêtus de leurs manteaux de plumes déposent l'instrument sacré, et, armés d'une espèce de calumet, ils inondent chaque guerrier des vapeurs enivrantes du petun (tabac), en l'invitant à recevoir l'esprit de force afin de vaincre ses ennemis (1).

Dans ces réunions, dans ces fêtes, les Tupinambas faisaient usage de boissons enivrantes connues de temps immémorial de toutes les nations de la côte. On comptait trente-deux espèces de ces boissons fermentées, entre autres des vins fort recherchés faits avec le fruit du cajou, du pacoba et du guabirabeira; on fabriquait aussi avec le maïs, et surtout avec le manioc, deux sortes de bières connues sous les noms d'*abatiouy* et de *caouin*, qui n'étaient guère en usage que dans des fêtes préparées d'avance. Aussi ces solennités particulières recevaient-elles le nom de la boisson favorite. Les villages voisins s'invitaient d'avance à un caouin, comme on s'invite parmi nous à un thé ou à un punch.

La manière dont se préparait et dont se prépare encore le caouin dans ce qui reste de nations sauvages de presque toute l'Amérique du Sud, est passablement étrange, et bien faite pour inspirer de la répugnance au goût le moins délicat.

(1) M. Ferdinand Denis, *Univers pittoresque*. — Brésil, p. 23 ou 24.

La fabrication de cette boisson rentrait dans les attributions des femmes, et c'étaient les plus vieilles qui en étaient chargées. Quelques jours avant l'époque désignée pour la réunion, elles se procuraient une grande quantité de racines de manioc, leur faisaient subir une sorte de ramollissement au moyen de la cuisson, puis, réunies autour d'immenses jarres de terre, elles mâchaient à qui mieux mieux ces racines, et, cette opération terminée, on faisait bouillir cette singulière préparation, puis on la laissait fermenter. Le caouin devait être bu tiède ; aussi, quand les guerriers étaient réunis, quand les danses étaient préparées, le premier soin des femmes était-il de faire un feu doux autour des jarres immenses qui renfermaient la boisson favorite, et qui, au dire de Léry, contenaient plus de soixante pintes de Paris. Lorsque la liqueur commençait à tiédir, elles découvraient le premier vaisseau, remuaient et troublaient le breuvage qu'il contenait, « puisant puis après dedans avec de grandes courges parties en deux, dont les unes tiennent environ trois chopines de Paris, ainsi que les hommes en dansant passent les uns après les autres auprès d'elles, leur présentant et baillant à chacun en la main une de ces grandes gobelles toutes pleines, et elles-mêmes, en servant de sommeliers, n'oubliant pas de chopiner d'autant, tant les uns que les autres ne faillent point

de boire et trousser cela tout d'une traite. » Ces libations devaient durer jusqu'à ce que les jarres fussent vides et qu'il n'y restât pas même une goutte de liquide ; « et de fait, dit Léry avec sa naïveté ordinaire, je les ai veus, non-seulement trois jours et trois nuits sans cesser de boire, mais si yvres qu'ils n'en pouvoient plus..., d'autant que quitter le jeu eust esté pour estre réputé efféminé... Ainsi, pour continuer mon propos, tant que le *caouinage* dure, nos friponniers et gale-bontemps de Brésiliens, pour s'eschaufer tant plus la cervelle, chantans, sifflans, s'accourageans et exhortans l'un l'autre de se porter vaillamment et de prendre force prisonniers, quand ils iront en guerre, estant arrangez comme grues, ne cessent de danser et aller et venir parmi la maison où ils sont assemblez, jusques à ce que soit fait : c'est-à-dire, ainsi que j'ai jà touché, qu'ils ne sortiront jamais de là tant qu'ils sentiront qu'il y aura quelque chose dans les vaisseaux. Et certainement pour mieux vérifier ce que j'ay dit, qu'ils sont les premiers et superlatifs en matière d'yvrongnerie, je croi qu'il y en a tel qui à sa part, en une seule assemblée, avale plus de vingt pots de caouin. »

Souvent les guerres les plus sanglantes venaient à la suite de ces fêtes sauvages, où l'on rappelait, au milieu des transports de l'ivresse, tous ses motifs de haine contre les tribus ennemies. Ce n'était point

pour faire des conquêtes, comme le fait observer Léry, ni pour s'enrichir des dépouilles et de la rançon des vaincus, que ces peuples entreprenaient la guerre; ils n'avaient d'autre passion que le désir de satisfaire leur haine implacable, en tuant leurs ennemis, et surtout en leur enlevant des prisonniers pour les faire périr dans les supplices et les manger ensuite.

Quand un certain nombre d'individus avaient eu l'idée d'une expédition, on convoquait une assemblée dans la place de l'aldée ou village, où des pieux propres à soutenir les hamacs avaient été dressés. On se réunissait ainsi autour des vieillards, qui formaient le conseil, et qui étaient les véritables chefs de la nation. Ceux-ci, s'ils étaient d'avis que la guerre eût lieu, prononçaient de longues harangues pour exciter les guerriers à l'entreprendre. Puis ils terminaient ordinairement leurs discours « en claquant des mains, dit Léry, sur leurs épaules et sur leurs fesses, avec cette exclamation : *Erima, erima, Tououpinambaoults, conowi-ouassou, tan, tan*, etc. etc., c'est-à-dire : Non, non, gens de ma nation, puissants et très-forts jeunes hommes, ce n'est pas ainsi qu'il vous faut faire : plustost, nous disposans de les aller trouver, faut-il que nous nous facions tous tuer et manger, ou que nous ayons vengeance des nostres. »

Après ces harangues, qui duraient quelquefois six heures, la guerre était bientôt décidée; un chef était choisi séance tenante, et, par ses ordres, des envoyés allaient convoquer toute la nation au rendez-vous général. On préparait en abondance, avec le carima et le manioc, une espèce de farine qui pouvait se conserver, et l'on partait quelquefois au nombre de plusieurs milliers.

Les armes offensives et défensives des sauvages brésiliens étaient peu compliquées. Pour toute arme défensive, ils portaient au bras gauche une espèce de petit bouclier fait de bois léger ou, le plus souvent, avec la peau épaisse du tapir. L'arc et la *tacape* étaient leurs seules armes offensives. Ces arcs étaient immenses et fabriqués avec le bois luisant et flexible du bignonia. « Ils sont tellement plus longs et plus forts, dit Léry, que ceux que nous avons par deça, que tant s'en faut qu'un homme d'entre nous le peut enfoncer (faire plier), moins en tirer, qu'au contraire ce seroit tout ce qu'il pourroit faire d'un de ceux des garçons de neuf ou dix ans de ce pays-là. Les cordes de ces arcs sont faites d'une herbe que les sauvages appellent *tocon*, lesquelles, bien qu'elles soient fort déliés, sont néantmoins si fortes, qu'un cheval y tireroit. Quant à leurs flèches, elles ont environ une brasse de longueur, et sont faites de trois pièces... » — La *tacape* était une sorte de massue,

désignée, par la plupart des anciens voyageurs, sous le nom d'*épée de bois*. C'était une arme terrible entre les mains du Tupinambas. Faite d'un bois extrêmement pesant, elle remplaçait le tomahawk des Américains du Nord. Elle brisait tout ce qu'elle ne tranchait pas.

Quand l'armée s'était réunie au jour et au lieu indiqués, elle se mettait en route sur une longue file; les femmes, portant les hamacs et les provisions, marchaient à la suite. Tant qu'on était sur le territoire ami, l'air retentissait des sons prolongés d'une espèce de trompe guerrière appelée *jarubia*, et du son aigre des fifres et flûtes fabriqués avec « les os des bras et des cuisses de ceux qui auparavant ont esté par eux tuez et mangez. »

Avait-on passé la frontière, on avançait avec circonspection; car c'était une guerre toute de surprise et d'embûches, comme la plupart de celles qui se font dans les forêts américaines.

Mais si une rencontre avait lieu en plaine, le combat prenait un caractère d'atrocité qu'on ne rencontre peut-être que chez les sauvages, et dont le récit pittoresque d'un témoin oculaire pourra seul donner une idée. Voici la narration de Léry :

« Que si au reste les ennemis, entre les Brésiliens, sont advertis les uns des autres, les deux armées venans à se rencontrer, on ne pourroit croire combien

le combat est cruel et terrible : de quoi ayant moi-mesme esté spectateur, je puis parler à la vérité. Car comme un autre François et moi, en danger, si nous eussions esté prins ou tuez, sur-le-champ d'estre mangez des *Margajas* (c'était le nom de la tribu ennemie des Tupinambas), fusmes une fois, par curiosité, accompagner nos sauvages lors en nombre d'environ quatre mille hommes, et en une escarmouche qui se fit sur le rivage de la mer, nous vismes ces barbares combattre de telle furie, que gens forcenez et hors de sens ne sauroient pis faire.

« Premièrement, quand nos Tououpinamboults, d'environ demi-quart de lieue, eurent aperçu leurs ennemis, ils se prindrent à hurler de telle façon..., que non-seulement ceux qui vont à la chasse aux loups par deçà, en comparaison ne mènent pas tant de bruit, mais aussi l'air fendant de leurs cris et de leurs voix, quand il eust tourné du ciel, nous ne l'eussions pas entendu. Et au surplus, à mesure qu'ils approchoient, redoublans leurs cris, sonnans de leurs cornets, et en estendans les bras, se menaçans et monstrans les uns aux autres les os des prisonniers qui avoient esté mangez, voire les dents enfilées dont aucunes avoient plus de deux brassées pendues à leur col, c'estoit une horreur de voir leur contenance. Mais au joindre ce fut bien encore pis :

car sitost qu'ils furent à deux ou trois cents pas près l'un de l'autre, se saluans à grands coups de flèches, dès le commencement de ceste escarmouche, vous en eussiez veu une infinité voler en l'air, aussi drues que mouches. Que si quelques-uns en estoient atteints, comme furent plusieurs, après qu'avec un merveilleux courage ils les avoient arrachées de leurs corps, les rompans, et, comme chiens enragez, mordans les pièces à belles dents, ils ne laissoient pas pour cela de retourner tous navrez au combat. Sur quoi faut noter que ces Américains sont si acharnez en leurs guerres, que tant qu'ils peuvent remuer bras et jambes, sans reculer ni tourner le dos, ils combattent incessamment, ce qui semble leur estre naturel... Mais quoi que c'en soit, quand nos Tououpinamboults et Margajas furent meslez, ce fut avec leurs épées et massues de bois, à grands coups et à deux mains, à se charger de telle façon, que qui rencontroit sur la teste de son ennemi, il ne l'envoyoit pas seulement par terre, mais l'assommoit comme font les bouchers les bœufs par deçà...

« Si vous demandez maintenant : Et toi et ton compagnon, que faisiez-vous pendant ceste escarmouche? Ne combattiez-vous pas avec les sauvages? Je responds, pour n'en rien desguiser, qu'en nous contentant d'avoir fait ceste première folie de nous estre ainsi hazardez avec ces barbares, nous tenans

à l'arrière-garde, nous avions seulement le passe-temps à juger les coups...

« Or après que cette escarmouche eust duré environ trois heures, et que d'une part et d'autre il y en eut beaucoup de blessez et de demeurez sur place, nos Tououpinamboults, ayant finalement la victoire, prindrent plus de trente hommes et femmes margajas prisonniers, lesquels ils emmenèrent en leür pays... »

On connaît le sort de ces prisonniers. Ils étaient réservés pour être solennellement sacrifiés dans quelques fêtes, et leurs membres, grillés sur le *boucan*, étaient avidement dévorés par les sauvages. Ces actes d'anthropophagie, qui se sont longtemps perpétués parmi les nations de l'Amérique méridionale, et qu'on retrouve encore à la Nouvelle-Zélande et dans la plupart des îles de l'Océanie, ont quelque chose de si repoussant, qu'on nous pardonnera aisément d'en supprimer les détails.

« Après le récit de ces épouvantables usages, dit un écrivain distingué que nous avons plus d'une fois cité (1), il semblera difficile d'admettre, dans l'existence sociale des Tupinambas, certaines vertus qu'on serait cependant bien loin de trouver au même degré chez des peuples infiniment plus avancés dans l'é-

(1) M. Ferdinand Denis.

chelle de la civilisation. » L'égoïsme, par exemple, cette plaie de notre société moderne, n'avait pas même de nom parmi eux. Dans les misères si fréquemment renouvelées de la vie sauvage, le faible n'était jamais oublié, et le fort se résignait le premier à souffrir. Durant les famines, l'esclave lui-même était servi avant le chef. Une des qualités remarquables des Tupinambas, ce fut leur inviolable bonne foi dans leurs transactions particulières ou générales avec certaines nations, et principalement avec les Français. Le vol était à peine connu parmi eux, et malgré l'admiration que leur causaient les différents objets de fabrication européenne, qu'on apportait pour faire avec eux un commerce d'échange, jamais, comme les habitants de la mer du Sud, ils ne cherchèrent à se les approprier par la ruse ou par la force. Il n'y a peut-être pas d'exemple qu'un traité de paix fait avec les conquérants ait été rompu par eux. Cette bonne foi dans les traités, ils la conservaient dans tous les rapports de la vie, et les anciens écrivains sont tous d'accord sur la tendresse et même sur les égards qu'ils se témoignaient entre eux, bien que plus de vingt familles vécussent quelquefois ensemble sous le même toit.

Après cet examen rapide des usages d'un grand peuple qui a disparu du pays qu'il dominait, nous aurions peu de chose à dire des tribus indiennes qui

entouraient cette grande nation. En consultant les récits contemporains, on s'aperçoit aisément qu'elles partageaient, à un degré plus ou moins éloigné, ses usages, ses idées religieuses et ses superstitions. Dans la suite de ce récit, nous retrouverons quelques débris de ces anciennes tribus, encore errantes dans les forêts, et nous verrons jusqu'à quel point elles ont conservé les mœurs et les usages de leurs ancêtres, et les modifications que le voisinage de la civilisation chrétienne y a apportées.

Léry, qui nous a transmis tous ces détails sur les mœurs des Tupinambas, passa au milieu d'eux tout le temps qui s'écoula depuis que lui et ses compagnons s'étaient brouillés avec Villegagnon, jusqu'au moment où ils trouvèrent l'occasion de revenir en France. Quelque temps après, Villegagnon, se voyant abandonné des siens, laissa quelques soldats dans son fort, leur promettant de les secourir, et revint lui-même en France, où sa conduite fut blâmée assez généralement. Les Portugais profitèrent de son absence pour s'emparer de l'établissement français. Une expédition, sous la conduite de Mem de Sa, attaqua le fort de Coligny, et s'en empara après une vigoureuse résistance d'une poignée de Français secondés par quelques Tupinambas. Les Portugais, vainqueurs, demeurèrent maîtres de la baie de Guanabara, et fondèrent la ville de Saint-Sébastien ou de Rio-de-

Janeiro, qui devait un jour être la capitale du grand empire du Brésil.

Ainsi fut étouffé, pour ainsi dire, à sa naissance, l'établissement fondé par les Français ; établissement qui, avec d'autres éléments et dans d'autres circonstances, eût pu devenir florissant, et qui eût sans peine bravé toute la puissance du Portugal. L'Anglais Southey n'hésite pas à dire, dans son *Histoire du Brésil,* que, si Villegagnon ne s'était pas brouillé avec ses compagnons, Rio-de-Janeiro serait certainement devenu la capitale d'une grande et puissante colonie française.

Trente ans après la perte de la colonie de Guanabara, les Français tentèrent encore de fonder un établissement au Brésil, dans la belle province de Maranham (1), qui, occupée un instant par les Portugais, avait été complétement abandonnée par eux. Voici ce qu'on lit au commencement du voyage du P. Claude d'Abbeville :

« Soubs l'heureux et paisible règne d'Henry-le-Grand, le quatriesme du nom, roy de France et de Navarre, un capitaine françois nommé Riffault, ayant équipé trois navires, se partit pour aller au Brésil, le quinziesme de may de l'année 1594, avec l'intention d'y faire quelque conqueste ; chose qu'il

(1) On prononce Maragnan.

lui sembloit facile pour la grande intelligence qu'il avoit avec un Indien brésilien nommé Ouyarapive, qui signifie en notre langue françoise arbre sec; lequel estoit tenu pour avoir grande authorité parmy les Indiens de ce pays, et qui, avec l'escorte d'une puissante armée d'Indiens, conjointe à sa valeur, estant brave guerrier, le pouvoit très-facilement avantager selon son dessein, n'eust esté la division et discorde qui survint entre les François, et l'eschouement de son principal vaisseau. Lesquelles choses estonnèrent tellement le susdit capitaine Riffault, que, perdant tout courage, il se retourna en France.

« Mais, voyant que le vaisseau qui luy restoit n'estoit suffisant pour contenir le nombre des François qu'il avoit amenez, il fut contraint d'y en laisser une bonne partie, entre lesquels estoit un jeune gentilhomme nommé M. des Vaux, natif de Saincte-Maure en Touraine, lequel, avec d'autres François, s'accompagnans de quelques Indiens, marcha si valeureusement en guerre contre d'autres Indiens, qu'il y conquist plusieurs insignes victoires, se façonnant tousiours aux mœurs et coustumes du pays, après avoir recogneu la beauté et les délices de ceste terre, la fertilité et fœcondité d'icelle, en ce que l'homme sauroit désirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, que pour l'acquisition de

tout plein de richesses, qui, avec le temps, en pourroient provenir à la France. Outre la promesse que ces Indiens luy firent de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi dudit des Vaux l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelque personne de qualité pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeans l'humeur françoise plus sortable à la leur qu'aucune autre pour la douceur de la conversation. »

Ces Indiens, si disposés à bien accueillir les Français, appartenaient à cette même nation des Tupinambas qui déjà s'était montrée, dans d'autres lieux et dans d'autres temps, si bien disposée en leur faveur. Peut-être même y avait-il, parmi ceux qui habitaient le Maranham, quelques émigrés de la province de Guanabara; car, depuis que les Portugais avaient fondé Rio-de-Janeiro, les Tupinambas avaient quitté ces parages pour remonter vers le nord. Ils avaient de même abandonné le voisinage de tous les établissements portugais de la côte, et une grande partie de la nation était venue se fixer dans les vastes forêts et dans l'île de Maranham.

Quoi qu'il en soit, les Français ne manquèrent pas de répondre à l'invitation des Indiens. Une troupe assez nombreuse, sous la conduite d'un capitaine de haut courage, nommé la Ravardière, vint s'établir

dans l'île de Maranham, et y fonda la ville de Saint-Louis, aujourd'hui San-Luiz. Ils avaient avec eux dix missionnaires capucins, au nombre desquels était le P. Claude d'Abbeville, qui a écrit la relation de cette expédition. Voici en quels termes le bon missionnaire parle des productions végétales de ce pays :

« En aucuns endroits, il y a de très-grandes et espaisses forests, de diverses sortes d'arbres incognus par deçà, la pluspart desquels paroissent fort médicinaux, rendant force gommes et huiles des plus odoriférantes. L'on y voit des arbres beaux et droits, d'une admirable hauteur, dont on retire les bois jaunes, les bois rouges et les bois madrez, que l'on met icy en usage pour faire les teintures et quelques pièces d'ouvrages de prix et de valeur.

« Il fait bon voir les campagnes diaprées d'une infinité de belles et diverses couleurs, et d'herbes et de fleurs; vous n'y en pouvez trouver aucune semblable aux nostres, sinon le pourpier, qui vient naturellement sans être semé. Il ne se peut dire combien il y a de beaux et rares simples par les bois et campagnes comme ès montagnes et vallées. Nos arboristes auroient bien là de quoy passer leur temps; et quant à moy, je ne puis croire qu'il n'y en aye beaucoup de très-rares et très-souverains... Et cependant, ajoute le pieux moine, il n'y a d'autre

jardinier en ce pays-là que Dieu et la nature, pour enter, alter ou escussonner les arbres. »

Les Tupinambas établis dans l'île de Maranham y formaient vingt-huit aldées, ayant chacune leur chef, et vivant paisiblement sous la domination française. L'abondance du gibier, la fertilité des forêts, la facilité que tant de petits fleuves présentaient pour la pêche, avaient fait oublier aux Tupinambas les délices de leur ancienne patrie. Nos vieux missionnaires, qui vécurent parmi eux, ne parlent que de la facilité indolente de la vie sauvage, des cérémonies pompeuses qui se pratiquaient, des festins qui se renouvelaient sans cesse, des *caouins* où ils égaraient leur raison. « Jamais, dit Claude d'Abbeville, je ne fus tant estonné, qu'alors que lorsque j'entray dans leurs loges où ils *caouinoient*, apercevant de prime face ces grands vaisseaux de terre environnez de feu et remplis de caouin, qui fumoient comme de grandes marmites bouillantes; y ayant d'autre part un grand nombre de ces barbares, tant hommes que femmes, dont les uns estoient quasi nuds, les autres toutes deschevelées, et les autres revêtus de divers plumages bigarrés. Les uns, couchez comme dit est, exhalant la fumée de petun (tabac) par les narines et par la bouche; les autres dansants, sautants, chantants et criants, ayant tous la teste si bien coeffée, et la cervelle tellement timbrée de caouin, qu'ils

rouloient des yeux dans la teste, tant qu'il me sembloit à voir quelque symbole ou figure d'un petit enfer; et de fait, si le diable se délecte (à sa plus grande confusion) parmi les compagnies de Bacchus, je ne doute pas qu'il ne reçoive bien grand contentement... »

Cependant les prédications des missionnaires ne furent pas infructueuses : un grand nombre de Tupinambas se convertirent; des germes de civilisation furent jetés dans ce peuple; déjà ils avaient renoncé à l'anthropophagie, et il est probable que sous la douce influence de la domination française tous auraient fini par embrasser le christianisme.

Les missionnaires voulurent que la France jugeât de leurs travaux et de leurs succès. En 1612, plusieurs néophytes tupinambas furent envoyés à Paris, et y firent une entrée solennelle. Cent vingt religieux conduits par le R. P. Archange de Pembrock vinrent à leur rencontre en dehors du faubourg Saint-Honoré: « La croix marchoit devant en forme de procession, dit Claude d'Abbeville, et il se trouva grand nombre de personnes de qualité témoignants du contentement qu'ils avoient de cette sainte et heureuse conqueste... Tous sont bien ayses de voir ces pauvres sauvages revestus de leurs beaux plumages, tenant leur maraca en la main, mais bien plus joyeux de les voir en chemin et en volonté de se revestir du nouvel

homme et de la robe nuptiale, je veux dire de l'innocence des enfants de Dieu, par le moyen du saint baptême qu'ils venoient chercher. »

Quelques jours après, le couvent des capucins à Paris était assailli par une multitude qui devenait incommode aux bons pères. « Ce n'estoit plus un couvent, dit notre vieux chroniqueur, mais il sembloit une halle, où tout le monde affluoit de plus de vingt lieues à la ronde. Si quelquefois désirant fermer les portes du couvent, on les rompoit, ou si on ne les rompoit, l'on entendoit les murmures, jusqu'à nous dire des injures, non pour le mal qu'ils nous voulussent, mais ne sachant quasi ce qu'ils disoient pour estre transportés de leurs désirs. »

Les Tupinambas firent une belle harangue au roi (Louis XIII) en présence de la reine mère, Marie de Médicis, et cela en langage tupi, dont Claude d'Abbeville nous a conservé l'original. Ils furent ensuite baptisés solennellement, et l'un d'eux eut pour parrain et pour marraine le jeune roi et la reine mère; les autres virent les plus grands seigneurs remplir auprès d'eux ce devoir de religion. Trois d'entre les nouveaux convertis moururent en France; les trois autres retournèrent au bout de quelques mois dans leur île; mais ils la trouvèrent au pouvoir des Portugais.

Ceux-ci, comme on le pense aisément, avaient

conçu une vive inquiétude de l'établissement formé par les Français dans l'île de Maranham. En conséquence, Gaspar de Souza, gouverneur du Brésil, donna ordre à Jeronimo d'Albuquerque Coelho de marcher contre la nouvelle colonie française. Les Français, soutenus vaillamment par les Tupinambas leurs alliés, opposèrent une résistance héroïque à des forces bien supérieures. Mais, après un combat meurtrier, où il perdit environ cent cinquante hommes, et c'était beaucoup sans doute pour une colonie naissante, la Ravardière se vit obligé d'accepter une capitulation qu'on l'accusa de ne pas avoir assez disputée, et qui laissait la ville et les forts à la couronne d'Espagne; car, à cette époque, le Portugal avait été réuni à l'Espagne et n'avait pas encore recouvré son indépendance. La Ravardière retourna en France: on ne peut pas dire que son séjour au Maranham avait été complétement inutile : une grande ville était fondée; un grand nombre de tribus s'étaient soumises, et, grâce aux efforts des missionnaires français, si toutes n'avaient pas encore embrassé le christianisme, elles avaient du moins abandonné l'horrible coutume de dévorer leurs prisonniers. Douze cents kilomètres de côtes avaient été reconnus par le chef lui-même. Des expéditions poussées dans l'intérieur avaient fait un peu mieux connaître un pays à peine exploré.

Ceux qui avaient commencé l'expédition firent de nouveaux efforts à la cour de France pour tenter une nouvelle entreprise. Mais un parti contraire s'opposa de toutes ses forces au renouvellement d'une colonie qui eût assuré notre domination dans cette portion de l'Amérique, et qui nous eût fait contre-balancer peut-être un jour dans le nord du Brésil la puissance du Portugal. C'était alors la minorité de Louis XIII, Richelieu n'était pas encore au pouvoir; de petits intérêts se partageaient la France : le Maranham fut oublié (1).

Après le départ des Français, les Tupinambas furent considérés comme esclaves par les Portugais. En 1616, éclata une insurrection terrible, dans laquelle les Portugais faillirent succomber. Un secours arrivé à propos les sauva du danger. Un grand nombre d'Indiens furent massacrés, et les débris de leurs tribus furent refoulés jusqu'aux bouches de l'Amazone. Dès lors cette puissante nation a disparu entièrement, ou, si l'on s'en rapporte à un voyageur moderne, M. Martius, les Tupinambas se seraient enfoncés si avant dans les profondeurs des forêts de l'Amazonie, que nul voyageur ne les aurait visités. Les Apiacas et les Cahivas, tribus encore existantes au Brésil, seraient les seuls restes connus de cette nation.

(1) Ferdinand Denis, Brésil, *Univers pittoresque*, p. 282 et 283.

Pendant que le Portugal était soumis à la domination espagnole, les Hollandais s'emparèrent du Brésil, comme étant une possession de l'Espagne, avec laquelle ils étaient en guerre. Mais, quand les Portugais eurent recouvré leur indépendance, ils firent les plus grands efforts pour ressaisir leur belle colonie. D'abord ils convinrent de la partager avec les Hollandais; puis la différence de caractère et de religion entraîna bientôt des querelles interminables entre eux ; enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux nations à s'accorder, et, par un traité solennel, le Brésil fut cédé aux Portugais en 1661 pour huit millions de florins.

A partir de cette époque le Brésil, devenu tout à à fait colonie portugaise, fut fermé aux étrangers. Le Portugal commença à apprécier sa colonie quand, en 1698, on y découvrit de l'or, et en 1728 des diamants; mais, en maître jaloux, il entravait les progrès des colons dans les arts et l'agriculture, et traitait les Brésiliens comme des esclaves. Cet état de choses devait changer par le contre-coup d'une révolution européenne. L'armée de Napoléon I^er^, après avoir déjà envahi l'Espagne, allait envahir aussi le Portugal... Le gouvernement portugais, mieux avisé que les Bourbons d'Espagne, transféra au Brésil, le 19 janvier 1808, le siége de son empire; la famille

royale débarqua à Bahia, et alla résider à Rio-de-Janeiro.

Aussitôt qu'il eut mis le pied sur le territoire brésilien, le roi Jean VI, alors régent, jeta les fondements du nouvel empire qu'il se proposait d'élever; il octroya une charte qui abolissait le vieux système de prohibition jusqu'alors maintenu à l'égard du Brésil, accordait aux habitants du pays la permission de commercer avec toutes les nations étrangères amies de la couronne, et ouvrait les ports aux vaisseaux de ces nations. Puis, par un autre décret, don Juan, pour exciter les indigènes à entreprendre des spéculations commerciales, permit le libre exercice de tous les genres d'industrie à toutes les classes de Brésiliens. Auparavant ils ne pouvaient, avec le coton qu'ils récoltaient, que fabriquer de grossières étoffes pour le vêtement des esclaves. De cette première année aussi datent et la fondation d'une imprimerie royale, et la publication d'une gazette. Trois siècles durant, la *presse* avait été prohibée au Brésil, par crainte des effets dangereux qu'on la supposait devoir y produire; et jusqu'en 1808 il n'avait été, dit-on, jamais imprimé une seule ligne dans toute cette vaste contrée (1)!... Don Juan institua ensuite une fabrique de poudre qui existe encore,

(1) Walsh, *Voyage au Brésil.*

un trésor royal, une cour des comptes pour régulariser la recette et la dépense des revenus de l'État. L'année suivante, il fonda une banque nationale, une école d'anatomie, de chirurgie et de médecine, un laboratoire de chimie, et un lazaret sur le promontoire de Boa-Viagem.

Les Indiens fixèrent aussi l'attention particulière du gouvernement. Outre les tribus sauvages répandues dans les provinces de Matto-Grosso, et dans les parties plus lointaines de la contrée, il existait encore, presque dans le voisinage de la capitale, une horde de tous temps fameuse pour sa férocité et son cannibalisme. C'était celle des *Botocudos*. Des détachements de troupes furent envoyés dans toutes les directions, tant pour punir les Botocudos de leurs anciens crimes, que pour les empêcher d'en commettre de nouveaux. On chercha aussi à les civiliser, et dans ce but on accorda de grands priviléges aux colons qui osèrent aller s'établir parmi eux. De nouvelles routes furent ouvertes pour rendre les communications plus faciles, et d'heureux résultats furent peu à peu produits sur ces intraitables naturels. Une autre tribu voisine, moins sauvage que les Botocudos, les Puris furent, au nombre de mille, fixés dans des villages ou *aldées;* et à partir de cette époque l'industrie et les arts de la civilisation firent plus de progrès chez eux en quelques années qu'ils n'en avaient

encore fait pendant un pareil nombre de siècles.

En 1814, la chute de l'empereur Napoléon ramena la paix entre le Brésil et la France. Quelques négociants de cette nation vinrent s'établir à Rio, et ce fut cette année-là que des vaisseaux portant le pavillon français entrèrent pour la première fois en amis dans la baie. Depuis lors, le nombre des résidents français a tellement augmenté, que maintenant il surpasse de beaucoup celui de toutes les autres nations européennes, et que des rues entières sont occupées par des Français.

Dans le courant de 1815, don Juan fit construire divers édifices dont la prospérité commerciale et financière de l'État nécessitait l'agrandissement : la Trésorerie, la Monnaie, la Douane. Bientôt, par suite de l'affluence des étrangers, la population s'accrut considérablement sur différents points. De nouvelles villes surgirent dans le désert, et d'anciens villages se transformèrent en cités; on ouvrit des routes à travers les forêts où l'homme n'avait jamais pénétré; on remonta jusqu'à leur source des rivières qui n'avaient encore jamais porté d'embarcations; enfin toute la face de la contrée subit un changement miraculeux.

Cet heureux état de choses se manifesta d'abord dans la ville de Rio même. Depuis l'époque où elle avait acquis quelque importance par la découverte

des mines jusqu'à l'arrivée de la cour, les améliorations n'y avaient été que lentes. On avait bien projeté des places et des rues; mais les endroits où les unes devaient s'étendre et les autres se prolonger n'étaient toujours que de dégoûtants réceptacles où les nègres jetaient les ordures; et toujours le voisinage de la ville et les îles de la baie demeuraient couverts d'épaisses broussailles. Mais du moment où la cour débarqua tout changea d'aspect : les rues et les places se bâtirent; les îles et les montagnes se parsemèrent de villes, de villages et de riantes habitations; enfin, déjà si favorisée par la nature, la capitale devint, lorsqu'elle eut été embellie par la main de l'art, la magnifique cité que nous admirons aujourd'hui (1).

Cette période si heureuse pour le Brésil fut de courte durée : la révolution qui s'opéra dans le Portugal à la suite de celle d'Espagne exigea la présence du roi Jean VI dans ses États d'Europe; il s'embarqua le 26 avril 1821 pour s'y rendre, après avoir nommé régent du Brésil son fils, l'infant don Pedro, qui avait récemment épousé une princesse de la maison d'Autriche.

Par le retour de Jean VI en Portugal, ce pays se retrouva, de fait, métropole à l'égard du Brésil, qui

(1) Walsh, *Voyage au Brésil.*

avait pourtant acquis, dans les dernières années, un grand nombre d'institutions propres à un État indépendant. Les cortès portugaises, sans même attendre que les députés brésiliens vinssent prendre part à leur délibération, anéantirent la régence, et voulurent ôter au Brésil tous ses nouveaux priviléges. L'exemple des colonies espagnoles, qui venaient de secouer le joug de la métropole et de se constituer en républiques indépendantes, n'eut aucune influence sur cette détermination plus qu'impolitique de l'assemblée portugaise. Ce qu'il était facile de prévoir arriva ; les indigènes de cette belle contrée refusèrent de redevenir une seconde fois colonie du plus petit État de l'Europe, et ce fut le signal de longues discordes.

Le prince régent fut rappelé en Europe ; mais on lui déclara à Rio que son départ aurait pour conséquence infaillible la rupture du lien qui avait jusque-là attaché les deux pays, et la proclamation d'une république brésilienne. Dans cet état de choses, don Pedro se décida à rester, et il en fit, le 9 janvier 1822, la déclaration solennelle ; il persista dans cette résolution, malgré l'obstination des cortès portugaises, qui menacèrent de l'exclure de la succession s'il ne revenait en Europe. Les troupes portugaises furent éloignées ; don Pedro prit le titre de protecteur perpétuel du Brésil, et il convoqua une assemblée nationale de cent députés pour rédiger une constitution.

Le 1er août 1822, la séparation des deux pays fut prononcée, et le 12 octobre suivant don Pedro fut élu empereur constitutionnel du Brésil.

Mais à peine le résultat fut-il obtenu, qu'une nouvelle guerre commença entre la monarchie et la république, pour laquelle se déclaraient les loges des francs-maçons. Don Pedro fit fermer les loges de franc-maçonnerie, et ajourna la réunion du congrès qui devait donner une nouvelle constitution au pays. Différents mouvements dans la capitale et dans les provinces suivirent cette mesure. Le républicanisme ne cessait de s'agiter, et avait son foyer principal à Pernambuco. Un projet de constitution libérale, calquée sur le modèle de celle de l'Angleterre, fut proposé aux cortès brésiliennes, le 3 mai 1823; mais l'opposition s'y montra tellement menaçante, que don Pedro se vit forcé de dissoudre l'assemblée. Quinze jours après, il convoqua un nouveau congrès, et lui soumit, le 11 décembre, un projet de constitution très-démocratique, qui fut voté et auquel on prêta serment le 9 janvier 1824. Cette loi fondamentale conférait un pouvoir extraordinaire aux députés, enlevait à l'empereur le *veto* absolu et abolissait tous les priviléges. Cependant le parti républicain se souleva de nouveau à Pernambuco, qui fut soumis après un long siége, le 17 septembre 1824, par l'armée du général Lima et par la flotte de lord Cochrane.

Après de longues conférences, qui s'ouvrirent à Londres et se continuèrent à Lisbonne, puis à Rio-de-Janeiro, un accommodement fut enfin conclu, le 15 novembre 1825, entre le Portugal et le Brésil. Jean VI reconnut l'indépendance du nouvel empire et la souveraineté de don Pedro. Une seule question n'avait pas été résolue, celle de la succession au Portugal : elle se présenta à la mort de Jean VI, le 10 mars 1826. La constitution défendait à l'empereur de sortir du Brésil sans la permission du congrès ; don Pedro, par acte du 2 mai 1826, abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille, dona Maria da Gloria, après avoir donné à ce royaume une constitution.

Cependant l'intronisation de la nouvelle reine éprouvait en Europe des obstacles graves, par suite des prétentions de l'infant don Miguel ; la déclaration que fit l'empereur, qu'il soutiendrait au besoin par les armes les droits de sa fille, mécontenta les Brésiliens, qui craignaient de voir les ressources de leur pays s'épuiser dans un intérêt dynastique. On se plaignait aussi du nombre toujours croissant d'officiers étrangers. Le congrès de 1829 avait, à plusieurs reprises, manifesté une si vive opposition, que l'empereur s'était vu obligé de le dissoudre le 3 septembre. Le mécontentement ne fit qu'augmenter dans les années suivantes, et enfin, le 6 avril 1831, éclata

un soulèvement tel, que ce prince se vit obligé d'abdiquer, le 7, en faveur de son fils. Le 13, il s'embarqua pour l'Europe. Son rôle était fini en Amérique; un autre commençait pour lui en Portugal, où, après de brillants succès, il parvint à replacer sa fille dona Maria sur le trône. Après ce triomphe éclatant, il mourut, en 1834.

Quant au Brésil, il a continué, non sans quelques rudes secousses, à marcher dans les voies du progrès que lui avait ouvertes le fondateur de son indépendance. Nous reviendrons sur ce sujet à la fin de cet ouvrage.

Le Brésil est le plus vaste empire du globe, après la Russie et la Chine, et c'est la contrée la plus favorisée de la nature parmi toutes celles du nouveau monde. Elle comprend les deux cinquièmes de l'Amérique du Sud, et s'étend depuis l'embouchure de l'Oyapoco, par 4° 17' de latitude nord, jusqu'au lac Mirine, sous le 33e degré de latitude sud, et depuis l'océan Atlantique sous le 37e, jusqu'au 74e degré de longitude occidentale, non compris les îles. L'empire du Brésil est borné au nord par les Guyanes française, hollandaise et anglaise, et par la république de Vénézuéla; à l'ouest, par les républiques de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur, du Pérou, de Bolivia, du Paraguay et de la Plata; au sud, par le *Banda-Oriental*, ou république de l'Uruguay; à l'est, par

l'océan Atlantique, qui baigne ses côtes sur un développement de plus de 6,500 kilomètres (plus de seize cents lieues). Sa longueur, du nord au sud, est évaluée à 4,000 kilomètres, sa largeur à 3,500, et sa superficie à 7,516,840 kilomètres.

Il est impossible d'évaluer d'une manière précise la population de ce vaste empire. Les chiffres officiels manquent. On la porte d'ordinaire à 5,120,000 blancs, et à 2,312,000 noirs libres, sang-mêlé libres, esclaves, nègres et mulâtres, Indiens, etc. Quand on pense que ce pays nourrirait facilement dix fois et même vingt fois plus d'habitants, et que dans un temps, éloigné sans doute, mais qui arrivera certainement, sa population atteindra ce chiffre, on peut se faire une idée du poids dont le Brésil pèsera alors dans la balance des nations.

CHAPITRE I

Aspect du havre de Rio. — Débarquement. — Facilité de se procurer à Rio des matériaux de construction. — Accroissement rapide de cette cité. — Ma première excursion dans cette ville. — Population noire de Rio. — Différence qu'elle présente sous quatre points de vue. — La sieste. — Dîner chez un Français. — Promenade dans la rue de *Pescadores*. — Les boutiques. — Les *rotulas*. — Aspect des rues de Rio. — *Campo de Santa-Anna* ou *d'Acclamaçao*. — Première impression produite par l'intérieur de Rio.

Jamais je n'oublierai l'impression que me causa l'aspect du havre de Rio, quand notre navire, après avoir franchi la passe étroite par laquelle la baie communique à l'Océan, s'avança, poussé par une brise légère, dans l'immense bassin formé par cette baie. La surface de ce vaste enfoncement est irrégulièrement triangulaire; la ligne selon laquelle il se développe, vers son extrémité septentrionale, n'a pas moins de 20 kilomètres; celle qui, à partir de l'île Laga, se dirige du sud au nord, a 16 kilomètres environ (1). Ce n'est donc pas sans raison, on le voit, qu'on a vanté l'immense étendue de cette baie, qui

(1) Freycinet, *Voyage autour du monde.*

pourrait contenir les navires réunis de toutes les nations du globe. Mes regards se portèrent d'abord sur les montagnes boisées, d'un effet pittoresque, qui entourent la baie. Les unes s'avancent à une distance considérable dans le havre, tandis que les autres laissent entre elles et la berge de profonds enfoncements et de creuses vallées remplies de villas. Au loin se montraient les monts Orgas, faisant un fond bizarre à ce tableau. C'est une rangée de pics granitiques hérissant la ligne de l'horizon, et perçant les nuages de leurs sommets pointus, qui s'élèvent vers le ciel comme des tuyaux d'orgue dans une vaste cathédrale : c'est de là qu'ils ont pris leur singulière dénomination. A ma gauche, on apercevait la ville de Rio (1), située entre plusieurs hautes collines, sans que toutefois, comme Rome et Constantinople, elle les recouvrît entièrement de maisons; mais les rues serpentaient autour de leurs bases, et il n'y avait guère que des églises et des couvents qui en couronnaient les cimes. Plus près de moi, et à mesure qu'elles se déroulaient à mes regards, je ne pouvais

(1) Le véritable nom de la ville de Rio est San-Sebastiao de Rio-de-Janeiro. Ce nom lui fut donné d'après une légende rapportée par Rocha Pitta, auteur portugais, par son fondateur Mem de Sa; voici à quelle occasion. Pendant le combat qu'il livra aux Français pour les chasser de la baie de Guanabara, un jeune homme éclatant de lumière apparut combattant avec les Portugais, et son intervention leur assura la victoire. Mem de Sa crut reconnaître dans ce jeune homme saint Sébastien, le patron de l'héritier présomptif de la couronne de Portugal, et par reconnaissance il donna son nom à la ville nouvelle dont les murs ne tardèrent pas à s'élever. Mais, par abréviation, on l'appelle plus communément Rio.

me lasser de contempler la multitude d'îles et d'îlots qui parsèment la baie : c'est l'*ilha do Gobernador*, qui n'a pas moins de 8 kilomètres d'étendue; c'est celle de *Paqueta*, aux contours gracieux et pittoresques; un peu plus avant, c'est l'île de *Villegagnon*, qui me rappelait mon vieux Léry; puis l'île *das Cobras*, qui défend avec elle la rade, et qui rappelle un des plus glorieux souvenirs de la marine française (1). Dans la baie, on apercevait des multitudes

(1) En 1710, pendant la guerre de la succession d'Espagne, le capitaine du Clerc fut envoyé avec une escadre de douze cents hommes pour s'emparer de Rio; il n'osa pas franchir la passe, et il débarqua ses hommes à Guaratibo, sur une rive déserte. Deux nègres le conduisirent à travers les montagnes; il entra sans obstacle dans la ville, et il pénétra même dans une des places principales. Mais, attaqué par le peuple, il se vit contraint de se retirer dans les bâtiments de la douane, où, après avoir soutenu un siége héroïque, il capitula. Il eut la vie sauve pour lui et les siens; au mépris de cette capitulation, il n'en fut pas moins massacré avec ses compagnons. En apprenant cette nouvelle, Duguay-Trouin jura de venger cette indigne violation du droit des gens, et l'insulte faite au pavillon français. Le 11 septembre 1711, six mois après la mort de du Clerc, il se présentait en dehors de la baie avec quinze navires, et dès le lendemain il en força l'entrée. Dans la même journée il s'empara de l'île *das Cobras*, sur laquelle il établit des batteries destinées à foudroyer la ville; en même temps il débarqua dix-huit cents hommes au Saco do Alferez, et disposa tout pour l'assaut. Avant de commencer l'attaque, il écrivit au gouverneur général pour lui demander satisfaction. Celui-ci ayant répondu par un refus, Duguay-Trouin donna le signal de l'attaque. Aussitôt les batteries de las Cobras ouvrirent leur feu, et les Français marchèrent en trois colonnes sur la ville. En même temps un orage venait d'éclater, et le bruit de la foudre, se mêlant aux détonations de l'artillerie, jeta la terreur chez les habitants de cette cité, qui s'enfuirent dans l'intérieur des terres, emportant avec eux tout ce qu'ils purent de leurs trésors. Les vainqueurs entrèrent sans difficulté dans la place, et la pillèrent, malgré tous les efforts de Duguay-Trouin. Après un faible engagement, le gouverneur, Francisco de Castro, fut obligé d'en passer par les conditions qui lui

de navires de toutes les nations, tant de guerre que de commerce, non entassés les uns près des autres comme dans nos ports étroits d'Europe, mais disséminés sur la surface des flots dans toutes les directions.

Enfin nous mouillâmes dans le port, et pendant que nous subissions la visite de la santé, mes yeux ne se lassaient pas d'admirer ce beau lac, sillonné par des milliers d'embarcations de toutes formes et de toutes grandeurs, ces grandes lignes du paysage, la végétation abondante des collines, l'indicible sérénité de l'air et la pureté des vagues qui reflètent ce beau paysage.

Bientôt je descendis dans la chaloupe avec mon patron, impatient que j'étais de poser pour la première fois le pied sur cette terre du Brésil, si souvent l'objet de mes rêves. Nous débarquâmes vis-à-vis du *Largo de Paço* ou *Palais Carré*, sur une pente pavée en larges dalles de granit, et nous montâmes jusqu'à un quai protégé par un parapet de la même pierre.

C'est un fait assez remarquable, et dont j'eus occasion par la suite de vérifier la réalité, que la ville de Rio, comme la plupart des villes destinées à un grand avenir, est assise sur un terrain où se développent dans une vaste étendue tous les matériaux

furent imposées, et, selon les calculs approximatifs, on peut faire monter à près de vingt-sept millions les pertes que subit la colonie. La paix d'Utrecht ramena la bonne intelligence entre la France et le Portugal.

propres à son accroissement : des forêts immenses sont à ses portes, et lui envoient des bois de construction et des poutres énormes, comme l'ancien monde pourrait difficilement s'en procurer; dans son enceinte même elle renferme des monticules et des carrières de granit qui permettraient au besoin d'y tailler des fûts de colonnes et des obélisques d'une seule pièce. Ajoutons qu'à sa portée se trouvent des mines de fer et des dépôts de tourbe et de houille.

Il s'en faut bien sans doute que Rio-de-Janeiro se soit approprié complétement les ressources immenses et peu connues qu'offre son riche territoire; cependant on est émerveillé du prodigieux accroissement qui lui a été imprimé en quelques années seulement; ainsi, au commencement du siècle, la population de cette ville montait à peine à 80,000 âmes, et quand je l'habitais, elle s'élevait à 260,000. Aujourd'hui elle a atteint le chiffre de 300,000.

En quittant le quai, nous prîmes la rue Direita, qui est la plus vaste de la ville et le centre du commerce. Elle se prolonge parallèlement à la baie, et toutes les autres rues s'en détachent à angle droit. Nous arrivâmes bientôt au consulat de France, situé dans cette rue non loin de l'Alfandega, c'est-à-dire la douane. Je passai le reste de la journée à m'installer dans mon logement, qui se trouvait dans une maison voisine de l'hôtel du consulat, et je remis au lendemain une première excursion à travers la ville.

Le lendemain donc, de bonne heure, je retournai

sur le port, voulant, avant de visiter la ville, jouir du coup d'œil qu'offre la baie au soleil levant. Ce spectacle est, en effet, ravissant, et beaucoup plus beau que celui que le même point de vue offre au soleil couchant. Mais je fus promptement distrait de l'aspect enchanteur de cette admirable nature par le triste spectacle de ce qui se passait autour de moi : je veux parler de la population noire esclave exerçant sur le port le métier de portefaix.

Un Européen, un nouveau débarqué surtout, ne peut s'accoutumer facilement à la vue de ces hommes entièrement nus, à l'exception du sale lambeau qui entoure leur ceinture, et qui sont livrés à un véritable travail de bêtes de somme. Leur peau, à force d'être exposée aux injures de l'air, est devenue dure et calleuse. Lorsqu'on les examine des pieds à la tête, leur organisation physique semble telle, que vraiment on les prendrait pour des êtres d'un degré au-dessous du rang d'homme. Leurs talons formant une saillie extraordinaire, leurs jambes grêles, leurs lèvres et leurs mentons très-prolongés, tout cet ensemble donnait à leur physionomie quelque chose qui semblait les rapprocher de la tribu des babouins. Les uns étaient attelés à des traîneaux pesamment chargés; les autres étaient enchaînés par le cou et par les jambes, et, quoique ainsi embarrassés, ils n'en travaillaient pas moins rudement. Ceux-ci marchaient en rangs ou par longues files, avec de lourds fardeaux sur la tête, accompagnant leurs pas de sons cadencés, mais rauques et inintelligibles; ceux-là

dévoraient de jeunes cannes à sucre, comme des bêtes de somme mangent de l'herbe verte. On en voyait encore près de l'eau, qui étaient couchés parmi des ordures, accroupis comme des chiens, ne paraissant ni attendre ni désirer un sort meilleur, ou plus d'égards, enfin offrant si peu les apparences de l'humanité, qu'ils semblaient beaucoup au-dessous des animaux qui les environnaient.

Ce spectacle navrant me causa une impression pénible, et m'ôta tout le plaisir que je m'étais promis en visitant la baie. Je me hâtai de m'éloigner, en pensant au contraste que présentait cette splendide et riche nature avec une partie des êtres humains qui l'habitaient. Cependant quelques heures suffirent pour modifier la triste opinion que la vue des nègres du port m'avait porté à concevoir de leur race en général. Bientôt je rencontrai d'autres noirs, dont l'aspect était bien différent des premiers. Tout en cheminant par la ville, je fus frappé des sons d'une musique militaire qui partaient d'une rue voisine. Je me dirigeai de ce côté, et je me trouvai auprès d'un régiment entièrement composé de noirs de différentes nuances. Leur colonel venait de mourir, et ils attendaient dans la rue que le corps sortît de la maison mortuaire, pour lui rendre les honneurs funèbres et l'accompagner à sa dernière demeure. L'équipement de ces soldats était irréprochable; ils portaient des espèces de tuniques brunes, des pantalons blancs, des shakos et des ceintures de cuir noirci, le tout tenu, de même que leurs armes, dans

le meilleur état. Leurs musiciens exécutaient des airs funèbres pleins de douceur et de mélancolie, tandis qu'eux-mêmes faisaient des évolutions et des maniements d'armes avec une précision et une adresse qui auraient fait honneur à un régiment de ligne européen. Je voyais là le premier pas de la gradation par laquelle la population noire de ce pays s'élève dans l'échelle de la civilisation; de l'état le plus abrutissant parvenue à la profession militaire, elle se montre aussi capable de discipline et d'instruction qu'aucun être humain d'une couleur quelconque.

Plus agréablement impressionné que quand j'avais quitté le port, je continuai ma route, et bientôt mon attention fut attirée par un grand nombre de nègres, hommes et femmes, qui offraient aux passants toutes sortes de marchandises et de rafraîchissements. Les objets étalés en vente étaient fort proprement rangés dans des corbeilles, dans des boîtes ou sur des planches qu'ils portaient sur la tête. Ces nègres appartenaient à une classe de petits commerçants, dont quelques-uns débitent leurs denrées à domicile, mais dont le plus grand nombre vont les colporter ainsi dans les rues et sur les places. Plusieurs de ces noirs étaient encore esclaves, et devaient chaque soir rapporter à leurs maîtres une certaine somme d'argent, ordinairement une *pataca* (environ deux francs); sur le surplus du gain, ils étaient obligés de se nourrir; mais chacun mettait encore de côté une certaine somme destinée à le racheter de l'esclavage. Le plus grand nombre de ces marchands étaient

libres, et exerçaient pour leur propre compte cette petite industrie. Ils étaient tous fort propres et fort avenants de leur personne; même ils avaient l'air beaucoup plus décent et plus convenable que la plupart des blancs de pareille classe et de pareille profession. Tous les objets étalés en vente étaient de bonne qualité, et ils mettaient dans leur trafic une honnêteté et une confiance vraiment admirables. J'achetai quelques friandises à une de ces négresses, et je fus frappé de la modestie et de la convenance de ses manières. C'était une jeune mère, qui avait avec elle un enfant gentiment habillé, dont elle paraissait folle. Je présentai au négrillon un morceau de gâteau, et tournant son visage bronzé d'abord vers elle, puis vers moi, il accepta en même temps qu'il me baisait la main. Comme je ne connaissais pas encore la monnaie du pays, je me trouvai ne pas porter sur moi une seule pièce d'argent qui eût cours, et j'allais être obligé de laisser mon emplette; mais la pauvre jeune femme, sans songer à se défier de moi, me supplia de l'emporter. « *Outo tempo, outo tempo,* une autre fois, une autre fois, » me répétait-elle en mauvais portugais. Hélas! je suis fâché de le dire, cette autre fois n'arriva jamais; car, pendant tout mon séjour à Rio, il m'a été impossible de reconnaître ou de retrouver la marchande pour m'acquitter de ma petite dette, quoique bien souvent je sois retourné exprès à la même place.

Après être rentré à la maison pour déjeuner et laisser passer la chaleur du jour, je recommençai

ma promenade dans la soirée. Au moment où la nuit commençait à tomber, je vis avec étonnement une foule de personnes portant de gros cierges allumés se réunir devant une maison. Comme je poursuivais ma route, il m'en fut remis un dans la main, par un homme qui paraissait remplir les fonctions de maître des cérémonies, et qui me pria de prendre rang parmi le cortége. On se préparait à porter un mort en terre, et j'appris qu'en pareille occasion l'usage brésilien est toujours d'inviter un étranger qui passe à honorer de sa présence le convoi : refuser serait faire une grave offense à la famille du défunt. Je me joignis donc aux parents et amis du mort, et je les accompagnai à une église voisine. A notre entrée, nous nous rangeâmes de chaque côté du catafalque, élevé près du chœur, et sur lequel était couché le cercueil, recouvert d'une pièce de soie jaune à frange d'or. L'office des morts fut chanté par une troupe de prêtres, au nombre desquels se trouvait un nègre, grand et bel homme, dont le visage d'ébène faisait un contraste frappant avec le blanc surplis dont il était revêtu. Toute mon attention se porta aussitôt sur ce prêtre, le premier que j'aie vu de sa couleur. Mes yeux ne le quittèrent pas tout le temps que dura le service funèbre, et je le vis, dans cette triste cérémonie, s'acquitter de ses fonctions avec une solennelle dignité et une pieuse émotion que, je l'avoue à regret, je ne remarquai pas chez ses confrères à peau blanche.

Ainsi, dans une même journée, j'avais pu voir

le nègre africain se mêler à la société blanche sous quatre aspects différents, et dès lors reconnaître que, dans chacun de ces cas, son caractère dépendait de la condition où il était placé, et des égards qu'on lui accordait. *Esclave*, vil et méprisé, il était en quelque sorte au-dessous des bêtes de somme qui l'entouraient ; il avait un air plus misérable, une nudité plus hideuse, un corps plus difforme, et une intelligence, à ce qu'il semblait, plus obtuse que les chevaux et les mules qui passaient auprès de lui. S'élevait-il au rang de *soldat*, il était propre et soigné de sa personne, susceptible de discipline et adroit dans ses exercices. Comme *marchand*, comme *citoyen* libre, il était remarquable par l'honnêteté de son extérieur, et par la bienséance de ses manières dans le rang qui lui était assigné ; enfin, comme *prêtre*, admis qu'il était dans la maison de Dieu, revêtu d'un ministère sacré, chargé d'enseigner à la société quels sont ses intérêts les plus importants, placé dans un poste qui exige autant de capacité morale et intellectuelle que d'élévation d'âme, il paraissait même plus convaincu de la hauteur de ses fonctions et plus fervent dans sa piété que plusieurs d'entre les blancs ses collègues. De ces observations diverses j'ai tiré cette conclusion, que la couleur est un accident qui n'affecte que la peau d'un homme, et qui n'a pas avec ses qualités plus de rapports que ses vêtements (1).

(1) Le docteur Walsh, *Voyage au Brésil.*

Le lendemain, dans la matinée, je rendis visite à un négociant français pour qui j'avais des lettres de recommandation. Il m'invita à revenir vers deux heures dîner avec lui, et quand j'y retournai à l'heure dite, je trouvai sur ma route, quoique mon compatriote demeurât dans le quartier le plus commerçant, toutes les rues désertes, toutes les maisons fermées, et toute cette partie de la ville semblable à une cité des morts, aussi solitaire et silencieuse en plein jour qu'elle aurait pu l'être à minuit. Tous les habitants dînaient alors ou faisaient la sieste; et pendant ce temps il est d'usage que toute espèce d'affaire reste suspendue. Chez mon hôte, j'eus beau chercher au rez-de-chaussée une pièce dont la porte fût ouverte, il me fallut monter jusqu'au faîte de sa maison avant de rencontrer personne. Là je découvris M. le Vaillant, comme il s'appelait, et sa famille rassemblés dans le même appartement. On annonça bientôt que nous étions servis; mais avant que je passasse dans la salle à manger, un domestique me conduisit dans une chambre voisine où je dus modifier un peu ma toilette, c'est-à-dire quitter mon habit et le remplacer par une veste de calicot. Au Brésil, quand une personne riche donne à dîner, l'usage est de pourvoir chacun des convives d'un pareil vêtement aussi bien que de leur distribuer des serviettes. Or M. le Vaillant, quoique Français, avait épousé une riche héritière brésilienne, et il avait pris toutes les habitudes de sa nouvelle patrie. Il m'en fit lui-même l'observation en riant, et me dit :

« Quand vous voudrez voir des Français *de France* qui ont conservé tous les usages de notre pays, allez dans la rue d'Ouvidor ou dans celle d'Olivarez, et vous vous croirez presque dans la rue Vivienne ou dans la rue Saint-Honoré. » J'avais déjà entendu parler de la colonie française établie à Rio, et mon intention était bien de la visiter; mais je voulais auparavant juger un peu par moi-même la ville et ses habitants, et me former une opinion personnelle, sauf à la modifier ensuite d'après les observations de mes compatriotes fixés depuis longtemps au Brésil.

Le soir, après avoir quitté M. le Vaillant, je remontai, en me promenant, la *rua dos Pescadores* (*rue des Pêcheurs*), dans laquelle il demeurait. Cette rue va se terminer à une immense place appelée le *campo de Santa-Anna*. Les boutiques, qui s'étaient ouvertes de nouveau, étaient pleines de toutes les espèces de marchandises qui se confectionnent dans les manufactures et dans les ateliers d'Europe. C'étaient des châles de laine, des mouchoirs de coton, des indiennes des plus brillantes couleurs, des draps, des soieries, des chapeaux, des bottes, des souliers, des bas: le tout pendu le long de la façade des maisons, et obstruant les portes et les fenêtres de leur riche étalage. Les objets que je viens de mentionner s'exportaient à cette époque-là en si grande profusion au Brésil, que leur prix à Rio n'était pas plus élevé que sur les marchés européens.

Après avoir dépassé un grand nombre de boutiques, j'arrivai à une partie de la rue qui, plus rapprochée de la campagne, cesse d'être commerçante, et n'offre dès lors que des habitations bourgeoises. L'isolement et la tranquillité de ces maisons formaient un frappant contraste avec l'entassement et le bruit des magasins que j'avais d'abord longés. Les fenêtres étaient, comme dans les villes turques, munies de persiennes à barreaux épais et serrés, au travers desquels il était impossible de voir ou d'être vus. On les nomme *rotulas*. Elles étaient attachées par le haut avec des gonds, et s'ouvraient par le bas; de sorte que, pour regarder sur la voie publique, les habitants n'ont besoin que d'appuyer la tête contre et de pousser devant eux. Dans presque toutes les maisons qui se trouvèrent sur mon passage, je vis le front de quelque femme presser un de ces volets disgracieux, et dans l'entre-bâillement j'aperçus un visage noir, basané ou jaunâtre, avec des yeux ardents qui dirigeaient obliquement leurs regards à travers l'ouverture.

A l'époque où la cour de Portugal se réfugia au Brésil, les croisées de toutes les maisons de la capitale et des autres villes du Brésil étaient garnies de ces lourdes *rotulas*, qui, faisant, lorsqu'elles étaient ouvertes, une saillie considérable, interceptaient le passage des rues étroites. Don Juan VI publia un édit portant que, comme la ville de San-Sebastiao de Rio était appelée à de hautes destinées, elle devait s'en montrer digne par l'abolition de toutes ces coutumes

gothiques, et adopter les diverses améliorations introduites dans les cités européennes; que la mode de barricader ainsi ses fenêtres n'était pas moins insalubre que nuisible à la circulation et contraire au bon goût; qu'en conséquence, dans le délai de six mois, les *rotulas* en question devraient avoir toutes disparu des principales rues de la ville. L'édit eut l'effet désiré, et aujourd'hui l'on ne rencontre plus de ces vilaines persiennes que dans d'humbles maisons des quartiers retirés. L'exemple de Rio a été suivi par les autres villes de l'empire, et les *rotulas* disparaissent dans les provinces comme dans la capitale.

L'aspect des rues de Rio est extraordinaire : elles sont très-étroites, se coupent les unes les autres à angle droit, et reçoivent, moitié la dénomination de *ruas*, moitié celle de *travessas*. Les *ruas*, ou rues, commencent au bord de la mer, et se prolongent en ligne droite jusqu'à une vaste esplanade intérieure. Les *travessas*, ou rues de traverse, sont terminées par deux chaînes de montagnes; en sorte que, quand je me trouvais à l'angle d'intersection d'une *rua* et d'une *travessa*, et que je regardais des deux côtés, je voyais aux extrémités de l'une la mer et la campagne, et à celles de l'autre les flancs de rocs escarpés.

Après avoir parcouru plusieurs de ces rues, je me rendis à l'immense plaine où débouchent toutes les rues qui partent de la mer. Cette plaine est presque environnée par un vaste amphithéâtre de monta-

gnes; leurs bases offrent à l'œil des pelouses de la plus riche verdure, inclinées en pente douce, et terminées par des ceintures de forêts, dont les arbres vous étonnent autant par leurs proportions gigantesques que par leur variété infinie. Au-dessus de ces arbres s'élancent les cimes sourcilleuses des montagnes, présentant toutes des formes diverses. Les unes se prolongent en chaînes, les autres se dressent en pics, d'autres se brisent par de brusques détours. Une de ces dernières est appelée, à cause de son aspect bizarre, le *Corcovado* (le *Bossu*), nom qu'elle mérite bien.

En m'avançant de quelques centaines de pas dans cette plaine, je m'aperçus qu'elle était entourée de bâtiments qui lui donnaient une forme quadrangulaire. Dans le nombre de ces bâtiments on remarquait le palais du sénat, le Muséum, la *Camera*, ou hôtel de ville, et d'autres édifices publics. Ces dispositions annoncent que cette place ne sera pas rétrécie, et que la capitale du Brésil pourra se vanter longtemps de posséder sans doute la place la plus vaste du monde. Elle se nommait dans l'origine *campo de Santa-Anna*, mais elle a pris le nom de *campo d'Acclamaçao*, ou *place de l'Acclamation*, depuis le 22 octobre 1822, jour où don Pedro y fut proclamé empereur du Brésil.

Les premières impressions que produisit sur moi la ville de Rio furent très-favorables. Les rues, en effet, quoique manquant de largeur, sont bien pavées et généralement bordées, de chaque côté, de

trottoirs aussi amples que l'espace le permet. Les maisons sont solides et bâties en granit, avec les croisées et les portes encadrées dans des blocs élégamment sculptés de cette pierre, que les carrières situées au bout de chaque rue fournissent en abondance et de la plus belle qualité. Au nombre des heureux avantages de ce pays, on doit mentionner qu'il n'est pas sujet à ces terribles catastrophes qui sans cesse se renouvellent sous une pareille latitude de l'autre côté de l'équateur. Les tremblements de terre sont inconnus au Brésil, et jamais le moindre péril n'y est redouté de l'ébranlement des lourds et hauts édifices. Les maisons des particuliers sont jolies, et toujours on y voit régner un ordre parfait. Les rues sont propres, et nulle part des tas d'ordures n'y affectent désagréablement la vue et l'odorat des promeneurs (1).

(1) Le docteur Walsh, *Voyage au Brésil.*

CHAPITRE II

Aqueduc de la Carioca. — Place et fontaine de la Carioca. — Mœurs populaires. — Alimentation de Rio. — Boissons. — Style des constructions. — Éclairage des rues. — Bruit criard et assourdissant des charrettes. — Palais impérial — Église cathédrale. — Chapelle impériale. — Églises de *Candelaria*, du *Rosario*, de *San-Francisco-de-Paula*, de *San-Francisco-de-Asiz*. — Couvents de *San-Bento*, de *San-Antonio*, de *Santa-Teresa*. — Église de *Vossa-Senhora-da-Gloria*. — L'impératrice. — La reine dona Maria da Gloria. — Église de *Boa-Viagem*, de *San-Domingo*, de *Santa-Rita* et du couvent de *l'Ajuda*.

Chaque capitale en Europe a son monument célèbre, son édifice de prédilection, sa grande construction locale, et qui imprime à toute la cité un caractère d'où elle tire son originalité d'aspect. A Rio, c'est l'aqueduc de la Carioca, avec sa double rangée d'arcades, son aspect de construction romaine, sa forme à la fois élégante et grandiose, que cherchent partout les regards et qu'ils aiment à rencontrer.

Cet édifice ne remonte pas à une bien haute antiquité; car il fut commencé dans le dernier siècle. Une tradition toute poétique, quoiqu'elle soit inconnue maintenant sans doute à bien des habitants, se rattache à la source qui l'alimente. Rocha Pitta ra-

conte que ces eaux donnent une voix pleine de douceur aux musiciens, et que les femmes qui y baignent leur visage se parent d'une beauté nouvelle (1). C'est, comme on le voit, la vieille tradition de la fontaine de Jouvence, qui est venue se rajeunir en Amérique.

Avant la construction de cet aqueduc, on était obligé d'aller chercher à près de quatre kilomètres l'eau qu'il verse maintenant dans la ville. Ce fut sous le gouvernement du général Ayres de Saldanha Albuquerque que commencèrent les travaux, qui avaient été originairement décrétés par la chambre municipale ; si l'on examine l'importance de l'édifice, ils furent conduits avec une rapidité remarquable. Dès l'année 1740, Rio-de-Janeiro jouissait de l'inappréciable avantage de posséder enfin des eaux abondantes. Cet aqueduc lutte de grandeur et de solidité avec tout ce que l'Europe possède en ce genre : il commence à la montagne de Corcovado, et se développe sur une longueur de près de six milles (2). « La prise d'eau, dit M. Labiche, qui a visité avec soin ce monument, a lieu à un ruisseau qui, après être tombé en cascade, se réunit, dans un réservoir pratiqué pour cet objet, au filet d'eau d'une source voisine ; là commence une voûte de cinq à six pieds de hauteur sur environ deux pieds et demi de large,

(1) He fama accreditada entre seus naturaes, que esta agua faz vozes suaves nos musicos e mimosos caroës nas damas. — Rocha Pitta, *America portugueza*, liv. seg.

(2) M. Ferdinand Denis, *Univers pittoresque*.

ayant des ouvertures latérales de distance en distance. Cette voûte recouvre dans presque toute sa longueur un canal d'environ huit pouces de large sur six de profondeur, auquel on a ménagé une légère inclinaison, et qui vient déboucher près du couvent de Santa-Teresa. Il devient ensuite souterrain, et descend, en passant dans le couvent, jusqu'à un double rang d'arcades qui le supportent et le conduisent à un nouveau réservoir au château d'eau voisin du couvent de San-Antonio; de ce point partent des tuyaux de distribution qui vont aux différentes fontaines. »

Nul endroit de Rio ne présente peut-être à l'étranger une meilleure occasion d'étudier les mœurs populaires que les alentours de la fontaine qui orne la place de la Carioca. C'est la plus importante des fontaines qu'alimente l'aqueduc que nous venons de décrire. Elle se compose d'un édifice demi-circulaire, auquel on monte par cinq marches. Onze tuyaux de cuivre lancent sans cesse une eau abondante et limpide, avidement recueillie dans les vases et les seaux des porteurs d'eau, et dont le surplus coule dans un vaste réservoir en pierre. Souvent je me suis surpris à rester plus d'une heure sur cette place, à suivre des yeux cette multitude de noirs des deux sexes qui viennent remplir leurs cruches ou laver leur linge, et dont les propos, les chants, les gestes, les mouvements, les disputes, offrent les scènes les plus variées et parfois les plus divertissantes. Le désordre se glisserait facilement au milieu d'un pareil rassem-

blement sans la présence et la surveillance active de la police. D'un côté, trois ou quatre files de gens assis sur leurs seaux sont rangées le long du mur, attendant leur tour; cinq ou six officiers de police les maintiennent dans l'ordre, et il n'est pas rare que pour y parvenir ils distribuent quelques coups de crosse de fusil; plus près de la fontaine sont deux ou trois autres files d'aspirants, assis sur les marches mêmes et formant un vaste demi-cercle : c'est parmi la foule un combat à qui s'emparera des divers tuyaux. Quand une division de puiseurs a rempli ses vases et se retire, les agents de police font avancer, pour prendre leur place, le premier rang des individus qui tout à l'heure se tenaient assis, et que le second remplace eux-mêmes : ainsi de suite sans interruption. De l'autre côté, le réservoir est encombré de femmes de toute couleur qui lavent leur linge en entrant dans l'eau jusqu'aux hanches, et souvent avec des poupons noirs ou basanés sur le dos. De temps en temps aussi des troupes de chevaux et de mulets viennent passer la tête entre elles. Vers le milieu de la place est un poteau auquel on attache les nègres pour les fouetter; et alentour sont de petites boutiques, où du poisson, de la viande et des fruits, attendent pour acheteurs les gens de basses classes qui continuellement couvrent la place mêlés avec les noirs. On peut dire de la Carioca que c'est la place Maubert de Rio.

Les vivres abondent toujours dans la capitale. D'immenses troupeaux de bœufs y arrivent sans cesse

de l'intérieur; mais on ne voit de mouton chez aucun boucher, car les habitants ont pour cette viande une répugnance que l'on peut comparer à celle des Juifs pour la chair du porc. Celle-ci, au contraire, ils l'aiment avec fureur, et en consomment d'énormes quantités. Le poisson n'est jamais rare; mais il n'a rien qui puisse flatter le palais d'un gastronome. Les Brésiliens trouvent délicieux le pain de froment; quoique leur sol ne produise point de blé, il le leur faut de première qualité. Aussi le mange-t-on excellent à Rio, meilleur même qu'en aucun autre pays; mais, comme les farines se tirent de l'étranger, ce pain est toujours fort cher et uniquement consommé par les gens riches. Les pauvres ni les esclaves n'y goûtent jamais : ils le remplacent par diverses substances farineuses, qu'ils obtiennent surtout d'une espèce de haricot noir, du maïs et de la racine du manioc. On vend beaucoup, dans les boutiques, une noix nommée *mindouli*, qui pousse au pied d'une petite plante. On en extrait une grande quantité d'huile de bonne qualité; mais on s'en sert aussi comme nourriture, et rôtie elle est fort bonne. Il y a dans les rues des négresses qui les épluchent et en font rôtir.

Les marchés de Rio sont toujours couverts des fruits les plus savoureux. On doit en première ligne citer l'ananas, qui est indigène au Brésil, et qui ne coûte jamais plus de quelques sous. Vient ensuite, par ordre d'excellence, le *manga :* c'est un fruit plus gros qu'une pomme, dont la peau reste constam-

ment verte. Avant la maturité, il exsude un jus clair aussi fort et aussi piquant que l'esprit de térébenthine, dont il ne perd jamais le goût. Lorsqu'il est mûr, l'intérieur offre une belle couleur orange; mais le noyau est entouré de longues fibres, aussi dures que du gros crin, qui pénètrent dans la chair, et qui rendent difficile de l'en détacher. J'ai souvent regretté de ne pouvoir, par cette raison, manger que la moitié du fruit. Les Brésiliens mangent aussi les graines de trois espèces de myrtes, auxquelles ils donnent les noms de *grumixam*, de *pitanga* et de *cambuim*. Le *mamoun*, autre fruit indigène qui mérite d'être mentionné, a presque la grosseur d'un ananas. Il pousse en paquets au faîte d'un arbre qui a le tronc pareil à une tige de chou, et de très-larges feuilles angulaires. Aux environs de la capitale, vous rencontrez à chaque pas un mamouneiro, et c'est un des traits caractéristiques de la contrée. Le fruit a un goût très-succulent, analogue à celui de la viande, ou plutôt à la moelle; ce qui lui a valu sa dénomination; car, en langue du Brésil, *mamoun* signifie proprement moelle.

Le *maracuja* est encore un fruit dont il se fait grande consommation. Les habitants ont pour ce fruit une sorte de vénération, parce qu'il présente divers instruments et attributs de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On y voit figurés une couronne d'épines, une croix, des blessures, des clous, une lance; et sa couleur blanche tachetée de violet rappelle le sang du divin Sauveur.

On est moins intempérant à Rio dans le boire que dans le manger. Le vin rouge d'Oporto y trouve peu d'amateurs, parce qu'il est trop chaud pour le climat. Celui qu'on estime le plus, ou du moins qu'on boit en plus grande quantité, se tire de la Catalogne, et il s'en fait chaque année une importation considérable au Brésil. Le bas peuple et particulièrement les nègres usent de *caxas* ou *cachaça*, espèce inférieure de rhum qu'on extrait de la canne à sucre; il se vend à si bas prix, que les étrangers, surtout les marins, y prennent aisément goût. Cette liqueur n'est d'ailleurs ni mauvaise pour la santé, ni désagréable; et, tant en hiver que dans la saison pluvieuse, c'est souvent un salutaire préservatif du froid et de l'humidité.

Je reviens à mes courses à travers la ville.

Le style des maisons de Rio est susceptible de grandes améliorations; car généralement on les bâtit sans avoir égard à l'uniformité. Du moins elles sont toutes numérotées, et d'une manière commode; comme à Paris, et dans la plupart des villes de France, un côté de la rue porte les numéros pairs, et l'autre les numéros impairs. Autrefois la seule lumière qu'on avait pour se guider de nuit par la ville provenait des cierges allumés, au coin des rues, devant quelques images de la Vierge ou des saints: aujourd'hui les réverbères sont suffisamment nombreux, et la capitale du Brésil n'a sous ce rapport rien à envier aux cités d'Europe.

Mais ce qui est incommode et fort ennuyeux pour

un étranger dans les rues de Rio, c'est le bruit criard et continuel des charrettes. Les roues sont de pesants blocs de bois fixés aux extrémités d'un gros essieu, qui tourne en même temps qu'elles. Le frottement de cet essieu, qui est aussi en bois et qu'on ne graisse jamais, contre les poutres formant le fond de la voiture, qui d'ordinaire porte une charge immense, non-seulement augmente beaucoup la difficulté de la traction, mais encore produit un grincement insupportable aux oreilles et agaçant pour les nerfs. Une ordonnance de police condamne à une amende de six milreis les charretiers qui négligent de graisser leurs véhicules; mais ils n'en tiennent aucun compte, et ils disent que les bœufs ne tireraient pas avec ardeur s'ils n'entendaient le vacarme auquel ils sont habitués; comme ce préjugé est général, aucun officier de police ne fait exécuter la loi contre les délinquants. Don Pedro seul, du temps qu'il occupait le trône, se montrait sévère. Voulant mettre un terme à cet abus, quand il sortait de la ville, et qu'il entendait une charrette crier, il arrêtait le conducteur, réclamait l'amende, et la mettait dans sa poche (1).

Pendant les premiers jours de mes courses vagabondes, je ne suivais aucun ordre, et je m'arrêtais devant un édifice, un monument, ou un beau point de vue, selon que le hasard m'y avait conduit. Peu à peu, cependant, je mis plus de régularité à rechercher les principaux édifices et les objets qui méri-

(1) Le docteur Walsh, *Voyage au Brésil.*

taient un examen plus sérieux. Je visitai d'abord le palais impérial. C'est un édifice peu remarquable, d'une architecture massive, et mal distribué intérieurement. Le seul avantage qu'il présente, et il le partage avec les maisons particulières construites sur les bords de la plage, c'est que la baie, avec ses admirables paysages, se déploie devant ses fenêtres. Construit originairement pour servir de résidence au vice-roi, ou même au capitaine général de la province, il s'est trouvé trop petit quand il est devenu la demeure d'un souverain, et il a fallu y adjoindre certaines portions d'un couvent de carmes du voisinage.

Sur la place du palais s'élèvent précisément les édifices religieux qui offrent peut-être le plus d'intérêt à Rio, l'église métropolitaine et la chapelle impériale.

L'église cathédrale, désignée aussi sous le nom d'église des Carmes, a été bâtie en 1700. Elle conserve extérieurement le caractère d'architecture qu'on donnait pendant le XVII^e^ siècle à la plupart des édifices religieux de l'Espagne et du Portugal.

La chapelle impériale a été construite à côté de la cathédrale. Un vaisseau assez élégant, une grande richesse d'ornements, sont ce qui la distingue. A l'arrivée de la cour, ce fut dans cette chapelle qu'eurent lieu toutes les cérémonies importantes, en sorte que l'église voisine perdit peu à peu de ses priviléges.

Si les deux édifices dont je viens de parler sont en général ceux qui attirent la première visite d'un étranger, parce qu'ils se trouvent situés sur la grande

place du palais, ce ne sont pas les plus remarquables sous le rapport de l'architecture ; l'église de *la Candelaria*, ou de la Chandeleur, se distingue par ses deux tours, et doit être considérée comme la plus grande église qui ait été élevée au Brésil. Malheureusement elle a été bâtie dans une rue trop étroite pour qu'on puisse aisément considérer la façade. On a proposé, il y a quelques années, d'abattre les maisons qui la cachaient, et de construire une place ouvrant sur la rue *Direita*, dont l'église formera un des côtés. Ce changement s'opèrera plus tard. L'église avait été bâtie primitivement pour servir de cathédrale ; mais elle n'est pas encore achevée, quoique commencée depuis plus de soixante ans. Lorsque je la visitai, une multitude de nègres récemment importés d'Afrique recevaient le baptême, cérémonie pour laquelle on choisit presque toujours l'église de la Candelaria.

L'église du *Rosario* (du Rosaire) s'élève dans une rue du même nom. Ce monument n'est en quelque sorte qu'un vaste cimetière. Partout, en effet, jusque dans le moindre recoin, on y marche sur des tombes, et j'ai même ouï dire qu'à une époque peu reculée il était difficile d'y faire un pas sans heurter quelques débris de corps humains, tant les enterrements s'effectuaient avec négligence. Ce hideux état de choses, d'ailleurs si insalubre, a cessé depuis la révolution. Le Rosario est maintenant dallé d'un bout à l'autre; mais on continue à y déposer les morts sous les dalles.

San-Francisco-de-Paula, avec ses nombreux *ex-voto*, *San-Francisco-de-Asiz*, avec ses dorures intérieures, pourraient se comparer, pour la magnificence de leurs ornements et pour la foule qu'attirent les reliques qui y sont déposées, aux églises les plus fréquentées des autres contrées catholiques; mais je ne m'arrêtai que peu d'instants à ces deux édifices, car je désirais surtout visiter les monastères qui couronnent les hauteurs, et que j'avais contemplés de la baie, avant de débarquer. Le premier que je visitai est le couvent de *San-Bento*, ou Saint-Benoît. Il est situé de la manière la plus pittoresque sur une colline qui domine l'île das Cobras, et d'où l'on découvre toute la cité et toute la baie. C'est un des plus anciens édifices de Rio; car une inscription placée sur la grande porte apprend que dès l'année 1671 il eut besoin de réparations. Son architecture est grossière et massive; son rez-de-chaussée, avec ses fenêtres garnies d'épais barreaux de fer, a plutôt l'apparence d'une prison que d'une maison religieuse. Mais, quand vous avez monté un bel escalier de pierre conduisant à une plate-forme, et que vous êtes arrivé dans un vaste corridor qui se termine à chaque extrémité par deux grands pavillons d'où vous pouvez contempler la baie et la ville sous trois aspects qui rivalisent de beauté, vous comprenez pourquoi les bons pères bénédictins ont dédaigné la splendeur extérieure pour se contenter d'une solidité qui a aussi sa magnificence. Si l'on a poussé jusqu'à l'excès peut-être la simplicité au dehors, il n'en est

pas de même dans l'intérieur; partout il y règne une véritable richesse d'ornements, mais tempérée en quelque sorte par l'austérité qui convient à un couvent. Les salles et les corridors sont boisés en *jacaranda* soigneusement poli, ou richement sculpté en relief; des peintures exécutées jadis par des artistes brésiliens représentent les principaux événements de la vie de saint Benoît; les reliques de ce saint sont religieusement conservées dans la chapelle, qui elle-même se distingue par un autre genre de magnificence, et dont tout l'intérieur est doré. Un des salons mène à une vaste bibliothèque qui contient six mille volumes, tous bien choisis et précieux, et qui est ouverte au public chaque jour, depuis neuf heures du matin jusqu'au soir.

A l'extrémité opposée de la ville s'élève de même sur une colline un autre couvent plus vaste et peut-être plus beau que celui de San-Bento; c'est celui de *San-Antonio*. On y arrive par une longue route dallée qui traverse une côte roide et escarpée, et qui conduit à une immense plate-forme, entourée d'un parapet, d'où l'on jouit encore d'une vue magnifique. Il serait difficile de décider quelle est, entre ces deux communautés religieuses, celle qui sous ce rapport a été le plus heureusement partagée. La façade du couvent qui en forme un des côtés est d'une longueur considérable. A l'intérieur, outre la salle du chapitre, la bibliothèque, le réfectoire et les cellules des frères, sont deux vastes chapelles élevées sur un immense cloître souterrain. Autour de ce

dernier règnent une multitude de petits autels dédiés à différents saints, entre autres à saint Antoine, dont la naissance et la mort sont représentés par des groupes de sculpture. Un vaste hôpital dépend aussi de ce monastère, qui dans toutes ses parties est tenu avec un ordre parfait.

Sur la colline opposée de celle de San-Antonio, on aperçoit le couvent de *Santa-Teresa;* c'est un des quatre couvents de femmes que possède Rio-de-Janeiro. Le nombre des religieuses qui y sont admises est fixé à vingt et un, et ne saurait être augmenté. La situation de ce couvent est peut-être plus admirable encore que celles de San-Bento et de San-Antonio, et nulle contrée au monde ne saurait offrir un lieu plus imposant pour se livrer à de saintes méditations. L'édifice n'est pas entouré, selon l'usage, de murailles ni de cours pavées; sa blanche façade, qu'on aperçoit du bord de la mer, s'élève du milieu d'une pelouse verdoyante qu'entourent de leurs buissons odorants les haies vives qui en forment la clôture. Comme la maison que j'habitais était située presque à la base de la colline de Santa-Teresa, presque chaque jour, et surtout le matin, je la gravissais, et toujours avec un surcroît de plaisir.

Au-dessous de la retraite des religieuses de Sainte-Thérèse, sur une éminence qui fait saillie dans la mer, s'élève la jolie église de *Nossa-Senhora-da-Gloria.* C'est un édifice octogone, avec un élégant portique et un superbe clocher, qui décore d'une manière admirable la colline au faîte de laquelle il surgit. C'est

là que la jeune impératrice (1) première femme de don Pedro aimait à venir prier lorsqu'elle était enceinte de sa fille, qui fut reine de Portugal; c'est là qu'elle alla s'asseoir plus d'une fois, et que, plongée dans le recueillement et la méditation, elle contemplait ce beau lac, que bornent dans le lointain les montagnes des Orgues, ses eaux si tranquilles, ses vagues si reposées; puis, quand une enfant lui fut née, ce fut là qu'elle alla la consacrer à sa patronne et lui donner son nom (2). Chaque semaine, le samedi, jour consacré à la sainte Vierge, don Pedro lui-même, dont le souffle des révolutions n'avait pas affaibli la foi sincère, ne manquait jamais de venir s'agenouiller au pied de cet autel.

Si je n'avais hâte d'en finir avec les descriptions, j'aimerais à parler de cette église de *Boa-Viagem*, qui s'élève sur son haut promontoire, et que veulent visiter tous les marins; puis, rentrant dans la ville, je décrirais l'église de *San-Domingo*, spécialement réservée aux noirs, et qui n'est desservie que par des prêtres noirs; et celle de *Santa-Rita*, appelée aussi *Chapelle-des-Malfaiteurs*, parce que les criminels condamnés vont y recevoir, sur le chemin du supplice, les dernières consolations de la religion. Cependant je ne puis me dispenser de dire quelques mots du couvent de l'*Ajuda*. C'est un des plus vastes édifices de Rio : il a toute une rue de longueur; mais il est si dépourvu d'ornements, qu'il ressemble à une prison.

(1) Elle était fille de l'empereur d'Autriche.

(2) Dona Maria da Gloria, morte reine de Portugal.

Une de ses façades regarde la rue, et l'autre la mer; il contient deux rangées de cellules et vingt-huit à trente religieuses au plus, quoique le nombre n'en soit pas limité comme à Santa-Teresa. La chapelle est immense, mais obscure, sombre, et la moins ornée de toute la capitale. C'est là pourtant que reposent deux reines dont le sort fut bien différent : l'une fut conduite en Amérique comme en un dernier asile où elle devait achever de mourir; l'autre partit avec toutes les espérances d'une jeune épouse; toutes deux elles n'ont fait que paraître, et le même lieu les a reçues (1).

(1) Dona Maria Ire, reine de Portugal, tombée en démence, et qui accompagna son fils, don Juan, qui gouvernait en son nom avec le titre de régent. Ce n'est qu'à la mort de sa mère qu'il prit le titre de roi, sous le nom de Jean VI.

CHAPITRE III

Visite à la colonie française. — Questions indiscrètes de mes compatriotes. — Je fais connaissance avec M. Valtier, horloger. — Ma liaison avec lui. — Histoire de M. Valtier. — Cause de son établissement au Brésil et de sa prospérité. — Ses qualités, son ambition. — Avantages que j'ai retirés de sa fréquentation.

En parcourant les rues de Rio, j'avais souvent rencontré des boutiques et des magasins tenus par des Français; j'y avais fait quelquefois des emplettes, mais je ne m'étais encore lié avec aucun de mes compatriotes. Enfin, après avoir visité seul les monuments publics, et m'être formé une idée exacte de la topographie de la ville, je résolus de faire plus ample connaissance avec les colons français, et de recueillir, auprès de ceux qui habitaient depuis longtemps Rio, des renseignements sur les mœurs, les usages et les institutions du pays. En conséquence, je me dirigeai un jour dans les rues d'Ouvidor et d'Olivarez, où se trouvent les plus brillantes boutiques de Rio. Sans voir les noms inscrits sur les enseignes, rien qu'à l'élégance des étalages, aux rideaux, aux glaces, aux pendules, aux vases de porcelaine qui décorent l'intérieur des boutiques et des appartements du rez-de-

chaussée, on reconnaît la présence et le goût des Français. Toutes les diverses professions, toutes les industries propres à notre nation semblent s'être donné rendez-vous dans ce quartier. Par exemple, ce sont des boulangers, des doreurs sur métaux, des émailleurs, des liquoristes, des horlogers, des lampistes, des pâtissiers, des couteliers, des tapissiers, des bijoutiers, des chapeliers, des tailleurs, des coiffeurs, des bottiers, et surtout des marchandes de modes. Je pourrais ajouter à cette nomenclature une foule d'*et cœtera*, dans lesquels seraient compris un nombre considérable de marchands d'articles de Paris, qu'on appelle ici *nouveautés françaises*, et enfin les libraires; car, chose remarquable, les Français sont, ou étaient alors, les seuls libraires de Rio.

Quand on connaît la facilité avec laquelle les Français se lient entre eux, surtout quand ils sont éloignés de leur pays, on concevra facilement que, en ma qualité de nouveau débarqué, je fus cordialement accueilli partout où je me présentai. J'étais partout accablé de questions, auxquelles j'étais souvent fort embarrassé de répondre, quand il s'agissait, par exemple, de décider quelle était la mode la plus récente sur la forme des chapeaux, sur la coupe des robes, sur la couleur des étoffes adoptées pour la dernière saison; et, comme ces questions m'étaient ordinairement adressées par des dames, je n'osais avouer mon ignorance, de peur de passer pour un Tupinambas ou un Botocudos, et je répondais, à tout hasard, ce qui me passait par la tête. Les hommes me parlaient politique, et ne se

gênaient pas pour dire leur façon de penser sur le gouvernement français; ce qui, en ma qualité d'employé de ce même gouvernement, ne me convenait qu'à moitié, et me mettait parfois dans une gêne assez pénible. Je fus obligé de me tenir sur la réserve, et j'avais même formé la résolution de cesser presque entièrement mes visites à mes compatriotes, les trouvant tous fort aimables, mais ne rencontrant dans aucun d'eux l'homme que j'aurais désiré.

Enfin, un jour ma montre ayant eu besoin de je ne sais plus quelle réparation, on m'indiqua comme très-capable, et jouissant, sous tous les rapports, d'une excellente réputation, un horloger français nommé M. Valtier. C'était, me dit-on, l'horloger de la cour et de la haute aristocratie de Rio. J'allai le trouver, d'après ces indications, et j'ai hâte de dire que M. Valtier, loin d'avoir usurpé la réputation dont il jouissait, en eût mérité une plus grande encore, s'il eût été mieux connu et mieux apprécié; mais il était plein de modestie, et il mettait autant de soin à vivre ignoré que d'autres en mettent à faire parler d'eux.

M. Valtier était un homme de quarante à quarante-deux ans, au front proéminent, aux traits caractérisés. Son abord avait quelque chose de sérieux et même de froid, qui ne prévenait pas en sa faveur; il laissait volontiers parler son interlocuteur, l'écoutait attentivement comme s'il eût voulu l'étudier, et, s'il lui convenait, sa figure se déridait, il devenait gracieux et prévenant. Pour moi, qui ne suis pas partisan des hommes qui se jettent, pour

ainsi dire, à la tête du premier venu, loin de m'offenser de l'accueil un peu froid de M. Valtier, je lui en sus gré; et lorsque, la conversation s'étant insensiblement engagée entre nous, je remarquai que ses traits s'adoucissaient, sa figure me devint tout à fait sympathique. Bref, après plusieurs visites, notre liaison se forma et finit par devenir une étroite amitié, que le temps ni la distance qui nous séparent aujourd'hui n'ont point altérée. Comme M. Valtier va désormais jouer un grand rôle dans tout ce qui m'est arrivé pendant mon séjour au Brésil, il est bon que je le fasse plus amplement connaître au lecteur.

M. Valtier était né dans un village des environs de Morteau, chef-lieu de canton du département du Doubs, situé à l'extrême frontière de la France du côté de la Suisse. Le village de M. Valtier n'était séparé du canton de Neuchâtel que par la rivière du Doubs. Dans cette partie de la montagne, le climat est presque aussi rigoureux qu'en Russie, et la neige couvre la terre pendant près de six mois de l'année. Les habitants de cette contrée trouvent dans l'industrie des ressources que ne peut leur fournir un sol rebelle à la plupart des productions de l'agriculture. Un grand nombre se livrent à l'horlogerie et aux diverses branches de travaux qui se rattachent à cette industrie.

M. Valtier avait été élevé par son père dans cette profession, qu'il exerçait lui-même avec talent. Il avait voulu de plus que son fils allât se perfection-

ner dans les meilleures fabriques de la Suisse et de Genève. Le jeune Valtier avait amplement profité et des leçons paternelles, et de celles des maîtres habiles sous lesquels il avait travaillé. Il avait en outre étudié les mathématiques, la mécanique, l'astronomie et toutes les sciences qui ont un rapport plus ou moins direct avec l'horlogerie; de sorte qu'à vingt-trois ans il était devenu un ouvrier aussi distingué dans la pratique que dans la théorie de son art. Ajoutons qu'à ces connaissances indispensables de son état il avait joint d'autres études pour compléter son éducation. Ainsi, il avait appris le dessin, l'histoire naturelle, un peu de physique et de chimie, assez de latin pour comprendre les auteurs les plus faciles, et surtout les prières de l'Église catholique et la Bible écrite dans cette langue. Car remarquons, en passant, que son séjour au milieu des protestants de Genève et des autres parties de la Suisse n'avait en rien altéré la pureté de sa foi.

Après la mort de son père, arrivée en 1822, M. Valtier était venu s'établir à Salins. Grâce à son intelligence, à son assiduité au travail, il se fit bientôt remarquer, et il ne tarda pas à s'attirer une nombreuse clientèle. Il fit alors ce qu'on peut réellement appeler un bon mariage, c'est-à-dire qu'il épousa une femme vertueuse, remplie d'excellentes qualités. Elle appartenait à une famille honorable et assez aisée; mais, comme il y avait beaucoup d'enfants, que le père et la mère étaient encore jeunes, on ne put lui donner en mariage que quelques milliers de

francs comptants, et des espérances sur un avenir qui paraissait fort éloigné.

Sous le rapport de la dot, M. Valtier eût pu facilement trouver mieux; mais il répondit à ceux de ses amis qui lui en faisaient l'observation : « Ce n'est pas une dot que j'épouse, c'est une femme. »

Cependant il sut si bien faire valoir cette petite dot, qu'il donna en peu de temps une extension considérable à son commerce, et que son établissement était en voie d'une grande prospérité, quand l'épouvantable incendie qui, au mois de juillet 1825, détruisit en quelques heures la ville de Salins tout entière, vint anéantir ses espérances, au moment où il faisait les plus beaux rêves d'avenir (1).

M. Valtier ne se laissa point abattre par cette terrible catastrophe. Son énergie sembla puiser une

(1) Le 27 juillet 1825, à deux heures après midi, par un temps de grande sécheresse, le feu éclata dans la ville de Salins, dont presque toutes les maisons, comme la plupart de celles des montagnes du Jura, étaient à cette époque couvertes en bardeaux de sapin, couverture légère et peu coûteuse dans ce pays, mais extrêmement combustible. En moins de trois quarts d'heure toute la ville était en flammes, et il était impossible d'arrêter les progrès de l'incendie; 400 maisons furent la proie des flammes, et 700 familles, formant plus de cinq mille personnes, se trouvèrent sans asile, sans vêtements et sans pain. La perte fut évaluée à plus de huit millions de francs. On se rappelle encore la douloureuse émotion que ce triste événement causa à la France entière et à toute l'Europe; des souscriptions furent ouvertes partout pour venir au secours des malheureuses victimes de cet affreux désastre; tous les théâtres de Paris et des départements donnèrent des représentations au bénéfice des incendiés; *l'Incendie de Salins*, tel fut le sujet d'une pièce jouée sur le théâtre de Franconi, avec tant de vérité, que le théâtre prit feu et partagea le sort de la ville dont il avait voulu reproduire le désastre.

nouvelle force dans l'excès même de son malheur. Il releva le courage de sa femme, que le premier moment avait jetée dans un violent désespoir, et il sut lui inspirer une force d'âme égale à la sienne : « Remercions Dieu, lui disait-il, de ce que nos pertes ne sont pas irréparables; remercions-le surtout de nous avoir conservé la vie, la santé, l'intégrité de nos membres, tandis que d'autres familles ont été, dans ce désastre, plus cruellement éprouvées que nous. Demandons-lui le courage pour supporter l'épreuve qu'il vient de nous envoyer, et maintenant songeons à notre avenir, et surtout à celui de notre enfant. » Car depuis six mois M. Valtier avait le bonheur d'être père d'un fils.

Ce fut alors qu'il prit la résolution de s'expatrier. Il n'avait rien pu sauver de son magasin d'horlogerie; il ne pouvait compter sur les ressources de la famille de sa femme, que l'incendie avait aussi ruinée. Il restait à M. Valtier quelques parcelles de l'héritage paternel : c'était une petite maison et deux ou trois petites pièces de terre situées dans le village où il était né. Il vendit le tout, et s'achemina vers Paris avec sa femme et son enfant. Il avait eu d'abord l'intention de s'établir dans cette ville; mais il reconnut bientôt que la petite somme produite par la vente de son patrimoine ne pourrait lui suffire pour monter un établissement convenable, et d'ailleurs aurait-il chance de réussir au milieu de cette grande ville, où il faut tant de temps pour se faire connaître et acquérir une réputation?

Tandis qu'il était agité par ces réflexions, une personne de sa connaissance lui parla de Rio-de-Janeiro, où déjà une nombreuse colonie française s'était établie. Cette idée lui sourit; mais, avant de la mettre à exécution, il voulut prendre tous les renseignements propres à l'éclairer. Il consulta les grandes maisons de commerce qui avaient des relations avec le Brésil; il consulta surtout les agents consulaires du gouvernement brésilien établis à Paris. Partout il reçut les plus grands encouragements; il manquait précisément à Rio un établissement du genre de celui qu'il se proposait d'y fonder, et on lui garantissait en quelque sorte un succès certain.

Son parti fut bientôt pris. Avec son petit capital, il forma une pacotille choisie d'articles d'horlogerie en tout genre, et un assortiment complet d'outils, ne se réservant guère que la somme nécessaire pour payer son passage et la dépense des premiers mois de son séjour à Rio. Enfin il partit, muni de lettres de recommandation d'une maison de commerce qui avait un correspondant à Rio, et du résident brésilien auprès du gouvernement français.

Arrivé à Rio, il y fut accueilli avec sympathie et par les Français de la colonie, et par les principaux personnages de la ville. Le désastre de Salins avait eu un grand retentissement non-seulement en France et en Europe, mais aussi en Amérique. En apprenant qu'une des victimes de cet épouvantable incendie venait s'établir à Rio, chacun s'empressa de

lui offrir ses services, et dès le premier instant M. Valtier se trouva comme en pays de connaissance et entouré d'amis. Il n'éprouva pas les difficultés et les dégoûts qui accompagnent ordinairement un premier début en pays étranger. Outre la sympathie qui s'attachait à lui par le motif que je viens de dire, il n'avait réellement pas de concurrents dans sa partie, car on ne saurait accorder ce nom à quelques pauvres ouvriers qui se donnaient pour horlogers, et qui n'étaient pas même capables de régler une montre.

Son établissement prospéra donc avec rapidité. En peu d'années il avait amassé une belle fortune; mais elle eût été bien plus considérable encore, s'il n'en avait employé une partie en aumônes et en actes de bienfaisance envers les pauvres, sans distinction de nationalité. Cette circonstance même lui avait aliéné l'esprit d'une partie de la colonie française, qui prétendait que les largesses de M. Valtier n'eussent dû être répandues que parmi ses compatriotes. Mais la charité de cet homme de bien était moins égoïste, et à ses yeux tous les hommes étaient ses frères, sans distinction de couleur ni d'origine. Nous ajouterons encore qu'il avait envoyé des sommes considérables à la famille de sa femme, pour la relever du désastre de l'incendie. Il avait en outre fait venir auprès de lui deux de ses plus jeunes beaux-frères, qu'il avait associés à son commerce.

Trois enfants, un garçon et deux filles, lui étaient nés depuis son séjour au Brésil. Au moment où je

le connus, il venait d'envoyer à Paris son fils aîné, celui qui était né en France, pour y faire son éducation : non pas qu'il eût intention de lui donner un autre état que le sien; il voulait qu'il acquît les connaissances théoriques les plus étendues, afin de continuer et d'agrandir, s'il était possible, le nom que sa maison commençait à prendre dans l'art de l'horlogerie. Sans doute il eût été assez riche déjà pour se retirer des affaires, et vivre, comme bien d'autres, des revenus d'une fortune honorablement gagnée par son travail; mais il avait une autre ambition, il voulait atteindre un autre but : c'était de perfectionner l'art auquel il avait consacré son intelligence, et il prétendait que, la vie de l'homme n'y suffisant pas, il fallait que son œuvre fût continuée par ses descendants. « C'est ainsi, disait-il, qu'une simple profession s'élève à la dignité de l'art, et qu'une famille qui conserve religieusement les traditions de ses pères acquiert une noblesse qui en vaut bien une autre. Voilà, ajoutait-il, la seule noblesse que j'ambitionne, celle des Lepaultre, des le Roy, des Bréguet dans notre partie, comme dans l'imprimerie, celle des Alde, des Estienne, des Didot. »

La conversation de M. Valtier était extrêmement instructive; car il possédait une grande variété de connaissances. Aussi, une fois notre liaison formée, je ne passais pas un jour sans le voir, quelquefois chez moi, le plus souvent chez lui, et jamais je ne l'ai quitté sans avoir appris quelque chose d'utile ou

d'intéressant. Je ferais un volume entier des entretiens que nous eûmes ensemble sur une foule de sujets; mais je ne rapporterai ici que ce qui est relatif au Brésil, qu'il avait étudié avec soin, et j'en appris plus avec lui en quelques mois que je n'aurais pu le faire, sans son secours, pendant un grand nombre d'années.

CHAPITRE IV

Début de M. Valtier à Rio. — Facilité qu'il trouve pour le placement de ses marchandises. — Bizarres expéditions faites par des négociants européens. — Parti que les Brésiliens surent en tirer. — Hôtel des monnaies. — Atelier pour la taille des diamants. — Académie des beaux-arts. — École militaire; École de marine; École de médecine. — Séminaire. — Hôpital de la *Misericordia*. — Détails sur cet établissement. — *Irmandades* ou confréries. — Bienfaits répandus par ces institutions. — Hospice des enfants trouvés. — Le *Passeio publico*, ou jardin public. — Mélange des races. — Familles de *Brasileiros*. — Mœurs des habitants de Rio; hautes classes; classes moyennes. — Police de Rio. — Circonstances qui accompagnent la condamnation et l'exécution d'un criminel. — Funérailles des riches. — Funérailles des enfants. — Enterrements des nègres. — Les salons de Rio et des grandes villes. — Habitudes des classes ouvrières. — Particularités de certains commerces. — Les barbiers; variétés de leurs fonctions.

Un des sujets que M. Valtier aimait à ramener dans nos entretiens, c'était son début à Rio. Son cœur reconnaissant aimait à rappeler les noms de ceux qui l'avaient aidé dans ces commencements, toujours si difficiles. Presque toute la pacotille qu'il avait apportée de France fut placée, en quelques jours, à des prix extrêmement avantageux, et depuis longtemps il ne lui restait pas un seul article, quand une nouvelle pacotille, beaucoup plus considérable que la première, lui arriva d'Europe. « Il est vrai,

ajoutait-il, que j'avais eu le bonheur, dès le début, de réussir dans le choix des articles que j'avais apportés. Une des causes d'insuccès de la plupart des négociants européens vient de l'ignorance où ils sont de la nature des marchandises qui conviennent aux pays lointains où ils font leurs expéditions. » A cette occasion, il me raconta un fait qui m'a souvent été répété à Rio, et qui fait encore aujourd'hui l'objet des plaisanteries des Brésiliens.

Lorsque le port de Rio, si longtemps fermé, fut enfin ouvert aux différents peuples, telle fut l'avidité de spéculation qui s'empara des étrangers, surtout des Anglais, qu'ils expédièrent vers cette partie de l'Amérique méridionale d'immenses pacotilles, sans avoir égard au climat du pays, ni aux besoins des habitants. On vida les boutiques, on vida les magasins, car on s'embarrassait peu du genre de marchandises qu'on envoyait; l'essentiel était d'arriver vite et avant ses concurrents. Aussi, quand une multitude de caisses furent décloués à la douane, les Brésiliens ne purent contenir leur étonnement et leur gaieté à la vue des singuliers objets qui s'offraient à leurs regards.

« Il paraît, s'écrièrent-ils, que les Européens nous prennent pour des Canadiens ou des Groënlandais. Il faudra leur envoyer, en retour, une carte de géographie pour leur apprendre que Rio est situé sous le tropique du Capricorne, et que nous n'avons besoin ni de meubles ni d'étoffes qui conviennent aux régions polaires. »

En effet, parmi ces envois judicieux, il y avait une immense quantité de grosses couvertures de laine, des poêles pour chauffer les appartements, des bassinoires, et, pour mettre le comble à l'absurdité, une énorme masse de patins, comme si l'on devait patiner dans un pays où jamais on n'a vu une parcelle de glace ni un flocon de neige.

Je ne pus m'empêcher de rire moi-même en entendant cette énumération d'articles si bizarres. « Et bien entendu, ajoutai-je, il fallut rembarquer le tout et le renvoyer aux expéditeurs?

— C'est ce qui vous trompe, reprit M. Valtier; malgré l'absurdité d'un pareil envoi, aucun des articles ainsi importés à tort et à travers ne fut inutile dans une contrée neuve, où la nécessité ingénieuse fait souvent appliquer les marchandises à des usages auxquels les fabricants ne les avaient nullement destinés. Nos Brésiliens ne s'étouffèrent donc pas avec les couvertures de laine qu'on leur avait envoyées d'Europe, eux qui trouvent quelquefois une simple chemise de coton trop pesante et trop chaude. Au lieu de les étendre sur leurs propres lits, ils les étendirent dans ceux de leurs rivières qui roulent de l'or. Les longs poils de l'étoffe s'y saturèrent de parcelles du précieux métal que charriait le courant, de sorte qu'alors elle se trouva littéralement convertie en une toison qui valait bien celle de la Fable. Ils s'étaient jusque-là servis, pour cette opération, de peaux d'animaux encore revêtues de poils; mais les couvertures étaient préférables, et quand leur pro-

vision en fut épuisée, c'est à regret qu'ils revinrent à l'ancienne méthode; car personne ne s'était plus avisé d'envoyer des couvertures de laine au Brésil. Quant aux poêles, on ne songea pas, comme vous pensez bien, à les monter dans l'intérieur des maisons, où il n'existe ni cheminées, ni fourneaux; mais on les employa en plein air pour la cuisson des aliments. Ils parvinrent aussi à utiliser les bassinoires dans leurs *engenhos* ou *sucreries;* ils ôtèrent les couvercles, et avec les fonds, qu'ils percèrent de petits trous, ils se firent d'excellentes écumoires pour ramasser l'écume à la surface des chaudières, où bouillait le jus des cannes à sucre. Enfin il n'y eut pas jusqu'aux malencontreux patins dont ils ne réussirent à tirer bon parti. Alors comme aujourd'hui, rien n'était plus rare dans la contrée que le fer travaillé pour ferrer les mulets et les chevaux; et quoique vous rencontriez presque à chaque coin des *ferradores* (maréchaux ferrants), rarement ont-ils à votre service des *ferraduras* ou fers. Lors donc que les Brésiliens reconnurent de ne pas pouvoir se servir eux-mêmes des instruments en question, ils les adaptèrent aux pieds de leurs animaux, et beaucoup d'entre ceux-ci sont réellement allés de Rio à Villa-Rica sur des patins anglais. L'acier des lames était-il bien trempé, on en forgeait des *facas* ou couteaux; ou bien on l'employait à d'autres usages, et moi-même j'ai vu une de ces lames de patins qui, avec sa forme première, formait le loquet d'une porte dans un village de l'intérieur. »

J'étais loin d'avoir vu, quand je me promenais seul dans la ville, tout ce que Rio offre de plus intéressant; mais, grâce à M. Valtier, je ne tardai pas à faire connaissance avec les établissements et les monuments qui méritent l'attention d'un étranger.

Le premier que nous visitâmes ensemble fut la Monnaie. C'est un long et bas édifice moderne, qui toutefois n'offre rien de remarquable, surtout quand on a vu l'hôtel des Monnaies de Paris. Du reste, en me conduisant dans cet édifice, M. Valtier avait l'intention de me faire voir quelque chose de curieux, qu'on ne trouve pas dans les hôtels de Monnaies d'Europe : c'est l'atelier où se taillent les diamants. Chose extraordinaire, c'est un vaste bâtiment, ouvert de toutes parts, aussi public que la rue, où chacun peut entrer sans qu'on lui demande rien, et, sans se gêner, toucher aux différentes pierres que les ouvriers travaillent. Souvent même ce sont ceux-ci qui vous invitent à les examiner.

J'avais souvent entendu parler de l'Académie des beaux-arts, fondée par des Français, en 1816, et j'étais curieux de la visiter. M. Valtier m'y conduisit, et me présenta au directeur, qui est encore un Français. Le palais de l'Académie est situé dans une rue étroite, et la façade n'offre rien de remarquable. Je ne ferai pas ici l'historique de cette Académie, établie, sur la demande du gouvernement brésilien-portugais, par dix artistes français du premier mérite (1).

(1) Voici les noms de ces artistes : M. Lebreton, directeur; A. Taunay, membre de l'Institut; Aug., son frère, statuaire; Debret, peintre

Les cours de cette institution sont publics, et déjà elle a répandu d'une manière remarquable le goût des arts dans la capitale du Brésil.

Les autres branches de l'instruction sont loin d'être négligées à Rio. Ainsi cette ville renferme, outre l'Académie dont nous venons de parler, une École militaire où les élèves suivent pendant sept ans des cours réguliers de mathématiques, de fortification, etc.; une École de marine, d'où les élèves sortent au bout de trois ans pour s'embarquer; une École de médecine et de chirurgie, dont les élèves exercent après cinq ans d'étude, et après avoir subi des examens pour constater leur capacité; enfin deux séminaires où l'on apprend le latin, le grec, le français, la rhétorique, la philosophie et la théologie.

L'École de médecine dépend de l'hôpital de la *Misericordia*, le plus bel établissement de ce genre qui existe peut-être au monde. Cet hôpital, qui est immense, s'élève à l'endroit où furent bâties les premières maisons de Rio, lorsqu'on transporta le siége de cette ville au bord de la mer; c'est aussi le premier des hôpitaux qu'on y érigea, et la date de sa fondation remonte à l'année 1582. Par l'active charité de l'*irmandade* ou confrérie de la Miséricorde, le nombre des lits qu'on y peut donner aux malades s'est augmenté à mesure que Rio s'étendait,

d'histoire, auquel on doit un magnifique ouvrage, *Voyage pittoresque au Brésil*, 3 vol. in-folio; Grandjean de Montigny, architecte; Simon Pradier, graveur en taille-douce; François Ovide, professeur de mécanique; François Bonrepos, aide sculpteur de M. Taunay, et les deux frères Perrez.

et ils augmentent encore chaque jour en proportion de l'accroissement de la population.

« Ce sont les aumônes, me dit M. Valtier quand nous visitâmes cet établissement, et surtout les legs des habitants, qui subviennent à toutes les dépenses. Nulle loi, sous ce dernier rapport, n'entrave la pieuse générosité des Brésiliens, et à leur mort ils laissent presque toujours aux confréries quelqu'un de leurs biens, soit une maison, soit une pièce de terre, dont le produit doit être employé à de bonnes œuvres. »

L'édifice est une vaste masse irrégulière, qui se compose d'additions faites à différentes époques, et dont le noyau est un quadrilatère entouré de galeries qui mènent aux différentes salles. Dans cet hospice général sont admis les malades de tout rang, de tout âge, de tout sexe; qu'ils aient besoin des secours de la médecine ou de la chirurgie, ils n'ont qu'à se présenter à la porte, et ils sont aussitôt reçus : on les classe suivant le genre de leurs maladies, mais non d'après leur condition. Vous voyez des blancs et des noirs, des esclaves et des gens libres occuper des lits contigus; car dans cet asile la souffrance, comme ailleurs la mort, nivelle toutes les conditions.

La vue de ce magnifique hôpital, et la manière admirable dont il est tenu, m'engagèrent à demander à M. Valtier quelques détails sur l'irmandade ou confrérie de la Miséricorde, qui est chargée de son administration.

« C'est, me répondit-il, une de ces belles et sublimes institutions qui appartiennent à la religion catholique, et qu'on ne trouve que dans son sein, parce que cette religion seule enseigne et fait pratiquer la charité dans toute son étendue. Les Brésiliens, sans montrer autant de dévotion extérieure que les Espagnols, ont peut-être plus de piété fervente et sincère. De là l'origine des nombreuses irmandades ou confréries, auxquelles presque tous se font un honneur de s'affilier. Outre celle de la Miséricorde, qui est la plus importante et la plus riche de toutes, il y a celle des *Carmes*, des *Franciscains*, des *Minimes*, quoique tous les membres sans exception soient laïques. En général, ces confréries ne se composent que d'ouvriers ou de petits marchands; mais bon nombre de gens des hautes classes y entrent par dévotion. On paie cinquante dollars d'entrée, plus une contribution annuelle d'un dollar, argent qui va former une masse commune. En retour, chaque membre de la confrérie a droit d'être soigné s'il tombe malade, secouru s'il est pauvre, et s'il vient à mourir il a droit aux prières de ses confrères, qui font les frais des funérailles. En outre, ces confréries supportent une partie considérable des frais du culte public. En outre encore, elles bâtissent et réparent des églises, fondent des hôpitaux, ensevelissent les morts, font dire des messes pour le repos de leurs âmes, secourent les indigents de toutes nations et de toutes conditions, enfin dépensent en œuvres pies ou charitables des sommes

immenses que les Européens ne pourraient s'empêcher de croire exagérées.

« Grâce à ces confréries, vous ne rencontrez pas un mendiant dans les rues de Rio : je veux dire pas un mendiant indigène, car souvent des marins étrangers, déserteurs pour la plupart des bâtiments de guerre ou de commerce, se livrent à la mendicité et quelquefois au vol. Mais les naturels nécessiteux, vieillards infirmes, ou ouvriers malades, sont vêtus et nourris par les différentes irmandades ou par les couvents; et c'est un agréable spectacle que de voir les marches des édifices religieux remplis à certaines époques de pauvres gens accablés les uns d'âge, les autres d'infirmités, et les bons Pères ou les confrères laïques se promener au milieu d'eux, leur distribuer la nourriture et les vêtements dont ils ont besoin, entremêlant leurs dons de paroles de consolation et d'encouragement.

« Quelle différence avec les secours officiels que distribuent en France vos administrations dites de philanthropie ou d'assistance publique, dont les employés, souvent grassement payés sur les revenus des pauvres, prennent envers ceux-ci un ton d'insolence ou de protection hautaine, qui humilie et décourage le malheureux forcé de recourir à eux pour ne pas mourir de faim! Je ne parle pas, bien entendu, des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, ni des autres congrégations religieuses, qui se consacrent au soulagement des pauvres et des malades : sous ce rapport nous n'avons rien à envier aux autres nations.

Mais ce qui nous manque chez nous, et qui nous manquera toujours tant que la foi et la piété n'auront pas pénétré dans les masses, ce sont ces admirables associations de charité, formées d'hommes et de femmes appartenant à toutes les classes, à tous les rangs, à tous les états de la société, s'occupant en vue de Dieu, et pour Dieu, de ces œuvres auxquelles se consacrent avec tant de zèle les irmandades de Rio-de-Janeiro. »

En face de la Misericordia est l'hospice des *Enfants-Trouvés*, où sont reçues, sans formalité ni enquête, toutes les pauvres créatures qu'on dépose à la porte. Toutes sont nées d'esclaves, et ainsi traitées par l'avarice des maîtres de leurs parents. Aussi un décret de l'année 1775 portait-il que les enfants abandonnés seraient affranchis par le fait même de leur abandon; mais il était tombé en désuétude, et beaucoup de personnes venaient réclamer les malheureux orphelins, quand ils avaient atteint un certain âge, payaient les frais de leur éducation, et les réintégraient en esclavage. Mais une ordonnance de 1823 a rendu toute sa force à l'ancien décret, en déclarant qu'il y avait inhumanité à souffrir que des maîtres pussent abandonner les fils et les filles de leurs serviteurs, les faire élever par l'État, puis de nouveau leur imposer la servitude; qu'en conséquence, ils seraient désormais regardés comme sans père ni mère, gratifiés du titre de citoyens, et jouiraient sans aucun obstacle de tous les priviléges appartenant aux hommes libres. La religion

et l'humanité n'ont pu qu'applaudir à ce décret.

Souvent, dans la soirée, la famille de M. Valtier et moi nous allions nous promener au *Passeio publico*, célèbre promenade de Rio et la plus fréquentée. Cette promenade ne me parut point mériter la réputation que lui ont faite les anciens voyageurs, entre autres Perez Mandave, Barrow et Macartney. Elle est située, au bord de la mer, entre l'église de Calabouça et celle de Nossa-Senhora-da-Gloria, et consiste en de larges allées d'arbres énormes, les uns indigènes, les autres exotiques, qui forment un épais et délicieux ombrage, et qui circonscrivent des carrés dans lesquels sont ou des vergers, ou des arbustes et buissons en fleur. Dans les premiers compartiments on remarque des manguiers et des yambos, originaires de l'Inde; des grumixamas, qui donnent un excellent fruit rouge, assez semblable à la cerise, et que chacun a permission de cueillir et de manger. Dans les seconds on admire les jombosiers, qui se parent de belles aigrettes blanches avant de donner leurs pommes parfumées comme la rose; les coraliers, avec leurs longs épis de fleurs écarlates; et le bombax, qui étale avec orgueil ses fleurs de pourpre, assez semblables à celles de la tulipe. Vers le centre du jardin, on a construit une espèce de temple de forme octogone, où, dans l'origine, un professeur de botanique venait donner des leçons publiques de cette science; mais cet usage est tombé en désuétude, et le petit édifice tombe lui-même en ruine.

Le jardin public de Rio est le premier établissement où l'on ait vu un échantillon remarquable de la sculpture nationale. Ce sont deux crocodiles qui vomissent de l'eau dans un bassin de marbre, et un enfant qui tient dans ses mains un oiseau, dont le bec lance de l'eau dans un autre bassin. Le premier de ces groupes est l'œuvre d'un pauvre noir, auquel il fut commandé comme on aurait exigé de lui quelque autre ouvrage de son métier; l'autre groupe est dû également à un artiste brésilien, et tous deux attestent chez ce peuple un goût inné pour les arts.

Cette promenade serait charmante si elle n'était séparée de la mer par une haute et longue jetée artificielle, qui non-seulement ôte la vue, la magnifique vue de la baie, mais encore empêche que les pures et salutaires brises de l'Océan ne parviennent jusqu'aux promeneurs. Chaque soir cependant le jardin est encombré de citadins avec leurs familles, et c'est là surtout qu'on peut se faire une idée du mélange extraordinaire des races qui composent la population de Rio-de-Janeiro. On y voit des Européens de toutes les nations : des Français, des Anglais, des Allemands, des Suisses, des Espagnols, et jusqu'à des Suédois, des Danois et des Russes; mais l'élément qui domine dans le *Passeio*, ce sont les *Brasileiros*. On donne ce nom aux anciens créoles d'origine portugaise, établis depuis longtemps au Brésil, et sous cette dénomination générique on désigne les différents mélanges de races tels que les

Mulatos ou Mulâtres, provenant du mélange de blancs et de nègres; les *Mamalucos,* provenant de l'alliance de blancs et d'indiennes. Ces derniers sont beaucoup plus rares à Rio qu'à Saint-Paul, à Sainte-Catherine et dans d'autres provinces du Brésil.

Les familles de Brasileiros se promènent ordinairement ensemble. En tête marchent le chef et sa digne moitié, l'un et l'autre ordinairement d'un bel embonpoint; puis viennent les garçons et les filles par rang d'âge, et les domestiques forment l'arrière-garde. Les femmes ne portent pas de chapeaux, mais en général elles jettent sur leur tête une mantille ou voile noir, qui leur retombe sur le sein et les épaules. Cette coiffure serait assez gracieuse, si l'étoffe qu'elles y emploient n'était, d'une part, très-transparente, et, de l'autre, surchargée de broderies mates, qui paraissent de loin de petites taches noires qui couvrent la figure.

En voyant passer toutes ces masses de promeneurs, M. Valtier prenait occasion de me parler des mœurs des habitants, qu'il avait pu étudier dans les différents degrés de l'échelle sociale. « En général, me disait-il, les manières des Brésiliens, quoique peu policées, sont douces et affectueuses. J'ai eu l'occasion d'en voir de tout rang, et souvent même j'ai dîné à la table des ministres. Ceux-ci n'ont rien de la fierté ni de la morgue de leurs pareils en Europe. Presque tous autrefois étaient livrés au commerce, et j'ai eu dans le temps des relations d'affaires avec

plusieurs d'entre eux. Se trouvant possesseurs de grandes richesses lors de la séparation du Portugal et du Brésil, ils sont naturellement montés aux postes éminents jusque-là remplis par des seigneurs de la métropole. Ils sont tous très-simples, très-gais, très-complaisants; ce qui les distingue, c'est un costume fort riche et fort coûteux, qu'ils portent dans les cérémonies.

« Les gens des classes secondaires, les boutiquiers, par exemple, ne vous offrent jamais un visage bien avenant. Ils craignent si fort de se donner de la peine, que souvent l'acheteur, vexé qu'on l'accueille avec tant d'indifférence, se retire sans faire d'emplette. Il n'est pas étonnant, d'après cela, que nos marchands français, toujours si affables, si prévenants, se soient attiré promptement une nombreuse clientèle. Mais si les marchands brésiliens ne se distinguent pas par leur exquise politesse, ils ont d'autres qualités vraiment précieuses; ils sont d'une probité à toute épreuve, fidèles à leurs engagements et pleins de moralité. Leur charité aussi est sans bornes, comme le prouvent les sommes considérables que les irmandades, dont ils font partie, dépensent en bonnes œuvres. Ils sont encore en général bons maris, bons pères, et ils élèvent leurs enfants d'une manière irréprochable. »

La promenade est une des grandes distractions des habitants de Rio; car il n'y a dans cette ville ni taverne ni cabaret où le peuple puisse se livrer à l'intempérance et à l'oisiveté. Quelques cafés ont été

établis, à l'instar de France, dans le voisinage du port ; mais ils ne sont fréquentés que par des marins et par des étrangers. L'opéra est aussi un des plaisirs que se donne la population riche de Rio. Il n'a été fondé qu'en 1813 ; mais il est très-fréquenté pendant tout le temps qu'il est ouvert, c'est-à-dire pendant dix mois de l'année. Il reste fermé tout le carême et la quinzaine de Pâques.

Je terminerai ce chapitre par quelques observations diverses que je retrouve dans mes notes.

La police de Rio est faite par un corps nombreux et spécial de soldats, qui portent des habits bleus avec des fourniments en peau de buffle, et qui ressemblent beaucoup, pour l'uniforme, à nos gendarmes français. C'est là du reste le seul trait de ressemblance qu'ils aient avec ceux-ci, car ils ne se distinguent ni par leur bonne discipline ni par leur tempérance, et ce sont les seuls indigènes que j'aie jamais vus ivres. Se commet-il un délit, ils arrêtent non l'auteur, qui généralement a le temps de s'échapper, mais l'individu qui se trouve le plus près du lieu, ou qui ne passe que par hasard. Un jour un homme fut renversé par un cheval devant notre maison, et on l'entra demi-mort sous notre vestibule. La police arriva bientôt, et s'empara d'un individu de bonne mine qui suivait tranquillement son chemin. Il eut beau prétendre n'avoir pu renverser personne, puisqu'il n'avait pas de cheval, on l'emmena néanmoins en prison.

Quelques circonstances curieuses accompagnent à

Rio la condamnation d'un criminel. Aussitôt qu'il est condamné à mort, l'irmandade de la Miséricorde le prend sous sa protection, et le garde pendant trois jours dans une chapelle, où il est visité par de pieuses gens, qui tâchent, à force de soins et de douceur, de le ramener à Dieu et de le préparer à la mort. L'irmandade fournit une longue chemise dont le condamné doit être revêtu quand il monte à l'échafaud. Cette chemise a onze aunes de long, particularité qui a donné lieu à une expression injurieuse dont on se sert à Rio : pour dire d'un homme qu'il mérite d'être pendu, on l'appelle un *homme de onze aunes*. L'irmandade pourvoit aussi à la corde qui doit pendre le criminel. Quelquefois ses agents la trempent dans un violent acide qui la ronge et la rend incapable de supporter le poids d'un corps, de sorte que souvent elle se rompt avant que le condamné soit mort. Dans ce cas les membres de l'irmandade accourent, agitent une bannière sur le corps, et le réclament comme leur propriété. D'après la loi, on leur permet de l'emporter, et plus d'une fois ils sont ainsi parvenus à conserver la vie au malheureux.

C'est aux funérailles que les Brésiliens déploient le plus de luxe et de pompe. Quand le mort appartient aux premières classes de la société, on l'enterre toujours pendant la nuit et à la lueur de grosses torches de cire, que portent non-seulement les parents et les amis, mais tous les individus d'un extérieur décent qui passent devant la maison mortuaire.

J'ai parlé ailleurs de cet usage, un des premiers qui m'aient frappé en arrivant à Rio.

Les funérailles des enfants se font au Brésil avec une pompe qu'on ignore parmi nous. L'idée toute chrétienne qu'un enfant qui n'a pu encore perdre la grâce de son baptême n'est qu'un petit ange qui quitte la terre pour aller peupler le ciel, fait rejeter de cette cérémonie tout appareil funèbre. Rien n'est plus gracieux et plus touchant que de rencontrer, dans les rues de Rio ou de San-Salvador, une de ces petites créatures, entourée de fleurs artificielles, et reposant dans un petit cercueil ou caisse élégante enveloppée d'une étoffe brodée. Quand le cercueil est placé sur le catafalque, on dirait une corbeille à ouvrage sur la toilette d'une dame. La portion des cloîtres qui reçoit ensuite ces jolies bières est d'une propreté extrême, et présente l'aspect de l'élégance. Les peintures des arcades sont fréquemment renouvelées, et presque toujours ce cimetière abrité donne sur un délicieux jardin rempli de fleurs et de plantes aromatiques cultivées avec soin, et qui répandent un doux parfum sur cette dernière demeure de l'enfance.

Combien cette magnificence ne contraste-t-elle pas avec les enterrements des nègres! Chaque jour on rencontre leurs corps nus, qui, roulés dans une vieille natte, d'où les bras et les jambes sortent souvent, et suspendus à un bâton, portés par deux de leurs semblables, s'acheminent solitairement vers le cimetière de la Miséricorde, pour y être jetés dans la fosse commune.

Dans la haute société, les habitudes sont absolument les mêmes que celles de la même classe dans les États policés de l'Europe. Un salon de Rio, un salon de Bahia, offrent à peu de différence près l'apparence d'un salon de Paris ou de Londres. En général, on y parle français, et les usages se ressentent de l'influence anglaise.

Rien, au contraire, ne diffère davantage de notre classe ouvrière que les ouvriers brésiliens, surtout s'ils appartiennent à la race blanche. Accoutumés à avoir des noirs sous leurs ordres, et se reposant sur eux du soin des ouvrages les plus grossiers, ils sentent si bien la dignité de la maîtrise, que, si vous envoyez chercher un ébéniste pour raccommoder un meuble, un serrurier pour ouvrir une serrure, il se gardera bien de porter ses outils, et ne se présentera chez vous que revêtu du frac noir et quelquefois coiffé du chapeau à trois cornes. Il est suivi d'un et souvent de deux esclaves, chargés de porter les outils et de faire, sous la direction du maître, la besogne pour laquelle celui-ci a été appelé.

Certains commerces sont accouplés de la façon la plus disparate. Ainsi, sur beaucoup de boutiques, vous lisez : *Vidros e xá* (vitres et thé), c'est-à-dire que le marchand remet des carreaux et tient l'épicerie. Mais il n'est point d'état dont les attributions soient aussi diverses que celles des barbiers. Du reste, le barbier brésilien conserve précieusement les anciennes traditions du barbier portugais et espagnol. Non-seulement il accomplit avec une dextérité

rare les diverses fonctions qu'entraîne son état, mais il en cumule une foule d'autres qui semblent incompatibles. Ainsi les barbiers rasent, coiffent, saignent, arrachent les dents et posent les sangsues. En outre, ils vendent et préparent des écailles de tortue pour faire des peignes. Ils jouissent aussi du privilége exclusif de raccommoder les bas de soie, et s'en acquittent, dit-on, avec une merveilleuse habileté. Les barbiers sont encore les musiciens du pays, et on les paie fort cher pour jouer aux portes des églises pendant les fêtes. Eux seuls, en ces occasions, composent les orchestres. A Rio, la porte de chaque boutique est formée par une arcade, sous laquelle sont suspendus les échantillons des divers objets en vente. Cette arcade, dans celle des barbiers, offre toujours une multitude d'instruments de musique. Cette réunion d'états était jadis ordinaire dans certaines contrées d'Europe : jamais un barbier ne manquait d'avoir chez lui un luth ou une guitare, pour amuser les personnages de distinction qui venaient réclamer son office, comme aujourd'hui on leur offre un journal. Ce n'est donc qu'une vieille coutume disparue de l'ancien monde, que nous retrouvons dans le nouveau.

CHAPITRE V

Depart pour la province de Minas-Geraes. — Les crabes de la plage. — Maisons de campagne des environs de Rio. — Les *ranchos*, les *vendas*, et les *estalagems*. — Les *fazendas* ou fermes. — La vanda d'Iraja. — — Un dîner brésilien. — Un gentilhomme campagnard. — Caravane de muletiers. — Passage de la montagne. — Marche du convoi des muletiers. — Dame brésilienne en voyage. — Forêt vierge de la *serra d'Estrella*. — Aspect magnifique de ces forêts. — Vigueur de la végétation. — Variété des arbres. — Plantation au milieu de la forêt. — Défrichement d'une *serra*. — Route ouverte depuis peu à travers ces montagnes. — La vallée du Parahiba. — Les grenouilles *ferradores*. — L'heure de l'*Angelus* annoncée par un cerf-volant. — Le *moriego* ou vampire, espèce de chauve-souris. — Multitude de singes et de perroquets. — Arrivée à Valença.

Après plus de six mois de séjour à Rio, après avoir vu en détail toutes les curiosités de cette ville, je saisis avec empressement une occasion qui s'offrit à moi de visiter l'intérieur du pays. M. Valtier avait un voyage à faire dans la province de Minas-Geraes; il voulut profiter, pour l'entreprendre, du retour dans ce pays de l'inspecteur général des mines de San-José, qu'il connaissait beaucoup, et qui était venu passer quelque temps à Rio. Il me proposa d'être du voyage, ce que j'acceptai avec joie. J'obtins facilement un congé de mon patron, et dès le jour suivant nous nous mîmes en route, suivis ou plutôt précédés d'une

mule chargée de notre bagage, que conduisait un *pardo* ou mulâtre. Nous étions tous trois, l'inspecteur, M. Valtier et moi, montés sur de bons chevaux du pays.

Il nous fallut d'abord longer la baie et traverser le village de San-Christorao. En suivant la plage, nous rencontrâmes plusieurs mares d'eau bourbeuse laissées par le reflux; je fus surpris d'en voir remuer toute la surface, comme si ces mares eussent été pleines d'êtres animés qui se dirigeaient vers nous. En approchant, je reconnus, en effet, que c'étaient des crabes de différentes tailles, mais tous armés d'énormes bras, qu'ils brandissaient avec violence en marchant. Les Brésiliens font une grande consommation de ces animaux, dont l'aspect hideux m'a toujours inspiré une répugnance invincible. Au delà, et pendant près de vingt kilomètres, la route est bordée de chaque côté par une suite non interrompue de villas, ou maisons de plaisance, appartenant à de riches habitants de Rio. Les Brésiliens désignent ces sortes de maisons sous les noms de *chacaras* et de *quintas*. En général, elles étaient situées au milieu d'un enclos de terres labourables dont la culture paraissait bien entendue, et l'on y arrivait par de larges portes couvertes d'ornements qui la plupart paraissaient fraîchement peints. Beaucoup de ces résidences avaient été bâties par des négociants retirés, même par d'anciens boutiquiers de Rio qui, après avoir gagné leur fortune dans la ville, la dépensaient à embellir les champs d'alentour : preuve à la fois de l'opulence

qui se répand dans la ville, et du bon goût des habitants. La plus grande partie de la belle campagne que nous traversions n'était encore, il y a peu d'années, qu'une immense forêt vierge.

Il y a sur les routes du Brésil différentes sortes d'endroits où les voyageurs font halte. C'est d'abord un *rancho*, terme qui littéralement signifie une réunion de personnes, mais qui prend ici à peu près la signification de notre expression française *lieu de rendez-vous*. Ce rancho consiste en un vaste hangar soutenu par des poteaux, entièrement ouvert des côtés, et qui ne présente que l'abri de son toit pour les mulets et les muletiers. Vient ensuite une *venda*, où l'on vend à boire et à manger. Il en dépend d'ordinaire un *quarto*, ou chambre à coucher, qui cependant est rarement garnie de *camas* ou de lits; mais le hamac, que porte tout voyageur avec lui, y supplée. La troisième espèce d'asile est une *estalagem*, ou hôtellerie proprement dite, dans laquelle on trouve à peu près toutes les commodités d'usage; mais rien de plus rare que de rencontrer une estalagem. Enfin c'est une *fazenda*, ou ferme. Ordinairement le *fazendeiro*, ou fermier, est aubergiste aussi. Il débite ses denrées de cette manière, et loge les voyageurs dans sa propre maison; mais quelquefois il ne vend ni les vivres qu'il vous sert, ni le gîte qu'il vous donne, et reçoit les étrangers pour l'amour de Dieu. Cette généreuse hospitalité n'est pas rare au Brésil, et j'en ai fait plus d'une fois l'épreuve.

Vers une heure de l'après-midi, nous nous arrê-

tâmes à la *venda* d'Iraja, qui était distante d'environ vingt kilomètres. Une douzaine d'autres voyageurs devaient, comme nous, y passer la nuit. Nous dînâmes donc tous ensemble, et pour la première fois je pris part à un véritable dîner brésilien. Il se composait de quatre plats, égarés, pour ainsi dire, sur une table immense; deux contenaient un hachis de poisson salé et de différents légumes; le troisième renfermait une purée de haricots noirs, fricassés au *toucinho*, c'est-à-dire au lard, et était flanqué d'une grande écuelle de manioc. Ce dernier aliment avait l'air de boue pour la couleur, et de sciure de bois pour la consistance. On y mêla bientôt la purée, ce qui n'en améliore guère la mine, et ce ragoût tient lieu de pain. On imaginera sans peine qu'il ne devait être pour un estomac européen ni bien délicat ni bien savoureux. Mais je me dédommageai sur la boisson, qui consistait en porter et en vin rouge d'Oporto, plus une énorme cruche de cette liqueur indigène appelée *caxas*, dont j'ai déjà parlé. Le maître du logis m'assura que c'était un excellent cordial quand on la buvait pure, mais qu'il fallait bien se garder de la mêler avec de l'eau.

Aux approches de la nuit, nous vîmes passer devant la porte de la venda où nous étions assis un cavalier de bonne mine, qui, sans connaître aucun de nous, nous fit une salutation très-polie. Il avait la figure basanée, et portait un vaste chapeau de paille entouré d'un large ruban de diverses couleurs, une veste de magnifique indienne à ramages, un pan-

talon blanc et des bottes de cuir jaunâtre avec de grands éperons d'argent. C'était, nous dit-on, un gentilhomme campagnard du voisinage, et son genre de vie caractérisait admirablement les Brésiliens de sa classe établis aux environs de la capitale. Il possédait une vaste étendue de terres, mais toutes en friches et ne servant qu'à nourrir quelques vaches, qui, seules avec trois ou quatre esclaves, lui procuraient le moyen de vivre. Chaque matin il envoyait le lait de ses vaches à Rio. Ses nègres étaient chargés de cette corvée, et le soir ils rapportaient le produit de la vente, qui s'élevait environ à trois à quatre francs. Leur maître se contentait de ce chétif revenu, tandis qu'en se livrant à l'agriculture sur son domaine il pouvait amasser une fortune considérable.

Nous quittâmes Iraja le jour suivant, à cinq heures du matin; mais, au bout de quelques milles, notre guide disparut à un détour de la route, et avec lui la mule qui portait nos bagages. Nous ne le retrouvâmes que le lendemain, à San-Pedro, au pied de la grande *serra*, et au moment où, faute de guide, nous nous préparions à revenir à Rio.

A côté de la venda de San-Pedro, où nous avions passé la nuit, s'élevait un vaste *rancho* sous lequel était abritée une véritable caravane de muletiers. Tout autour du hangar étaient plantés une multitude de pieux, auxquels étaient attachés les mulets mangeant leur provende. Sous le hangar on voyait leurs *cangalhas* ou paniers, remplis de sel, de café ou d'autres marchandises, tous rangés dans le plus

grand ordre, afin qu'au moment du départ le chargement des animaux pût s'effectuer avec promptitude. Au milieu, et par terre, brûlait un grand feu sur lequel était suspendue, par le moyen de trois bâtons, la marmite où cuisait le repas des hommes. A côté était le *tropero* ou chef de la caravane, dans son hamac suspendu en toit, et son monde l'entourait couché pêle-mêle sur la dure. Comme le rancho était vaste et qu'il abritait plusieurs de ces groupes, c'étaient autant de tableaux pittoresques.

Les muletiers suivaient la même route que nous; nous nous préparâmes donc à les accompagner, et à escalader avec eux la masse de montagnes qui s'élevait devant nous. Nous partîmes tous ensemble. La marche était ouverte par le mulet conducteur, grand et majestueux animal, tout chargé de rubans et de banderoles, de rosettes et de chapelets dorés, qui avait en outre d'harmonieux grelots suspendus à chaque côté de la tête, et un panache pyramidal entre les oreilles. Il était suivi par tous ses camarades, qui s'avançaient à la file les uns des autres, et qu'accompagnait de quatre en quatre un nègre ou un mulâtre, coiffé d'un chapeau de paille et vêtu d'un pantalon de coton, tenant dans sa main une calebasse pleine de haricots noirs, mêlés à du *mandioca* (manioc); tous mangeaient chemin faisant. A l'arrière-garde était le *tropero*, Brésilien basané, qui montait un petit cheval et qui avait un chapeau de feutre à larges bords, avec un long *puncho*, manteau qui retombait sur lui et sur sa monture, et de grands éperons d'argent à

ses talons nus. Il tenait placée horizontalement sur sa selle une longue carabine, dont le canon et la crosse sortaient, l'une à gauche, l'autre à droite, de dessous les plis de son manteau. Rien n'était plus pittoresque que de voir cette caravane gravir à pas lents la route tortueuse de la montagne, et que d'entendre l'harmonieux tintement des sonnettes se répéter dans le creux des vallons.

Je n'ai pas parlé d'autres voyageurs qui s'étaient joints à nous et aux muletiers pour passer la serra. Aucun d'eux n'attira mon attention, si ce n'est une dame et son domestique. Elle était vêtue d'une cape et d'une jupe de nankin, portait un grand chapeau de paille, noué non pas sous le menton, mais en travers; elle se plaçait en selle comme un homme, et portait dans ses arçons une paire de pistolets. Elle était non suivie, mais précédée d'un nègre en livrée, sur un autre cheval. Sans être ni grande ni robuste, elle avait l'air bien portant et déterminé; elle mettait pied à terre avec la facilité d'un cavalier exercé, prenait un verre de caxas à la venda pour se fortifier contre l'air de la montagne, remontait, examinait ses pistolets pour voir si, en cas de besoin, elle pouvait compter sur eux, et repartait sans s'inquiéter de personne. « De telles figures, me dit M. Valtier, ne sont pas rares dans ce pays; souvent les femmes de fazendeiros qui restent veuves continuent cependant à diriger leurs fermes et leurs esclaves, et s'assimilent en tout à leurs défunts maris. »

La montagne que nous franchissions se nomme

serra d'Estrella, quoique ce nom s'applique en particulier à la partie la plus orientale de la chaîne irrégulière de montagnes qui forme la première grande barrière de l'intérieur. Cette serra, qui pourtant n'est éloignée de la capitale que d'une cinquantaine de milles, est encore presque à l'état de nature. J'entrai alors pour la première fois dans une de ces forêts vierges d'Amérique, qui, contemporaines du monde, subsistent aujourd'hui telles absolument que les eaux du déluge les ont laissées en se retirant. J'avais beaucoup entendu parler de la sublime magnificence de ces bois; mais combien la réalité ne l'emportait-elle pas sur l'idée que j'en avais conçue! La route, ou plutôt le sentier que nous suivions, serpentait au bord d'immenses vallées et d'énormes précipices, du fond desquels les arbres s'élançaient à une hauteur extraordinaire. Il y a lutte perpétuelle pour la lumière et pour l'air dans le monde végétal; et lorsque des multitudes d'arbres sont réunies dans un étroit espace, ils rivalisent tous à qui dépassera ses voisins. Puis, quand ils sont parvenus à cette prééminence, beaucoup d'entre eux commencent alors, mais non avant, à projeter des branches latérales. Dans cette région du Brésil, où la force vitale des végétaux est si puissante, la lutte se poursuit avec une merveilleuse vigueur, et la séve monte à une incroyable distance de la racine.

En quelques endroits, où la forêt, soit à dessein, soit par accident, était devenue la proie des flammes, un arbre solitaire avait échappé à l'incendie, et,

d'autant plus magnifique dans son isolement, s'élevait au plus profond d'une vallée. C'était alors surtout que ses proportions gigantesques, et la forme curieuse que le hasard avait donnée au développement de la végétation, paraissaient remarquables. J'eus la curiosité de m'écarter un peu de la route, et de galoper jusqu'à un de ces géants pour l'examiner de plus près. Le tronc s'était dressé vers le ciel sans jeter une seule tige de côté, jusqu'à ce qu'il eût monté au-dessus de ses compagnons; mais alors il en avait laissé partir d'horizontales, formant un dais sur leurs têtes, et, tandis que ses voisins avaient été tous brûlés, le dais verdoyant demeurait encore, mais à une si grande hauteur, que je ne pouvais pas voir distinctement la partie du tronc d'où les rameaux s'élançaient, et qu'on aurait dit une petite forêt suspendue en l'air. Quelquefois aussi ce grand arbre avait du haut en bas perdu ses branches par le feu ou par une autre cause; alors l'immense tronc était couvert de plantes grimpantes qui, surgissant du sol, avaient atteint le faîte, où elles se terminaient en pointe. C'était comme un cône effilé de végétation, dont la forme avait de la ressemblance avec celle d'un cyprès démesurément haut; mais le long échalas qui soutenait tant de verdure n'avait plus lui-même ni séve ni vie, et les plantes parasites qui le couvraient de leur brillante verdure et le décoraient de leurs fleurs, étaient comme ces vêtements somptueux et ces riches ornements dont on couvre les cadavres des grands et des rois pour les exposer

sur un lit de parade avant de les descendre dans la tombe.

Mais qui pourrait décrire, qui pourrait nombrer la variété de ces grands arbres qui sont les rois de ces forêts? C'est le bambou, qui s'élève jusqu'à cent cinquante mètres; ce sont le lecythis et l'anda du Brésil, moins élevés, et qui étendent en arcades leurs branches couvertes du plus beau feuillage. Le jacaranda, espèce de rosier, attire les regards par l'éclat de ses feuilles doubles et de ses grandes fleurs couleur d'or, tandis que celles de l'ips (*bignonia chrysantha*) éblouissent par leur splendeur, qui contraste avec la teinte sombre de leur feuillage. Le spondias (*myrobalanus*) balance ses feuilles panachées; l'arbre trompette (*cecropia pictata*) offre un aspect pittoresque tout particulier : son tronc, d'un gris cendré, s'élève à une hauteur considérable; il étend à son sommet ses branches, dont les extrémités forment des touffes de feuilles blanches lobées. La casalpinia fleurie, le léger laurier, le magnifique *geoffroa*, l'arbre de savon à feuilles transparentes, le svelte cèdre de la Barbade, l'*ormesia* à feuilles plumacées, le *tapia* ou l'arbre à l'ail, ainsi nommé pour l'odeur forte qu'exhale son écorce, le *maina* et mille autres qu'on n'a point encore décrits, mêlés confusément, offrent des groupes de l'aspect le plus ravissant, par la variété et le contraste de leurs formes et de leurs nuances. On voit çà et là la sombre couronne d'un sapin du Chili, se mêlant à la douce verdure des autres arbres, paraître comme

un étranger au milieu de ces habitants du tropique, tandis que de superbes palmiers, semblables à des tours balançant leurs sommets couronnés dans les airs, sont l'incomparable ornement de ces forêts, dont aucune description ne saurait rendre la majestueuse beauté (1).

Arrivés au sommet de la chaîne, nous remarquâmes encore une circonstance qui montre l'étonnante fertilité du sol de ce pays. A l'endroit où la végétation cesse dans la plupart des autres contrées, c'était là que, dans celle-ci, elle déployait sa plus riche magnificence. Ces vastes montagnes, comme il me fut aisé de le reconnaître, ne sont pas des blocs de rochers, mais d'énormes monceaux d'argile, qui ont une couche de sol végétal d'une profondeur incalculable. Il n'est donc nécessaire que d'incendier les bois qui encombrent leur surface, et partout leurs flancs peuvent être convertis en riches cultures. La cime même où nous arrivâmes venait d'être ainsi déblayée par le feu, et nous sortîmes d'une forêt vierge pour entrer dans une superbe plantation. Beaucoup des arbres brûlés obstruaient encore la terre; mais, entre les troncs qui gisaient pêle-mêle, le manioc, le caféier et la canne à sucre jetaient déjà leurs tiges pleines de vie et resplendissantes de verdure.

Après avoir admiré quelque temps ce curieux spectacle, nous descendîmes la serra, et nous par-

(1) Voir Spix, Martins et Luccock, voyageurs anglais.

vînmes à la vallée délicieuse qui s'étend de l'autre côté. Derrière la première grande chaîne, que nous venions de traverser, s'en élève une seconde, plus humble, qu'enclôt une plaine demi-circulaire de petite dimension, mais d'une richesse et d'une beauté surprenantes. Au milieu serpente une rivière assez considérable, qui la fertilise de son eau pure et limpide. Non loin de ses rives, nous atteignîmes vers le soir le vaste *rancho* de Botaes, et dans le voisinage était le manoir d'un riche fazendeiro qui voulut bien nous donner l'hospitalité.

Moins élevée que la première, la serra que nous eûmes à franchir le matin suivant était encore plus belle, et offrait encore davantage la trace de cet esprit d'amélioration qui semble régner partout au Brésil. On avait, par le moyen du feu, défriché les flancs de la montagne, et aux arbres de la forêt substitué des végétaux dont les fruits pouvaient servir à la nourriture de l'homme. Tout le long de la route on bâtissait des *ranchos*, des *vendas*, des *estalagems*, et à chaque mille nous rencontrions des troupeaux de bétail ou des convois de muletiers se dirigeant vers la côte. « Cette voie de communication, me disait M. Valtier, si fréquentée maintenant, n'est ouverte que depuis peu d'années, et la chaîne que nos pas foulent en ce moment a été longtemps une barrière insurmontable, derrière laquelle la riche province de Minas-Geraes s'étendait comme une espèce de terre inconnue, où l'on n'arrivait que par un long chemin sinueux dans une autre direction;

et maintenant, vous le voyez, ces montagnes, naguère si sauvages et si solitaires, sont peuplées d'autant de voyageurs, et présentent autant de commodité que les routes d'Europe qui n'avoisinent ni les capitales ni les grandes villes. »

Descendant bientôt cette seconde chaîne, nous parvînmes à une contrée plus unie, formant la vallée de la rivière Parahiba. Quand nous approchâmes de ses rives, il faisait noir, et nous ne pouvions distinguer aucun objet; mais notre attention fut éveillée par des bruits qui annonçaient le voisinage d'une industrie. Ils semblaient provenir de forges où travaillaient de nombreux ouvriers, et déjà nous entendions les coups continuels des marteaux sur les enclumes; nous voyions une multitude d'étincelles jaillir à chaque instant du fer frappé par le marteau. Je questionnai mes compagnons de voyage; l'inspecteur me répondit gravement que c'étaient des *ferradores* ou forgerons qui faisaient ce tapage. Je me réjouissais donc de voir quelque vaste établissement de ces artisans utiles, et, quoique cette partie de la contrée fût si jeune de civilisation, d'y rencontrer en pleine activité une usine où l'on travaillait le fer. Mais lorsque nous fûmes plus près, et que je pus mieux examiner les choses, je ne découvris, en place de forges au bord de la route, qu'un marécage qui s'étendait jusqu'à la rivière. Alors ces messieurs m'expliquèrent en riant la cause de ma méprise. Les forgerons étaient une espèce de grosses grenouilles appelées par les Brésiliens *ferradores* à

cause de l'exacte ressemblance de leur coassement avec le bruit que fait un homme en martelant une barre de fer. De même, les bluettes de feu que j'avais vues n'étaient pas des étincelles provenant de l'opération, mais des mouches phosphoriques qui abondaient dans le marécage, et dont les grenouilles font leur nourriture. L'illusion était complète, et jamais, je crois, la nature ne toucha d'aussi près à l'art.

Lorsque nous arrivâmes au pont de Parahiba, il était trop tard pour que nous pussions le passer. Au Brésil, tous les voyages doivent s'interrompre à l'heure de l'*Ave Maria* ou de l'*Angelus*, c'est-à-dire à la tombée de la nuit. Ce n'est pas le son des cloches qui annonce l'*Angelus* dans ce pays, mais un fait naturel, simple et fort remarquable. A l'heure du crépuscule, sort de sa retraite un gros cerf-volant aux ailes argentées, dont le bourdonnement solennel et sonore est le signal que l'heure de la prière est arrivée. Les Brésiliens voient quelque chose de merveilleux dans cette coïncidence, et ils ont une sorte de vénération pour cet insecte, qu'ils appellent le sacristain de la divine Marie.

En dépit du règlement, le gardien du pont, qui connaissait mes camarades de route, ne nous refusa point le passage, et nous couchâmes à une venda située sur l'autre bord. Le matin, au moment de me mettre en route, je remarquai au cou de mon cheval une large blessure d'où le sang sortait en abondance. Craignant qu'on ne lui eût donné un coup

de poignard, ou qu'on ne l'eût blessé méchamment pour l'empêcher de me servir, je questionnai notre guide Patricio, et il m'apprit que c'était la piqûre d'un *morcego*. C'est le nom qu'on donne, au Brésil, à une grosse espèce de chauve-souris, qu'on appelle *vampires* à la Guyane, et qui piquent les hommes et les animaux. En 1648, lorsque Cabeça da Vacca explorait la source du Paraguay, elles l'attaquèrent une nuit, et s'attachèrent à l'orteil d'un de ses pieds. Quand il se réveilla, sa jambe était engourdie et froide, son lit plein de sang. On raconte dans le pays que, pendant qu'elles sucent le sang par l'ouverture qu'elles ont faites, elles ne cessent d'agiter leurs longues ailes noires au-dessus de leur victime, pour la plonger dans un sommeil profond d'où elle ne doit jamais sortir. Au jour, on la trouve sans vie, et le plancher de la chambre est couvert de mares sanglantes; car le vampire dégorge quand il est repu, afin de pouvoir tirer le reste du sang jusqu'à la dernière goutte (1). Les *morcegos* sont de deux espèces : l'une est un peu plus grande que la chauve-souris commune ; l'autre a plus de soixante-cinq centimètres d'envergure. C'était un de ces horribles animaux qui avait piqué mon cheval, et la

(1) Les récits des voyageurs sur les *morcegos* ou *vampires* ne sont pas exempts d'exagération; cependant il est prouvé, malgré l'opinion de quelques naturalistes modernes qui ont voulu soutenir le contraire, que les grandes chauves-souris d'Amérique peuvent être fatales aux hommes, et qu'elles ne s'attaquent pas seulement aux bestiaux. Voir à cet égard Freycinet, Saint-Hilaire, Walterton, Humboldt, etc.

pauvre bête serait infailliblement morte si l'on ne l'avait secourue à temps.

Nous commençâmes bientôt à gravir la troisième chaîne de montagnes qui nous eût intercepté le passage, depuis notre départ de la capitale. Là parurent se terminer les améliorations que la surface du pays nous avait offertes jusqu'alors. Les bois n'étaient plus ni coupés, ni brûlés; et les flancs des collines, à peu d'exceptions près, ne nous présentaient plus aucun vestige du travail des hommes. Aussi fûmes-nous bientôt, parmi ces lieux qui conservaient leur état primitif de nature, assiégés par des tribus de singes et de perroquets, qui, sautant d'arbre en arbre, ou voltigeant sur nos têtes, nous assourdissaient de leurs cris aigus, comme pour nous punir d'avoir mis les pieds sur leurs antiques domaines. Nous ne les voyions jamais seuls, mais toujours réunis en bandes nombreuses. Tout le long du chemin, cependant, nous rencontrâmes des convois de mulets et des troupes de bestiaux. En trois heures nous escaladâmes la plus haute montagne de la chaîne, et du sommet nous vîmes, au milieu de la plaine qui s'étend de l'autre côté, la ville de Valença, premier rassemblement d'habitations qui se fût offert à nos regards depuis que nous avions quitté Rio, dont pourtant la distance était de plus de 80 kilomètres. Nous y arrivâmes avant midi.

CHAPITRE VI

Origine de Valença. — Un marché d'esclaves. — Le Rio-Bonito. — Moyens employés pour se préserver des morsures des rats. — Vache attaquée par les rats et les morcegos. — Rencontre d'une croix au milieu du chemin. — Les croix nombreuses sur les routes du Brésil. — Motifs qui les ont fait élever. — Cours ordinaire des meurtres au Brésil. — Le Rio-Preto, ou Rivière-Noire. — Passage de la serra Negra. — Tempête. — La serra de la Mantiqueira. — Arrivée soudaine en vue des *Campos*. — Merveilleuse beauté de ces plaines. — Les fourmis et les fourmilières des Campos. — Émigration des fourmis. — Leur invasion dans l'hôtel du chargé d'affaires de Suède. — Bestiega. — Ilheos. — Une école dans une auberge. — Voyage par la pluie. — Froid étonnant sous cette latitude. — Monte-Video. — Changement d'aspect du pays. — Le *Morro das Morcejas*. — Arrivée à San-Jozé.

Au commencement de ce siècle, Valença n'était qu'une *aldée*, c'est-à-dire un de ces villages où les Indiens civilisés sont établis par le gouvernement. Ceux qui ont consenti à se fixer dans ce lieu appartiennent à quatre tribus différentes; ce sont les Paris, les Araxis, les Piltas et les Xumettos, qui tous dans l'origine habitaient la vallée du Parahiba. Ils conservent leur caractère distinctif, et l'on reconnaît facilement les Paris et les Araxis à leur stature et à leur teint; les premiers sont petits, et ont la peau presque noire; les seconds sont plus grands, et leur

couleur est beaucoup plus claire. Comme marque de civilisation, ils taillent leurs cheveux courts, et portent des pantalons de coton. Les Paris descendent de l'ancienne race des Tapuyas; une partie de leur nation erre encore à l'état sauvage dans les solitudes de Minas-Geraes, et passe pour une des peuplades les plus barbares de l'Amérique méridionale. Les tribus de cette nation qui se sont converties, et dont le plus grand nombre habite Valença, ont pris avec le christianisme des mœurs nouvelles, et sont aussi inoffensives que leurs frères du désert sont redoutables.

Quelques colons brésiliens se sont aussi établis à Valença, et la ville actuelle compte soixante à quatre-vingts maisons bâties sans aucune régularité sur le penchant d'une colline. L'église occupe à peu près le centre des habitations. En bas était l'auberge, ou estalagem, comme l'appelait une enseigne placée au-dessus de la porte, et jusqu'à un certain point elle méritait ce nom. Ainsi on nous reçut dans une salle à manger dont les siéges étaient des fauteuils verts à clous de cuivre; il y avait des rideaux aux fenêtres, des glaces sur les murs, et la table était couverte d'une toile cirée. Je n'avais pas vu autant de luxe depuis Rio.

Après notre déjeuner, nous fûmes témoins d'une scène hideuse pour des Européens, surtout pour quelqu'un qui, comme moi, n'avait jamais rien vu de pareil. Nous avions dépassé sur la route plusieurs bandes d'esclaves achetés à Rio, et que leur proprié-

taire promenait comme des moutons dans la campagne, pour les vendre dans les fermes et dans les villages. Une espèce de marché s'ouvrit donc devant la porte de l'auberge, et l'on y amena une trentaine d'hommes, de femmes et d'enfants. Le conducteur répondait bien à l'idée que je m'étais faite d'un être exerçant un pareil métier : c'était un homme grand, cadavéreux, bronzé, avec une profusion de cheveux noirs qui encadraient une physionomie fine et résolue. Il avait pour vêtements une jaquette et une culotte bleues, avec des bottes molles en peau de buffle, ornées de grands éperons d'argent. Sur la tête il portait un immense chapeau, et sa main était armée d'un long fouet à double lanière. Il le fit claquer à plusieurs reprises aux oreilles de son troupeau, et les pauvres noirs (quelques-uns, les enfants surtout, tremblants comme la feuille) se rangèrent tous de manière qu'on pût les examiner. Il s'en alla alors par la ville chercher des acheteurs, et quand il en eut trouvé, la vente commença. Les esclaves de chacun des deux sexes furent promenés et mis à différents pas, puis tâtés et palpés, absolument comme chez nous les bouchers tâtent et palpent un bœuf ou un mouton. Parfois le maître les fouettait, afin que par leurs sauts ils montrassent la souplesse de leurs membres, et par leurs cris la force de leurs poumons. Parmi les amateurs qui étaient venus faire emplette, se trouvait une dame brésilienne, type parfait des femmes de sa classe dans le pays. Elle avait un chapeau de feutre, rond comme celui d'un

homme, et, dessous, un turban ou plutôt un bonnet de nuit. Quoique la chaleur fût excessive, elle était enveloppée dans un grand manteau de laine écarlate, que toutefois elle relevait assez haut pour nous montrer ses souliers brodés et ses bas de soie. Un domestique nègre l'accompagnait, tenant un parasol au-dessus de sa tête; et elle se promena longtemps d'un pas délibéré parmi les esclaves, comme si elle eût été jalouse de faire contraster son importance avec leur misère.

Nous quittâmes Valença vers une heure, et pour mon compte je n'étais pas fâché de m'éloigner du triste spectacle que j'avais sous les yeux. Après avoir traversé une campagne romantique et variée, mais encore tout à fait inculte, nous arrivâmes dans la soirée au bord du *Rio-Bonito*, c'est-à-dire de la *Belle-Rivière*. Ce nom semble lui avoir été donné par antiphrase; car elle est bourbeuse, noire, pleine d'arbres morts, et coule au milieu d'une plaine presque nue. La venda où il nous fallut loger était aussi des plus misérables, outre qu'elle fourmillait de chauves-souris et de rats. Les rats de ce pays sont de la plus sauvage espèce; vivant dans les forêts, ils y acquièrent la férocité des autres animaux de proie. Pour nous garantir de leurs morsures et des piqûres des chauves-souris, nous fûmes obligés de nous coucher avec nos bottes, nos bonnets de peau et nos gants, et de plus bien enveloppés de nos manteaux. Malgré l'incommodité de pareils vêtements de nuit, nous étions tellement fatigués, que

nous dormîmes sans nous réveiller jusqu'au jour, sans avoir ressenti les atteintes des deux espèces d'ennemis que nous avions à redouter. Une vache qui avait passé la nuit dans le même appartement ou, pour mieux dire, sous le même hangar que nous, ne fut pas aussi heureuse. A peine le lendemain pouvait-elle se traîner; car les rats lui avaient déchiré les jambes, et les morcegos lui avaient mangé le pis, et fait au cou plusieurs piqûres profondes qui saignaient en abondance.

Je pensais alors ne plus trouver que des plaines devant nous, et avoir franchi toutes les serras; mais, en nous éloignant du Rio-Bonito, nous continuâmes à gravir, et le pays fut toujours une suite de chaînes couvertes de bois, où dominaient les différentes espèces de bambous. Pendant toute la route, nous fûmes encore assourdis par les cris des singes et des perroquets, qui étaient, je crois, encore plus nombreux et plus bruyants que la veille.

Vers le milieu de la route, nous rencontrâmes une croix, érigée au bord du chemin sur la souche à demi brûlée d'un arbre, et près de laquelle était déposée une offrande de fruits et de fleurs. Je ne saurais exprimer la sensation que j'éprouvai en voyant ce signe de notre rédemption élevé au milieu de ces contrées sauvages. Mes compagnons et moi nous nous arrêtâmes spontanément, nous fîmes le signe de la croix, et nous continuâmes notre route en récitant la strophe : *O crux, ave!*

Ces croix sont fort communes au Brésil, et beau-

coup d'Européens se sont imaginé, comme cela se pratiquait autrefois chez nous, qu'elles avaient été élevées à l'endroit où avait été commis quelque assassinat, d'où ils concluaient que les routes du Brésil étaient infestées de voleurs et d'assassins. Mais c'est une grave erreur. Ces croix sont élevées le plus souvent par la piété des habitants du voisinage, soit pour l'accomplissement d'un vœu, soit pour indiquer un chemin. Quelques-unes, il est vrai, sont plantées sur le lieu où l'on a trouvé un cadavre; mais la personne peut être morte naturellement, avoir péri par un accident, par la morsure d'un serpent ou d'un autre animal venimeux. Mais quand un meurtre se commet, le coupable est rarement un voleur : le crime provient plutôt de l'irritabilité des nègres, ou plutôt encore de celle des mulâtres qui accompagnent les *troperos*. Ils portent tous des *facas*, grands couteaux avec de larges lames terminées par une pointe très-aiguë : cet instrument leur est presque indispensable pour une foule d'usages; c'est aussi l'arme la plus dangereuse et la plus mortelle qu'on puisse imaginer. Quand ils se querellent entre eux, ils commencent toujours par tirer leur couteau, et, si la dispute s'envenime, il est rare que l'un des deux adversaires ne tombe pas frappé mortellement d'un coup de ces *facas*.

Vers midi, nous atteignîmes le Rio-Preto, ou Rivière-Noire, qui a plus de quatre cents mètres de largeur, et qui sur ce point fait la limite des provinces de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraes. Le soir,

nous prîmes gîte dans une *fazenda* dont l'exploitation était dirigée par une femme : depuis plusieurs années la mort lui avait ravi son père, et elle continuait, selon l'usage, d'exploiter la ferme. Nous fûmes traités chez elle beaucoup mieux que nous ne l'avions été partout ailleurs.

Le lendemain, nous eûmes à gravir la serra Negra, dont les bois et les montagnes nous présentèrent un aspect sombre et lugubre que nous n'avions encore vu nulle part. C'était, nous dit-on, l'indice d'un orage prochain. En effet, bientôt des nuages épais couvrirent le ciel entier; des éclairs brillèrent, et le tonnerre se fit entendre dans toutes les directions. Il ne manquait, pour compléter la sublimité des gigantesques forêts et des grands pics dont nous étions environnés, que l'explosion de la tempête. Nous fûmes servis au delà de nos souhaits. Les éclairs, qui ne tardèrent pas à se succéder sans interruption, étaient si vifs, que les bois paraissaient en feu, et si promptement suivis ou plutôt accompagnés d'horribles coups de foudre, que la chaîne des montagnes semblait ébranlée jusque dans ses fondements. Les échos redoublaient encore l'intensité du tonnerre, et le son, répercuté de toutes parts, venait frapper nos oreilles comme s'il était parti à la fois de tous les points de l'espace. Aux éclats de la foudre succéda une pluie diluvienne, et nous descendîmes le versant opposé de la serra sous un véritable torrent, que semblaient vomir les cataractes du ciel. Le soir, quand nous atteignîmes le Rio-do-Pexe, c'est-

à-dire la rivière du Poisson, nous étions mouillés jusqu'aux os. Je demandai du feu, car je grelottais : c'était la première fois que la chose m'arrivait au Brésil ; mais du feu dans une maison ne s'était jamais vu en un pays où il n'y a pas de cheminées ; et quant à en allumer au dehors, il ne fallait pas y songer, car la pluie continuait encore à tomber par torrents.

Le lendemain matin, nous continuâmes notre marche, et, sans plus rencontrer aucun signe de culture, nous parvînmes au pied de la serra de Mantiqueira, dont les flancs escarpés n'offrirent à nos yeux, tant que nous les gravîmes, qu'un horizon d'épaisses forêts vierges. Je commençais à m'ennuyer des forêts et des routes marécageuses que nous traversions depuis si longtemps, et surtout du hurlement des singes et des cris perpétuels d'innombrables perroquets, orioles, toucans, qui semblaient se multiplier à mesure que nous avancions dans ces solitudes. La matinée était avancée, la chaleur étouffante, et dans ces bois on ne sentait pas le moindre vent. Vers midi, notre guide tourna à droite, et tout à coup un spectacle enchanteur, et qui formait un contraste singulier avec celui que nous laissions derrière nous, s'offrit à nos regards.

A partir de la base de la montagne où nous nous trouvions, il n'y avait plus ni montagne, ni forêt ; et la contrée, aussi loin que nos regards pouvaient s'étendre, ne présentait pas une colline, pas un arbre élevé. C'étaient d'ondoyantes plaines cou-

vertes de la plus riche verdure. On donne à cette région du Brésil le nom de *Campos*, et souvent à Rio j'avais entendu vanter la richesse et la salubrité de ces plaines, situées sur un plateau très-élevé. A peine nous étions-nous arrêtés à contempler ce spectacle, qu'une brise délicieuse s'éleva, nous apportant, avec la fraîcheur, les exhalaisons parfumées de la plaine. Nous descendîmes de cheval, et nous nous reposâmes à l'ombre. Nous respirions un air frais, doux comme l'ambroisie, et je me sentis animé d'une nouvelle vie : j'avais souvent entendu dire que des malades qui avaient quitté la ville épuisés, s'étaient si bien rétablis en arrivant dans ces salubres régions, que, suivant leurs propres expressions, ils pouvaient battre et dompter une mule rétive ; en effet, quoique je fusse en bonne santé, j'éprouvai un surcroît de forces morales et physiques qui me surprit.

La route pour descendre dans la plaine est étroite, rapide, dangereuse, et nous mîmes quatre heures pour en atteindre le terme. Après nous être arrêtés quelque temps auprès de la serra, en un lieu appelé *Pisarao*, pour nous y rafraîchir, nous entrâmes enfin dans les plaines, et notre première impression fut celle de leur merveilleuse beauté. Loin d'être complétement plates, uniformes, et par conséquent ennuyeuses, elles formaient quelquefois des éminences considérables, séparées par des vallons et des ravins. Les hauteurs étaient revêtues du plus riche gazon, et les creux, boisés de petits arbres ou de buissons en

fleur. Une autre circonstance qui rendait encore cette campagne pittoresque et fertile, c'était la multitude de rivières dont elle est coupée. Nous en passâmes cinq grandes, outre plusieurs ruisseaux moins importants, avant la fin du jour; et il nous sembla qu'une telle contrée, dans un climat si doux, devait être favorable à l'agriculture, et particulièrement à l'éducation des bestiaux de tout genre. Mon imagination se représentait ces fertiles contrées couvertes de villes, de villages, de fermes, habitées par une population riche de son industrie et des produits d'un sol fécond; ces plaines couvertes de moissons abondantes; ces prairies nourrissant d'innombrables troupeaux, car la nature a préparé elle-même cette délicieuse région pour que l'homme pût s'y établir presque sans travail; mais, en attendant que ce rêve se réalise, nous ne rencontrâmes sur notre route d'autres êtres vivants que des fourmis et des *armadigos*, quadrupèdes de la grosseur d'un porc-épic, mais dont le corps, au lieu de dards, est armé d'une épaisse cuirasse, qui lui a fait donner son nom.

Les fourmis sont dans l'Amérique du Sud un des plus grands ennemis de l'agriculture, et les ravages qu'elles causent sont incalculables; il n'en est pas moins curieux d'étudier les mœurs et l'industrie de ces animaux; et ce fut un de nos passe-temps en parcourant les *campos*. Les fourmilières surtout, qui ne ressemblaient nullement à celles d'Europe, excitèrent mon attention. C'étaient de gros tas d'argile

élevés en forme conique par l'industrie de leurs habitants à une hauteur de trois à quatre mètres. Il s'en trouva sur notre passage qui dépassaient de beaucoup la tête d'un homme à cheval, et qui avaient deux à trois mètres de circonférence. Leur paroi extérieure est bâtie d'une argile dure et jaune; mais si l'on y pratique une section perpendiculaire, on en voit le dedans divisé en un grand nombre d'étages horizontaux dont les planchers, singulièrement minces, sont construits en une terre noire, quelquefois aussi brillante que de la porcelaine. Ces demeures sont habitées par des myriades de grosses fourmis brunes, qui ont la faculté de sécréter un fluide visqueux propre à amollir convenablement la matière dont elles se servent pour bâtir. Certaines espèces construisent de cette manière des chemins couverts, et l'on m'a montré des tubes ou tuyaux, véritables tunnels, d'une longueur considérable, par lesquels les fourmis passent et repassent, sans être vues, d'une habitation à une autre, celle-ci fort éloignée de celle-là.

Quelquefois elles émigrent, et leur marche est accompagnée de circonstances extraordinaires. Ainsi elles vont toujours droit devant elles, dévorant, comme une armée de sauterelles, tout ce qu'elles trouvent sur leur route. Un jour près de Rio, un jardin qu'entourait un fossé profond rempli d'eau faillit les obliger à faire un coude. Cette nécessité, si contraire à leurs habitudes, les jeta dans une longue hésitation; mais à la fin elles découvrirent, posé par

hasard sur l'eau, un bâton qui leur servit de pont; et, l'obstacle ainsi vaincu, elles réparèrent si vite leur perte de temps, que le jardin en fut inondé dans l'espace de quelques heures, et que toute verdure en disparut. De là elles poursuivirent leur route, et, rencontrant bientôt l'hôtel du chargé d'affaires de Suède, elles s'y frayèrent un passage. Il m'a raconté lui-même qu'au milieu de la nuit il fut réveillé brusquement par une horrible sensation, et qu'ayant sauté hors du lit, il aperçut qu'il était couvert de ces insectes, dont le piétinement et les morsures l'avaient tiré de son sommeil. La maison en était pleine de la cave au grenier. Poussées par un instinct bizarre, les fourmis continuèrent leur marche, et, quand toute la légion eut passé, elles évacuèrent la maison, de sorte que le matin suivant il n'en resta plus une seule. Chemin faisant, elles avaient dévoré tous les autres insectes. Les araignées, les punaises, les ravets, les mouches et toutes les différentes vermines qui infestaient l'habitation, étaient devenus leur proie, et avaient disparu en même temps que les fourmis (1).

Le lendemain, vers midi, nous atteignîmes Bestiega, premier village que nous rencontrions, et, je crois, le seul qui existe dans cette partie des Campos. Ils ne consiste qu'en dix à douze maisons, irrégulièrement disséminées dans la plaine; mais parmi ce

(1) Nouvelles Annales des voyages, t. LVI. — *Notes on Brasil*, by R. Walsh.

nombre se trouve une bonne venda, et nous y déjeunâmes.

Le soir, nous parvînmes à Ilheos, village bien peuplé. Il semblait remarquable que la population de ce pays augmentât à mesure que nous nous éloignions de la capitale; mais nous approchions alors du district qui renferme les mines, et, comme il a été de bonne heure colonisé, la partie des Campos qui l'avoisine avait plutôt reçu des habitants de ce côté que de celui de Rio. Ilheos était entouré de jardins dans lesquels le pêcher, la vigne, le chou, ainsi que divers fruits et légumes de l'ancien monde, étaient cultivés avec succès.

Une vaste chapelle s'élevait sur une éminence, et plusieurs maisons blanchies à la chaux donnaient au village un air de vie et de gaieté. Le maître de la venda où nous descendîmes était un savant homme, qui tenait aussi une école; et quand nous entrâmes dans la salle de l'auberge, nos oreilles furent étourdies par les voix piailleuses d'enfants qui récitaient leur leçon tous à la fois dans une pièce voisine. Nous pénétrâmes jusqu'à eux : ils étaient dix à douze qui, décemment vêtus et assis sur des bancs, lisaient ensemble à haute voix. Mais, pour tout livre, ils n'avaient que des lettres de commerce écrites à leur maître par ses divers correspondants; et chaque bambin, de peur de gâter le précieux manuscrit, ne le tenait que du bout des doigts. Le pédagogue était obligé de recourir à cet expédient, faute d'alphabets imprimés, et de la sorte ses élèves apprenaient à lire

l'écriture manuscrite avant l'imprimé. Beaucoup de ces lettres, sur lesquelles il les exerçait, étaient horriblement écrites, et je m'étonne encore qu'il pût les leur faire déchiffrer. Une chose non moins étonnante, c'est que, dans un pays où les presses étaient déjà si nombreuses à cette époque, et où se publiaient tant de journaux, on n'avait pas encore songé à des livres élémentaires d'éducation. Cette lacune, à ce que j'ai appris depuis, est aujourd'hui comblée; chose fort heureuse, car le spectacle dont j'ai été témoin prouve l'aptitude et la bonne volonté du peuple brésilien pour l'instruction.

Le souper nous fut servi dans un bien meilleur style que de coutume. Nous eûmes non-seulement de l'argenterie, ce qui s'expliquait par le voisinage des mines, mais aussi des couteaux, ustensiles de luxe que nous n'avions trouvé dans aucune maison depuis notre départ de la capitale. J'eus aussi à Ilheos la douceur inaccoutumée d'un lit. A la vérité, il ne se composait que d'une paillasse de maïs; mais elle était recouverte de draps fort propres, en mousseline brodée, ainsi que d'une magnifique couverture de coton. Malgré cela, je ne pus fermer l'œil de la nuit, à cause de la multitude d'insectes dont je fus assailli sans relâche.

Le matin, nous partîmes avec un déluge de pluie. Nulle part, dans les pays du nord de l'Europe et au cœur de l'hiver, je n'avais éprouvé un temps plus affreux et plus froid. Pourtant nous étions sous le tropique, et au cœur de l'été! Nous résolûmes toute-

fois d'atteindre ce jour-là le terme de notre voyage, c'est-à-dire la ville de San-José do Rio-das-Mortes. Les plaines prirent bientôt un caractère encore différent : elles étaient parsemées de hautes collines, mais toujours dégarnies de bois. Il en est une, appelée *Monte-Video*, qui forme absolument un cône, et dont le tracé de la route nous forçait à franchir la pointe.

Ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à ce point élevé, à cause du mauvais temps ; de là nous aperçûmes notre terre promise. Derrière nous étaient les Campos, que nous venions de traverser, larges de soixante-dix milles ; en face se présentait une région nouvelle qui par son aspect différait absolument des deux contrées que nous avions parcourues depuis notre départ à Rio. En effet, ce n'étaient plus des montagnes d'argile couvertes de forêts, ni d'ondoyantes plaines nues, mais des champs de pierres stériles, où d'immenses murailles de rocs s'élevaient perpendiculairement de terre, couraient en droite ligne à travers le pays, et le découpaient en vastes compartiments. Vis-à-vis de nous se prolongeait une de ces hautes chaînes rocailleuses, terminant l'horizon, et tout au bas gisait San-Jozé, qui de loin avait l'air singulièrement triste et sauvage. Faisant un dernier effort de courage, nous entrâmes dans le *Morro das Morcejas*, comme s'appelle cette partie du Brésil, et nous atteignîmes notre destination vers la chute de la nuit, à la fin du dixième jour, et après une pénible marche de douze heures, pendant lesquelles nous n'avons

pris, hommes et bêtes, ni repos ni nourriture. Mais dans l'hospitalière maison de notre ami l'inspecteur des mines, qui résidait à San-Jozé, j'oubliai bientôt et la faim, et le froid, et la fatigue.

CHAPITRE VII

Aspect de la ville de San-Jozé. — Le prêtre mulâtre. — Ignorance des habitants de l'intérieur en géographie et en histoire. — Soirée musicale. — Musique de danse exécutée sur l'orgue. — La *chuva fria* ou pluie froide. — Sa durée. — Beau temps dont elle est suivie. — Les bords du Rio-das-Mortes. — Stérilité du pays causée par les travaux pour la recherche de l'or. — San-Joao-del-Rey. — Excursion à Villa-Rica. — Affaissements accidentels du sol dans quelques parties des Campos. — *Arrayal* de Lagoa. — Ce qu'on entend par un arrayal. — *Olho d'Agoa*, ou l'Œil d'eau. — La fazenda de Mendoja. — Arrayal de *Sua-Suci*. — Le vieux gentilhomme hôtelier. — Le Parahupeba. — La serra d'Ouro-Branco. — Mauvaise renommée d'une gorge de ces montagnes. — Le serpent corail. — La venda de *Rodeo*. — Ses habitants pris pour des brigands. — Village Boa-Vista. — Topazes à bon marché. — Arrivée à Villa-Rica. — Description de cette ville. — Sa prospérité; sa décadence. — Causes de sa dépopulation. — Richesses minérales de Minas-Geraes et des provinces voisines. — Mines de diamants. — Le diamant de l'*Abaëte*. — Retour à San-José et à Rio-de-Janeiro.

San-Jozé gagne à être vu de près. Cette ville est, d'un côté, baignée par le *Rio-das-Mortes*, dont elle occupe la rive droite, et, de l'autre, adossée, comme je l'ai dit, à une serra de rochers perpendiculaires qui porte le même nom. Elle est comparativement ancienne, puisqu'elle fut bâtie

en 1718, et consiste en trois à quatre centaines de maisons. Celles-ci ne forment qu'un petit nombre de rues irrégulières, mais présentent un spectacle d'autant plus pittoresque; car elles sont singulièrement propres, toutes d'une blancheur éclatante, et la contrée environnante est bizarre et romantique. L'édifice le plus remarquable de la ville est l'église paroissiale de San-Antonio, qui est construite sur une éminence; les habitants l'appellent par emphase la *métropole (la Matriz)*. Il y a en outre cinq autres petites églises ou chapelles, en tout six édifices consacrés au culte pour une population qui ne dépasse guère deux mille âmes.

Le mauvais temps dura encore quelques jours, et nous retint au logis; mais nous ne manquâmes pas de visiteurs. De ce nombre était un ecclésiastique mulâtre qui desservait une des paroisses; peut-être laissait-il à désirer sous le rapport de l'instruction et des connaissances ordinaires à un homme du monde; mais ce que j'admirais en lui, c'était la droiture de sa conduite, la pureté de ses mœurs, la vivacité et la sincérité de sa foi. Du reste, c'était un phénix, même sous le rapport des connaissances profanes, comparativement aux habitants du pays; car on ne saurait se faire une idée de l'ignorance grossière, à cette époque, des Brésiliens de l'intérieur des terres; je ne parle pas seulement du peuple, mais de ceux qui appartenaient aux classes de la bourgeoisie, jouissant d'une certaine aisance, et occupant même une position sociale assez élevée.

L'histoire et la géographie, par exemple, leur étaient complétement inconnues. J'en ai vu qui ne connaissaient d'autre événement historique que l'arrivée de la famille royale au Brésil et la proclamation de l'indépendance de leur empire. Tous les autres grands faits historiques leur étaient étrangers, ou, s'ils en avaient entendu parler, ils n'en avaient que des notions confuses, moins précises peut-être que celles de la création du monde et du déluge, qu'ils avaient apprises dans leur catéchisme. En fait de géographie, j'ai vu des habitants qui ne reconnaissaient que deux grandes divisions du globe, dont l'une comprend l'Amérique, et l'autre le Portugal et ses dépendances. Ils ont, à la vérité, entendu dire quelquefois qu'il existe certaines contrées, telles que la France, l'Angleterre, l'Italie, etc.; mais, suivant eux, ce ne sont que des provinces portugaises.

Il y aurait à citer mille exemples burlesques de leur ignorance. Ainsi, un jour, devant moi, on vint à parler de Napoléon. La renommée de ses exploits avait franchi l'Atlantique : « Mais n'était-ce pas, interrompit gravement un des indigènes présents, un général portugais qui se révolta contre notre roi Jean VI? » Un autre qui dans sa jeunesse était allé en Europe se croyait par cette raison beaucoup plus savant que le vulgaire, et passait aussi pour tel. La conversation tombant donc sur la France, le vieillard vanta longtemps la beauté, la civilisation et la grandeur de ce pays, sur lequel il nous disait avoir,

pendant son séjour en Portugal, recueilli les renseignements les plus exacts. Mais, hélas! il finit par dire, pour donner une idée de son étendue, que, de ses nombreuses rivières, une, appelée *Mississipi*, était si vaste, que l'œil n'en pouvait mesurer la largeur!

Le lendemain de notre arrivée à San-Jozé, on nous régala d'une soirée musicale. Il y a dans cette petite ville beaucoup de gens qui s'occupent de musique, art dans lequel les Brésiliens déploient en général autant de goût que d'habileté. Ils se réunissent les uns chez les autres, et forment des concerts d'amateurs, ce qui est un des principaux amusements de l'endroit. Le soir en question, tout le beau monde semblait s'être donné rendez-vous. La plupart des officiers civils et militaires étaient présents avec leurs familles. Mais, ce qui me parut bizarre, les dames se tinrent constamment assises le long du mur, à l'un des bouts de l'appartement, et les messieurs à l'autre, en face d'elles. C'est toujours ainsi; jamais les hommes et les femmes ne correspondent de plus près qu'à travers la pièce. L'orchestre se composait de dix à douze individus, tous nègres ou mulâtres, qui jouaient de la clarinette ou du cor. Ils exécutèrent d'abord l'hymne national, dont les paroles et la musique sont dues à l'empereur don Pedro I^er^, et que toute la compagnie chanta en chœur avec un vif enthousiasme. Vinrent ensuite plusieurs duos entre un capitaine et un mulâtre. Entre les divers morceaux, on passa des plateaux de confitures, de fruits,

de gâteaux, de vins, de liqueurs, de limonade et de punch, qui furent vigoureusement attaqués. Vers minuit, un personnage qui semblait remplir les fonctions de maître des cérémonies tira sa montre, s'approcha des musiciens, et les pria de jouer une retraite. Ils n'eurent pas plutôt exécuté les premières mesures de l'air, que toute la compagnie se leva d'un mouvement spontané, fit ses adieux au maître de la maison et se dispersa.

Il y avait dans cette réunion plusieurs ecclésiastiques, et entre autres le prêtre mulâtre dont j'ai parlé, qui était lui-même regardé comme un excellent musicien, aussi fort sur la théorie que sur la pratique. La présence des ecclésiastiques dans ces soirées n'a rien qui blesse les convenances; car il y règne une décence parfaite, et rien de ce qui s'y passe ne saurait effaroucher le rigorisme le plus sévère. Je pus juger, le dimanche suivant, du talent de notre mulâtre; car il jouait de l'orgue à la messe paroissiale de San-Antonio. Son exécution était réellement fort bonne; mais malheureusement il avait reçu d'un ami de Rio divers morceaux de musique française pour piano, dont il ne comprenait pas plus les titres que la destination. C'étaient des airs de danses à la mode; de sorte que, de la meilleure foi du monde et sans se douter de rien, il ne nous joua pendant tout l'office que des quadrilles, des walses et des polkas de Valentino et de Musard. Il est vrai que personne dans l'auditoire n'y entendait plus malice que le pauvre organiste, et je fus probablement

le seul de toute l'assistance à qui cette musique causât des distractions.

La *chuva fria*, ou pluie froide, dont nous avions eu tant à souffrir, revient presque périodiquement tous les ans, et dure huit jours. A l'expiration de ce terme, elle fut suivie d'un temps délicieux, et j'en profitai pour parcourir les environs de la ville. Je dirigeai d'abord mes pas vers le Rio-das-Mortes, ou Rivière-des-Morts. C'est un large cours d'eau, qu'on traverse sur un pont de bois, et qui arrose une contrée de sa nature extrêmement féconde, mais rendue stérile par les travaux exécutés pour y chercher de l'or. En effet, on savait dès 1543 que le précieux métal existait dans ce pays; mais ce ne fut qu'en 1693 qu'un nommé Antonio Rodrigo, natif de la province de Saint-Paul, trouva dans cette région la première mine d'or. Depuis on a bouleversé le pays dans tous les sens, car cette province a été longtemps regardée comme une des contrées qui recèlent le plus d'or; et le voisinage du Rio-das-Mortes atteste les vastes recherches auxquelles on s'est livré. Ses bords sont coupés d'une multitude de canaux et de rigoles dont jamais je n'aurais compris l'usage si on ne me l'eût expliqué. Toute terre végétale a disparu, et il ne reste qu'une argile rouge dans laquelle sont creusées des espèces de fosses quadrangulaires, séparées par d'étroites chaussées. On détournait l'eau du fleuve, et on la faisait passer par ces fosses, qui étaient toutes sur un plan incliné. Les parties les plus légères du sol étaient ainsi entraînées, tandis

que l'or dont il était imprégné demeurait au fond. Après qu'on l'a recueilli, le résidu s'appelle du *pizarao*. C'est une substance complétement stérile, qui ne peut désormais par aucun moyen recouvrer le principe de fertilité; en sorte que, par leur acharnement à en extraire l'or, les habitants du pays épuisent toutes les richesses du sol, et que la contrée entière ne sera un jour qu'une surface ingrate et nue. C'est ainsi qu'en voulant arracher à la terre des richesses de pure convention et dont la source se tarit facilement, on a perdu les vrais trésors qu'aurait produits la fécondité inépuisable du sol : n'est-ce pas toujours la fable du chien qui lâche sa proie pour l'ombre?

A huit milles environ de San-José est située la ville de San-Joao-del-Rey, chef-lieu de la *comarca* (district ou arrondissement) de Rio-das-Mortes. J'allai la visiter quelques jours après mon arrivée à San-Jozé. Elle a été bâtie à peu près en même temps que cette dernière; elle repose au pied de la serra *da Lenheiro* ou montagne du Bûcheron, ainsi appelée quoique sur ses flancs on n'aperçoive pas un arbre; elle est traversée par un bras du Rio-Limpo, rivière qui doit son nom à la pureté de ses eaux. Cette ville consiste en quelques rues escarpées qui gravissent les flancs des rocs à droite et à gauche de la rivière, mais qui traversent d'autres rues plus unies, parce qu'elles lui sont parallèles. Ces rues sont pavées de cailloux ronds, et généralement garnies de trottoirs dallés. Le rez-de-chaussée de presque toutes

les maisons est une boutique bien tenue et bien approvisionnée de diverses marchandises d'Europe. En somme, San-Joao a l'air d'une ville propre et opulente. On évalue à 10,000 habitants sa population, et chaque jour elle s'accroît. Elle est si bien située pour correspondre avec les diverses parties du Brésil, quoique dans l'intérieur des terres, que le marquis de Pombal conçut autrefois l'idée d'en faire la capitale. Elle compte sept églises et deux couvents, dont l'un a la plus élégante chapelle des Minas-Geraes. En outre, elle possède un excellent hôpital, une bibliothèque de quelques mille volumes, et, comme chef-lieu de district, une espèce de douane où doit être envoyée toute la poudre d'or que les particuliers recueillent dans l'étendue de la comarca. Là on pèse le métal, on l'essaie, on en réserve le cinquième pour le gouvernement, et on le fond en lingots, qui ne peuvent sortir de la province sans porter une marque particulière apposée au moyen d'un poinçon.

Après avoir passé les fêtes de Noël chez mes bons amis de San-Jozé, je résolus de faire une excursion plus lointaine dans le pays, et d'aller au moins visiter Villa-Rica, la capitale de la province de Minas-Geraes. M. Valtier, que ses affaires retenaient à San-Jozé, ne m'accompagna pas dans ce voyage. Je partis donc le 28 décembre, seul avec mon fidèle guide Patricio.

A dix milles environs de San-Jozé, nous entrâmes dans un vaste campos, semblable à celui que nous

avions parcouru avant d'atteindre cette ville. Ces plaines nous offrirent d'abord un riant aspect, car elles étaient couvertes d'un épais herbage, où paissaient de nombreux troupeaux; mais ensuite elles prirent un caractère des plus bizarres. Elles se montrèrent coupées par une multitude de profonds précipices, immenses crevasses formées par l'affaissement du sol, dont quelques-unes avaient une profondeur et une étendue considérables, tandis que d'autres allaient se perdre dans d'immenses vallées. Je ne pouvais m'expliquer tous ces déchirements du sol, que j'attribuai d'abord à des tremblements de terre. Mais les tremblements de terre sont presque inconnus au Brésil, et, après un examen plus attentif, je découvris que dans le fond de chacune de ces crevasses coulait un ruisseau, qui avait entraîné peu à peu toute la couche de terre inférieure, et avait formé un vide, comblé ensuise par l'éboulement de la terre supérieure. Plusieurs lieues de ce pays semblent ainsi minées par des courants souterrains qui, avec le temps, peuvent convertir cette verdoyante surface en une suite de ravins inaccessibles.

A deux heures de l'après-midi, nous atteignîmes une belle fazenda, seule habitation humaine que nous eussions rencontrée depuis le matin, et nous y déjeunâmes. Le soir, nous arrivâmes à l'arrayal de Lagoa, qui ne consiste qu'en une cinquantaine de maisons, formant un longue rue au faîte d'une colline, et qui cependant renferme trois églises, tant est grande la piété des indigènes. Le mot *arrayal,*

par lequel on désigne au Brésil quelques villages de l'intérieur, signifie, à proprement parler, un retranchement, un camp, parce que dans l'origine ce n'étaient que des postes où les Européens se fortifiaient contre les Indiens. Aussi sont-ils généralement situés sur des éminences, de manière à dominer le pays environnant, et à être facilement défendus en cas d'attaque. Mais depuis longtemps toute trace de fortification a disparu, et l'arrayal comprend une certaine étendue de territoire habité par des populations disséminées.

Le lendemain, nous traversâmes des campos semblables à ceux des jours précédents. Vers midi, nous parvînmes à un endroit appelé du bizarre nom de *Olho d'Agoa,* ou l'Œil de l'eau. Ces mots, en portugais, signifient une source, et il y a, en effet, dans le voisinage une fontaine d'eau très-pure. Nous ne trouvâmes d'autre asile qu'un misérable rancho, situé au plus haut sommet de la montagne, mais entre deux objets fort pittoresques, l'un une charmante église, l'autre un superbe *figueïro* ou figüier du Brésil, qui avait seul échappé à la dévastation générale d'une forêt vierge. Heureusement nous pûmes déjeuner chez le curé de la paroisse, qui voulut bien aussi nous procurer du maïs pour nos montures. L'église et la cure occupent l'emplacement primitif de l'arrayal de l'Olho d'Agoa; mais toutes les habitations qui en dépendent sont disséminées à d'assez grandes distances. De là nous aperçûmes la serra de *Capa-Boa,* s'étendant de l'est à l'ouest, et

formant une autre de ces grandes barrières qui surgissent au milieu des immenses campos comme de vastes murailles, et qui les divisent en énormes enclos.

Peu après avoir quitté Olho d'Agoa, nous atteignîmes la fazenda de Mendoza, dont les bâtiments étaient si vastes, qu'ils ressemblaient à un village. Ils étaient à demi cachés dans les arbres, et des plantations de maïs et de cannes à sucre de la plus riche verdure couvraient les flancs inclinés en pente douce des montagnes environnantes. Au travers, sur un lit de cailloux, serpentait un clair ruisseau, et en somme ces lieux offraient un aspect enchanteur. C'était une de ces délicieuses vues qui au Brésil se présentent soudain à l'œil du voyageur, pour le distraire de l'uniformité générale de la solitude qui l'entoure. Cette partie, en effet, de Minas-Geraes paraît peu fréquentée; nous n'y rencontrâmes en deux jours de marche pas un seul convoi de muletiers, et à peine une ou deux fermes.

Le soir, nous nous arrêtâmes à l'arrayal de *Sua-Suci*. C'est un long village occupant la cime d'une montagne, et composé d'une quarantaine de maisons très-distantes les unes des autres, dont la saleté passe toutes les bornes. Il y a cependant deux églises blanches et propres, qui s'aperçoivent de fort loin. Nous fîmes halte dans une espèce d'estalagem, tenue par un vieux gentilhomme à longue barbe grise, et si poli, qu'il ne nous laissa jamais un moment seuls. Son auberge semblait avoir été autrefois plus im-

portante, et il avait encore quatre lits à offrir aux voyageurs, nombre que nous n'avions trouvé nulle part. Les lits étaient faits de *coiras* ou peaux de bœuf tendues autant que possible sur des châssis: ils étaient non-seulement aussi élastiques, mais aussi sonores qu'un tambour.

Notre vieil hôte était un des remarquables et nombreux exemples de la salubrité du pays; car il conservait sa santé et sa vigueur jusque dans un âge fort avancé. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans, et était entouré d'une famille de jeunes enfants, dont l'aîné avait à peine vingt ans, et le plus jeune dix.

Une heure après avoir quitté l'arrayal de Sua-Suci, nous atteignîmes le Parahupeba, rivière considérable, qui arrose une contrée basse et plate, et que bordent, à droite et à gauche, de magnifiques prairies. Les deux rives du Parahupeba sont bien peuplées et bien cultivées. Peu après l'avoir franchi, nous arrivâmes à l'arrayal de *Redondo*, qui semble être un très-vieux village, plus important autrefois qu'aujourd'hui. Il ne consiste plus qu'en quelques maisons de terre, et il n'a qu'une église; mais il est environné des plus riches plantations de cannes à sucre et de bananes. Un peu plus loin, en gravissant une éminence, nous eûmes en vue deux magnifiques serras: la première était celle d'*Ouro-Branco*, qui se prolongeait vers l'est, et de l'autre côté de laquelle était Villa-Rica; la seconde, s'étendant presque du nord au sud, était celle de *Congonhas*, et dominait la ville de Congonhas-do-Campo, dont nous apercevions les

maisons et les églises blanches. L'ensemble de ces serras formait un cordon de montagnes rocailleuses empilées jusqu'aux nuages, et comprenait toute une moitié de l'horizon.

Vers midi, nous déjeunâmes à la venda de *Chepado-do-Mato*, tenue par une vieille dame, qui parut fort scandalisée de ce que je préférais le café au vin; puis nous fîmes diligence pour franchir la serra d'Ouro-Branco, au pied de laquelle nous étions parvenus. Cette serra, ainsi appelée des mines d'or blanc qu'elle renferme, n'est traversée dans cette direction que par une gorge sauvage et solitaire des plus mal famées. Le voisinage des mines paraît y avoir attiré à différentes époques des brigands, qui y trouvaient un repaire assuré, outre que l'imagination des voyageurs et des habitants n'a pas peu contribué à grossir les faits et gestes des bandits qui ont pu s'y réfugier. Capao-da-Lana, l'endroit où il nous fallait passer la nuit, était au bas du versant opposé, et encore distant de quatorze milles environ. Le soir approchait cependant, et le soleil allait déjà se coucher, lorsque nous entrâmes dans le vallon qui précède la gorge à laquelle on a fait une si mauvaise réputation.

Bientôt Patricio, qui marchait en avant, s'arrêta soudain, se pencha sur son cheval comme pour mieux regarder, et fixa son œil noir et brillant sur un buisson au bord de la route. Je pensai aussitôt qu'il y avait là caché un de ces brigands dont on nous avait tant parlé; j'avais déjà saisi mes pistolets, et, les

yeux fixés sur le même endroit, je m'attendais à me trouver en face de quelque bandit, quand je vis sortir du buisson un animal, le plus beau que j'aie jamais rencontré. C'était le serpent corail. Il avait une forme ronde et élégante, et environ un mètre et demi de longueur. Sa peau luisante était bariolée de raies, les unes cramoisies, les autres bleues d'azur, qui changeaient de teintes tandis qu'il décrivait sur l'herbe de nombreuses sinuosités; ses yeux de diamant jetaient un éclat si vif, et pourtant si doux, que je me sentais disposé à caresser cette charmante bête; mais Patricio ne me laissa pas jouir longtemps de la vue de ce beau reptile. Armé d'un long bâton, il l'attaqua avec une férocité de tigre. Ses regards lançaient du feu à chacun des coups qu'il lui portait, jusqu'à ce qu'enfin il l'eût tué. Ce joli serpent est peut-être le plus redoutable de la tribu des reptiles, et même plus à craindre que le serpent à sonnettes; car on n'a point encore découvert d'antidote contre son poison. Quand Patricio lui eut ôté la vie, il redressa la tête, de l'air d'un homme satisfait, qui pense avoir rendu un service à l'humanité.

Après cet exploit, il était si tard, que nous désespérâmes de franchir la serra. Patricio crut se rappeler qu'il existait une petite venda un peu plus loin, dans un lieu appelé *Rodeo*. La gorge avait un si fâcheux renom, que je lui demandai si nous serions en sûreté dans l'asile dont il parlait. Le pauvre garçon, peu rassuré lui-même, me répondit avec un mouvement d'épaules : « L'hôte est un homme marié, ce

qu'on regarde dans le pays comme une preuve d'honnêteté; mais je ne répondrais pas de lui. » Nous résolûmes donc de nous déterminer d'après l'apparence de la maison et la physionomie des habitants. La maison n'était qu'un misérable taudis, que déguisait un récent badigeonnage. Les habitants se composaient d'un vieillard et de sa femme, avec deux fils, de vingt à vingt-cinq ans, tous de la mine la moins prévenante. Ils nous engagèrent avec l'empressement le plus officieux à rester, à cause de la difficulté du chemin pour gagner Capao-da-Lana, où l'on ne pourrait que s'égarer la nuit. Nous préférâmes continuer notre route, Patricio me répétant tout bas qu'il valait mieux coucher dans les montagnes que dans le repaire d'une famille de bandits. Je cédai à ses craintes, et, je l'avoue, un peu aussi aux miennes. Cependant ces pauvres diables étaient peut-être de fort braves gens, car les apparences sont souvent trompeuses : témoin le serpent corail, qui avec son doux regard et ses brillants vêtements était probablement l'habitant le plus dangereux de ces montagnes.

Si les gens de Rodeo eussent été de véritables brigands, il leur eût été facile de nous arrêter à quelques pas de leur demeure; car l'obscurité était telle, que nous ne pouvions marcher vite à travers les sinuosités de la route. Cependant nous arrivâmes sans accident à l'auberge de Capao. Elle était fort vaste et assez bien tenue; tous les voyageurs s'y arrêtent. L'hôte était en même temps un fort fazen-

deiro et un riche propriétaire de mines à topazes.

Le matin suivant, nous atteignîmes de bonne heure le village de *Boa-Vista*, qui n'était éloigné que de quatre à cinq milles, et où est établi un marché pour les topazes. A peine y fûmes-nous arrivés, que des groupes de marchands entourèrent nos montures et vinrent nous en offrir des tas. Elles n'étaient pas d'une qualité supérieure ; mais aussi on les donnait plutôt qu'on ne les vendait ; après en avoir choisi une certaine quantité, pour lesquelles on me demanda un franc, on finit par me les offrir pour le prix que je voudrais en donner.

Le village consiste en quarante à cinquante maisons, bâties à espaces irréguliers sur un plateau qui couronne une montagne, de manière à former une très-large rue, au bout de laquelle s'élève une église blanche.

Non loin du bourg de Boa-Vista s'élève la serra du même nom, qui consiste en une multitude de montagnes coniques, couvertes du plus riche gazon. Comme nous quittions le village, nous entendîmes de lointains murmures traverser l'atmosphère. Ce sont comme les mystérieux avertissements d'une tempête qui se prépare, et jamais ils ne retentissent en vain. Si beau, si calme que soit le temps, ils sont immédiatement suivis par une guerre des éléments et par un déluge de pluie. En un instant, de noires masses de nuages s'avancèrent de tous les côtés, et formèrent comme un dais au-dessus de nos têtes. Le fluide électrique se dégagea bientôt, et en même

temps le vent, la pluie et le tonnerre semblèrent rivaliser de violence. Cet orage nous accompagna jusqu'à notre entrée à Villa-Rica.

Était-ce un effet de ce temps affreux? Je ne sais; mais rien ne me parut plus triste que l'aspect délabré de cette ville autrefois si florissante, et qui porte encore le titre pompeux de CIUDAD IMPERIAL DE VILLA-RICA D'OURO-PRETO. *Cité impériale de la Ville-Riche de l'Or-Noir.*

En bas d'une montée, par laquelle on y arrive (car elle est située sur une montagne), nous vîmes les restes d'un immense édifice, avec une multitude de communs et de jardins dignes du palais d'un prince; mais le tout n'était plus qu'un monceau de ruines. En haut s'élevait un vaste bâtiment décoré d'une élégante façade, avec des corniches au toit, des balcons et des galeries aux croisées : nous apprîmes que c'était l'estalagem principal de la ville. Nous entrâmes, et, au bout d'un long corridor, une négresse vint, avec une grosse clef, m'ouvrir un large appartement que je devais occuper. Quel appartement! les persiennes des fenêtres s'en allaient en morceaux, le plafond et les murs étaient à demi éboulés, et le plancher était mouillé de pluie. J'en demandai un autre; mais tous se valaient. La déplorable misère de ce lieu, alors que j'étais trempé jusqu'aux os, m'effraya. Nous sortîmes donc précipitamment du *grand hôtel*, pour chercher un asile plus humble et moins humide, et nous eûmes le bonheur d'en trouver un du côté opposé de la rue.

Quand l'orage eut cessé, je me mis à explorer la ville. On peut la diviser en trois parties distinctes. Il y a d'abord une longue et presque interminable rue, faisant suite à la chaussée par laquelle nous arrivâmes, où résident surtout les artisans, et où sont divers ateliers qui confectionnent les objets d'industrie particuliers au pays. Cette rue se termine au centre de ce qu'on pourrait appeler proprement la cité. Là on en rencontre plusieurs autres qui se croisent en différents sens, et qui sont garnies de riches magasins, où l'on trouve un assortiment complet de marchandises étrangères. Si l'on traverse ce quartier, on arrive à celui de l'aristocratie, où demeurent, dans de jolies maisons, les fonctionnaires publics et les gens qui, pour vivre, n'ont pas besoin de se livrer au commerce. Ce côté de Villa-Rica est réellement fort beau.

Parsemées dans tout cet espace, et bâties sur des éminences détachées qu'on aperçoit de loin, neuf églises donnent à la ville un air de grande importance. Les monuments religieux sont effectivement un trait caractéristique de toutes les provinces du Brésil, c'est toujours sur eux que se portent d'abord les yeux du voyageur, et les églises font à juste titre l'orgueil des habitants. L'hôtel du gouverneur, connu sous le nom de Palacio, est l'édifice le plus considérable ; ce n'est qu'une masse de bâtiments lourds et de mauvais goût. L'hôtel de ville (*casa da camara*) n'est pas d'une meilleure architecture. L'hôtel du Trésor (*casa da fazenda*) est remarquable par son étendue ;

c'est là que se trouvent les caisses publiques, et que s'assemble la junte du Trésor. Il y a à Villa-Rica deux hospices : l'hospice civil, assez mal tenu, et l'hospice militaire, remarquable, au contraire, par sa propreté et sa bonne administration.

En somme, tout ce qui s'offre aux regards de l'étranger lui rappelle forcément qu'il considère les débris d'une cité jadis très-opulente. Elle est encore pleine de vie, quoique bien déchue de son ancienne splendeur. Les maisons habitées sont au nombre d'environ quinze cents, et la population s'élève de 7 à 8,000 âmes. Autrefois elle comptait 25 à 30,000 habitants; cinq cents maisons désertes attestent l'abandon récent d'un grand nombre d'entre eux, et les ruines qu'on rencontre à chaque pas font assez comprendre ce qu'elle a perdu.

A la différence des autres villes, ce fut dès son origine que Villa-Rica fleurit principalement. La quantité considérable d'or qu'on trouvait dans tous les environs y attira de bonne heure une nombreuse population. Mais peu à peu cette source d'opulence s'épuisa. Percées, pour ainsi dire, à jour comme un rayon de cire d'une ruche, les collines du voisinage n'offrirent bientôt plus à leur superficie de terre végétale, tandis que de leur côté les lavages ne rendaient plus rien. La culture ne pouvait plus s'opérer sur l'emplacement de ces mines délaissées. Villa-Rica devint alors l'asile d'une foule de spéculateurs ruinés et de gens sans aveu. Les vols et les assassinats se multiplièrent d'une manière effrayante. C'est pro-

bablement à cette époque que doit remonter la mauvaise renommée des gorges de la serra d'Ouro-Branco. Peu à peu cependant une police active s'établit, la ville fut purgée de ses plus dangereux habitants, les mœurs s'améliorèrent; enfin Villa-Rica est renommée aujourd'hui par l'urbanité de ses citoyens.

La province de Minas-Geraes n'est pas la seule où l'on trouve de l'or; celles de Matto-Grosso et de Goyaz produisent aussi ce précieux métal. Mais, puisque je parle des richesses minérales de ces contrées, j'ajouterai que le fer et le cuivre sont aussi répandus à profusion dans les montagnes des mêmes provinces qui renferment de l'or, et le sel dans les plaines qui les avoisinent. Avec un peu plus d'activité, les colons tireraient des profits plus considérables de leurs mines de fer de San-Paolo et de Minas-Geraes. On montre dans le cabinet d'Ajuda, à Lisbonne, un fragment de mine de cuivre vierge extrait d'un vallon du Brésil : il pèse douze cent quatre-vingts kilogrammes, il a un mètre environ de long sur soixante-dix centimètres de large, et trente centimètres d'épaisseur.

Il existe en outre dans le pays des mines d'argent, de platine, de plomb, de soufre, de mercure, de houille, etc. etc. Ce fut vers le commencement du siècle dernier que les premiers diamants furent découverts, dans le district de la serra *do Frio;* beaucoup se cachent sous la croûte des montagnes, mais il faudrait quelque travail pour les extraire; ils sont en général enveloppés de terre ferrugineuse

et de petits cailloux roulés. On en rencontre à Matto-Grosso, à San-Paolo, Goyas, Minas-Geraes, surtout dans la sauvage serra do Frio, à Fajaes, dans la serra *Sincura*, dans l'arrayal *Diamantino*, dans les bassins du San-Francisco et du Jiquitinhonha. Le produit, qui s'en élevait à plus de cinquante mille carats par an en 1770, n'est plus aujourd'hui que de moitié. Une quantité presque égale est exploitée et vendue en fraude. Les mines du Brésil ont donné le plus gros diamant, comme celui de l'empereur, qui pèse seize cent quatre-vingts carats, et ne vaudrait pas moins de cent quatre-vingts millions de francs, d'après la manière ordinaire de calculer la valeur de ces gemmes (1). Ces mines s'exploitent pour le compte

(1) Ce diamant se nomme de l'*Abaëte*. Romé de l'Isle estimait sa valeur à la somme prodigieuse de sept milliards cinq cents millions. Voici l'histoire de la découverte de ce diamant. Trois Brésiliens, Antonio de Souza, José-Félix Gomez et Thomas de Souza, avaient été condamnés, on ignore pour quel délit, à un exil perpétuel dans la portion la plus reculée du Sertao de Minas. Ils errèrent longtemps dans ces solitudes, sur les confins de Goyaz, cherchant sans cesse au fond des vallées ou dans le lit des torrents quelque trésor ignoré qui les mit à même de demander leur grâce. Après avoir erré pendant six ans sans rien découvrir, ils arrivèrent sur les bords d'une petite rivière qu'on nomme l'Abaëte. La tradition raconte qu'ils ne cherchaient que de l'or, lorsqu'ils trouvèrent un diamant qui pesait près d'un once. Malgré l'incertitude qu'ils conservaient sur la valeur réelle de cette pierre précisément à cause de sa grosseur, ils éprouvèrent une joie facile à comprendre. Ils se confièrent d'abord à un curé, qui les accompagna sur-le-champ à Villa-Rica, et qui remit le diamant de l'Abaëte au gouverneur général des Mines. Là les doutes furent bientôt dissipés. On reconnut que cette pierre était le plus riche présent que le Brésil eût encore fait à la couronne de Portugal. Les trois malfaiteurs reçurent des lettres de grâce, et le diamant fut envoyé à Lisbonne, où il est resté jusqu'à ce que la cour soit venue habiter Rio-de-Janeiro. Il

du gouvernement, sous la surveillance d'une junte impériale.

Les topazes, qui abondent dans ce pays, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le faire remarquer, sont plus grosses que celles de Saxe ou de Sibérie; leur couleur est jaune-paille ou jaune rouge; souvent elles deviennent électriques à l'action du feu. Les tourmalines prennent le nom d'émeraudes quand elles sont vertes, et de saphirs quand elles sont bleues. Il y a enfin des améthystes, des rubis, des cymophanes et divers cristaux de roche.

Après être resté trois jours à Villa-Rica, je repris le chemin de San-José, où j'arrivai sans incident remarquable. Quelques jours après, M. Valtier, qui avait terminé ses affaires, me proposa de retourner à Rio. Notre hôte fit d'inutiles efforts pour nous retenir; nous partîmes avec notre fidèle guide Patricio, et nous reprîmes la route que nous avions déjà parcourue. Seulement, au lieu de dix jours, nous n'en mîmes que huit pour nous rendre à Rio.

a été laissé dans cette dernière ville après le retour de Jean VI en Europe, et il fait partie du trésor impérial.

CHAPITRE VIII

Peuplades indiennes du Brésil. — Les blancs du Brésil; leur origine; leur différence avec les Portugais. — Progrès dans la civilisation et l'éducation. — Écoles supérieures et bibliothèques établies dans différentes villes. — La religion au Brésil. — Le clergé. — Célébration du service divin. — Agitation du Brésil après sa séparation du Portugal. — Adoption de la forme monarchique dans son gouvernement. — Avantages qui en sont resultés pour ce pays. — Coup d'œil sur la constitution de l'empire du Brésil. — Abolition de la traite des noirs. — Bons effets de cette mesure. — Extension de l'influence politique et des relations commerciales du Brésil. — Fondation de l'hôpital de Sainte-Isabelle. — Avenir de l'empire du Brésil.

J'aurais encore bien des choses intéressantes à raconter du Brésil et de ses habitants; mais je n'ai pas eu la prétention d'écrire un livre de statistique, ni d'histoire, ni de géographie, sur ce vaste empire. J'ai voulu simplement initier mes jeunes lecteurs à la connaissance d'une contrée longtemps ignorée, et encore peu appréciée de nos jours. Je terminerai par quelques considérations générales sur l'ensemble de ce pays, et quelques réflexions sur l'avenir qui lui est réservé. Un mot d'abord sur les peuplades indiennes qui l'habitent.

On sait que la population indienne de l'Amérique du Sud est divisée en une multitude infinie de tribus. On en compte dans le Brésil seul plus de cent, qui se regardent mutuellement comme des races différentes; mais ces petites peuplades s'éteignent peu à peu, et l'on ne retrouve plus aujourd'hui beaucoup des tribus mentionnées par les anciens voyageurs. A en juger par leur langue et leur manière de vivre, toutes appartiennent à une souche commune, dont l'idiome s'est successivement divisé en une foule de dialectes, qui semblent tous tenir de la langue tupi; aussi l'appelle-t-on *lingoa geral*, langue générale. C'est la langue brésilienne proprement dite, la langue de la population primitive; le portugais est la langue de la partie civilisée de la nation.

Un certain nombre de ces peuplades se sont converties, et se sont plus ou moins mêlées avec les chrétiens; mais d'autres, telles que les *Aymoros*, les *Botoculos*, les *Corondos*, sont encore de terribles anthropophages. Ils occupent l'espace parallèle à la côte, entre le Rio-Pardo et le Rio-Doce, et leurs principales habitations sont le long de ce dernier fleuve et du Belmonte, dans les provinces de Minas-Geraes, de Porto-Seguro, d'Espiritu-Santo et de Bahia : races au corps horriblement tatoué, aux lèvres, aux oreilles démesurément agrandies par des cylindres de bois; peuples effroi des planteurs, dont ils dévastent les champs et brûlent les habitations; heureux encore ceux-ci quand les barbares ne teignent pas leurs bras dans le sang humain. Je citerai encore les *Paris*,

Mundrucus, nation belliqueuse et féroce, la plus puissante du Para, entre le Xingu et le Tapajos, et en ce moment alliés des blancs; les *Tamoyos*, de la province de Rio-de-Janeiro, nation jadis puissante, qui s'éteint et disparaît; les *Taperivas*, qui errent dans le nord; les *Carijos*, de la province de San-Paolo; les *Guaycurus*, dont la taille dépasse souvent deux mètres, fixés entre les rives supérieures du Parana et du Paraguay, vivant de chasse, de pêche et de leurs nombreux troupeaux; les *Guanas*, de la partie méridionale de Matto-Grosso, dont le plus grand nombre est devenu agricole et a embrassé le christianisme; les *Bororos*, autre nation nombreuse de la même famille, etc. etc.

A peu d'exceptions près, les blancs descendent des colons portugais. Quoiqu'ils portent à différents égards les traces de leur origine, l'influence d'un autre genre de vie, d'autres occupations, d'un autre gouvernement, a développé en eux des traits de caractère qu'on ne rencontre pas chez le Portugais, et qui lui sont même antipathiques. En outre, l'éducation se répand de plus en plus dans les différentes parties de l'empire. On rencontre dans les hautes régions et dans la classe moyenne de véritables lumières, un bon ton et des formes vraiment polies. Le fanatisme et l'intolérance aveugle ne règnent depuis longtemps nulle part; l'impiété philosophique et le mépris de la religion, qui leur avaient succédé un instant, sont aussi passés de mode. Une religion sage, éclairée et en même temps pleine de foi, a succédé à l'ignorance

superstitieuse et au philosophisme. Les mœurs s'épurent de plus en plus; l'éducation n'est plus négligée, et l'on a eu à se féliciter de l'habitude prise par certaines familles de faire élever leurs enfants en France. Il en est résulté une pépinière de jeunes talents, qui peuplent aujourd'hui les administrations, la magistrature, les chambres, et se distinguent dans les lettres, les sciences et les arts.

Outre les écoles supérieures qui existent dans la capitale, et dont j'ai parlé ailleurs, il y a une école de médecine et une Académie des beaux-arts à Bahia, une École de droit à San-Paolo, des jardins botaniques à Para (Belem). A Rio, outre la bibliothèque impériale, venue du Portugal avec le siége de l'empire, il y a la bibliothèque nationale, qui compte déjà soixante-deux mille volumes, non compris quelques manuscrits précieux, et celle des Bénédictins, dont j'ai déjà parlé. On doit citer encore les bibliothèques de Bahia et de San-Paolo. On trouve de plus, dans la capitale, le cercle de lecture brésilien, avec une bibliothèque de douze mille volumes; le cercle de lecture portugais, avec une bibliothèque de dix-huit mille volumes. N'oublions pas l'Institut historique et géographique du Brésil, fondé en 1839, et qui publie des mémoires et une intéressante revue trimestrielle.

Bahia, Para, Porto-Alegre (dans le Rio-Grande du Sud), Nossa-Senhora-da-Vittoria (dans l'Espirito-Santo), San-Paolo, Villa-Real-de-Cuyaba, Villa-do-Rio-Pardo (dans le Rio-Grande), Caxoeira (dans le

Bahia), Parahiba, etc. etc., possèdent aussi d'estimables écoles, des cours très-suivis de philosophie, des chaires d'études classiques, etc. etc. Mais c'est surtout pour les sciences naturelles que les Brésiliens montrent le plus de goût, ce qui s'explique, du reste, par les magnificences de la nature dont s'enorgueillit à juste titre leur pays.

La religion catholique est la religion de l'État; mais celui-ci tolère tous les autres cultes chrétiens, sans toutefois les subventionner. D'ailleurs ces cultes sont exclusivement professés par des étrangers. On n'a pas d'exemple qu'un Brésilien ait apostasié sa religion pour en embrasser une autre. Le clergé catholique du Brésil s'occupe depuis quelques années, avec une ardeur digne d'éloges, de la civilisation et de la moralisation des peuples des villes et des campagnes.

La plupart des églises du Brésil sont dignes d'admiration à l'extérieur et à l'intérieur, et le service divin y est célébré avec un éclat et une pompe qu'on chercherait en vain dans beaucoup de nos cathédrales d'Europe. A la tête des affaires ecclésiastiques (car il n'y a point de ministre des cultes) est l'archevêque de Bahia, qui a sous lui onze évêques, dont un *in partibus*.

Après sa séparation d'avec le Portugal, le Brésil a été assez longtemps agité, et malgré l'adoption, dès le principe, de la forme monarchique dans le gouvernement, l'esprit de républicanisme qui régnait alors dans tous les États voisins avait aussi pénétré

dans ce pays. La conduite de don Pedro Ier, sur la fin de son règne, la longue minorité de son successeur, avaient contribué à donner des espérances au parti républicain. Cependant l'agitation permanente, les révolutions continuelles des républiques limitrophes de l'empire, éclairèrent les Brésiliens sur leurs véritables intérêts. Ils reconnurent facilement qu'un pareil état de choses chez eux serait un obstacle invincible au véritable progrès, la ruine de leur prospérité présente, et une source incalculable de maux pour l'avenir. Le bon sens leur fit donc comprendre que le véritable intérêt de leur pays était dans le maintien de la monarchie, et aujourd'hui plus que jamais ils se félicitent de n'avoir pas imité leurs voisins.

En effet, le Brésil, seul État monarchique de toute l'Amérique, se fait remarquer, surtout depuis la majorité de son jeune empereur, don Pedro II, c'est-à-dire depuis 1840, par ses progrès calmes et constants, qui forment un contraste frappant et instructif avec l'anarchie, le désordre et l'immobilité stérile des républiques qui l'entourent au sud, à l'ouest et au nord. Jetons maintenant un coup d'œil sur la constitution de ce pays.

Les provinces du Brésil sont au nombre de dix-neuf : Rio-de-Janeiro, San-Paolo, Santa-Catharina, San-Pedro du Sud, Matto-Grosso, Goyaz, Minas-Geraes, Espirito-Santo, Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahiba, Rio-Grande du Nord, Ceara, Piauhy, Maranhao, Para et les Amazones.

Chacune de ces provinces est administrée par un chef supérieur civil, délégué du pouvoir exécutif et décoré du titre de *président*, nommé par le gouvernement central qu'il représente, et ayant la surveillance des autorités inférieures. Chaque province possède en outre une assemblée provinciale élective de vingt-quatre à trente-six membres, qui vote les impôts et les dépenses de la circonscription, et les lois destinées à la régir. Outre les attributions de représentant et délégué du pouvoir central, le président est le chef du gouvernement provincial et l'exécuteur des lois provinciales votées par cette assemblée.

Les provinces sont subdivisées en *comarcas*, ou arrondissements, ayant leurs tribunaux administratifs judiciaires et de police. Toutes ces provinces et comarcas se relient à la capitale de l'empire, Rio-de-Janeiro, *municipe libre*, qui n'appartient à aucune province. Il résulte de l'assemblage de ces rouages une grande centralisation politique unie à une immense décentralisation administrative, chaque province ayant sa recette particulière, qu'elle administre elle-même, et une recette générale, qui fait retour au trésor central de l'empire. C'est la fédération de l'Amérique du Nord perfectionnée, s'alliant à une royauté constitutionnelle héréditaire de mâle en mâle.

Les divers pouvoirs de l'État sont : le législatif, le judiciaire, le modérateur et l'exécutif. Le législatif est confié à un sénat dont les membres sont nommés

à vie, et à une chambre des députés dont les membres sont élus pour un certain temps. Ces deux chambres, élues dans chaque province par le peuple, concourent à la confection des lois; mais la chambre des députés a l'initiative de la proposition des impôts, de la fixation du chiffre de l'armée et de la marine, du recrutement, de la mise en accusation des ministres, etc. Aucun acte des deux chambres n'a force de loi sans la sanction de l'empereur. Les chambres sont convoquées chaque année; chaque session dure quatre mois. Le pouvoir judiciaire, aussi libre que les autres, est chargé de l'application des lois. Le pouvoir modérateur consiste dans le droit qu'a l'empereur de faire grâce, de convoquer les chambres dans l'intervalle des sessions, et de sanctionner les lois. La constitution garantit aux citoyens la liberté individuelle, l'inviolabilité des propriétés, le libre exercice de l'industrie et la liberté complète de la presse. La noblesse n'est pas héréditaire.

Ces institutions, libérales et conservatrices en même temps, semblent décidément enracinées au Brésil. Les chambres se sont mises résolûment à l'œuvre, et leurs efforts commencent à être couronnés de succès. Un des actes les plus remarquables du gouvernement brésilien, dans ces dernières années, a été l'abolition de la traite des noirs, qui présage, pour un temps plus ou moins rapproché, l'abolition de l'esclavage. Cette grande mesure, accomplie par l'énergique volonté de S. M. don Pedro II,

n'a pas été seulement pour le Brésil l'acquittement d'une dette envers l'humanité, mais, comme il arrive souvent, la bonne action sera pour l'empire une bonne affaire; son premier effet a été d'arracher le Brésil à sa vieille torpeur, à ses routines traditionnelles. L'esprit d'entreprise agite ce grand corps, riche de tant de ressources si longtemps négligées. On n'y parle que de canaux à creuser, de chemins de fer à construire, de routes à créer, de fleuves à ouvrir au commerce, qui civilise et enrichit. L'État encourage et subventionne ces efforts, sans les centraliser despotiquement; les provinces déploient dans l'accomplissement de ces grands travaux une initiative qui les appelle à la vie et à la responsabilité.

En même temps que le Brésil marche à grands pas dans les progrès matériels, il accroît son influence politique et étend ses relations au dehors. Déjà, en 1854, une compagnie lusitano-brésilienne a inauguré un nouveau service régulier de bateaux à vapeur entre Lisbonne et Rio-de-Janeiro. L'Angleterre a depuis longtemps deux départs mensuels de steamers pour le Brésil, l'un par Southampton, l'autre par Liverpool. Le Piémont et la Belgique ont voté des fonds pour se mettre en communication avec cet empire. En France, la première ligne de paquebots transatlantiques, décrétée par une loi récente, vient d'être concédée aux Messageries impériales, qui doivent en commencer incessamment l'exploitation.

Ce grand mouvement maritime suffit pour faire comprendre quelle importance ont acquise les relations commerciales du Brésil avec l'Europe seulement; car nous ne parlons pas ici de ses relations avec les États-Unis de l'Amérique du Nord, ni avec les autres puissances maritimes du globe.

Ce développement extraordinaire de son commerce extérieur a donné lieu récemment à une institution toute de bienfaisance et de charité, comme la religion catholique seule sait les inspirer : nous voulons parler de la fondation, à Rio-de-Janeiro, de l'hôpital de Sainte-Isabelle, œuvre bien digne de l'initiative d'un gouvernement qui se fait honneur d'être fidèle, comme ses pères, à cette religion (1). Cet hôpital est destiné à recevoir tous les marins et autres personnes du bord des navires nationaux et des nombreux navires étrangers arrivant dans le port de Rio, et qui seraient affectés de maladies contagieuses ou suspectes.

D'un autre côté, l'empereur veille avec un soin tout particulier à l'instruction publique, dont les différentes branches sont confiées à des hommes éclairés et religieux; il veille à ce que les lumières de la foi se répandent de plus en plus parmi les nations sauvages encore errantes dans les vastes solitudes de son empire, et enfin il ne néglige rien de ce qui peut contribuer au bien-être matériel et moral de ses peuples.

(1) On sait que le roi de Portugal porte le titre de *Sa Majesté Très-Fidèle.*

Ainsi croît et grandit paisiblement, sous la double influence de la civilisation et de la religion, le plus vaste empire catholique du monde, appelé, j'en ai la conviction, à de hautes destinées.

FIN

NOTE

DES

PLUS IMPORTANTS OUVRAGES SUR LE BRÉSIL

Parmi les ouvrages français les plus intéressants à consulter sur le Brésil, nous citerons d'abord Jean de Léry, qui publia son livre en 1578, et dont la dernière édition et la plus complète est de 1600; — Claude d'Abbeville, en 1612. — Nous signalerons parmi les écrivains modernes M. Ferdinand Denis, qui a publié l'article Brésil dans l'*Univers pittoresque*, travail très-estimé comme résumé complet de l'ensemble des faits.

Mœurs et Coutumes du Brésil, du même auteur, en collaboration avec M. Hipp. Taunay;

Voyage au Brésil, de Lindley, traduit de l'anglais par Soules;

Voyage dans l'intérieur du Brésil, par John Mawe, traduit par Eyriès, 1817;

Voyage dans la partie septentrionale du Brésil, par Henri Koster, 1818;

Vogage au Brésil, par le prince de Wied-Neuwied, 1821;

Voyage pittoresque dans le Brésil, par Maurice Rugendas, 1827;

Voyage dans diverses provinces du Brésil, par M. Auguste de Saint-Hilaire. — Cet ouvrage, divisé en quatre parties, est de plus en plus apprécié, même au Brésil, où il jouit d'un juste crédit;

Voyage pittoresque et historique au Brésil, par J.-B. Debret; Paris, 1834; 3 vol. in-f°. — Ce curieux et intéressant ouvrage n'a d'autre inconvénient que son format, qui l'empêche d'être portatif;

Voyage au Brésil, par le docteur Walsh, dont une partie a été publiée dans la *Bibliothèque universelle des voyages.*— Voyez aussi cette *Bibliothèque* et les *Nouvelles Annales des voyages,* etc. etc.;

Ferdinand Denis, *Une Fête brésilienne, célébrée à Rouen en* 1550, suivie d'un fragment du XVI^e^ siècle, roulant sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, et de poésies en langue tupique; Paris, Techener, 1850, in-8°;

Historia geral do Brazil, isto é do descobrimento colonisaçao, legislaçao e desinvolvimento deste estado hoje imperio independente, escripta em presencia de muitos documentos autenticos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal,

de Hespanha e Hollanda, per hum socio do Instituto historico do Brazil, natural de Sorocaba (Adolfo de Varnhagen); Madrid, 1854, petit in-4°. T. II, Madrid, 1857.

M. Ad. de Varnhagen, chargé d'affaires du Brésil près la cour de Madrid, a en réalité réuni les meilleurs renseignements que l'on possède sur la colonisation du Brésil; il va seulement, dans son récit, jusqu'à l'époque de l'Indépendance.

TABLE

INTRODUCTION HISTORIQUE

Jean de Léry et le P. Claude d'Abbeville. — Découverte du Brésil par Pedro Alvarez Cabral, amiral portugais. — Le Brésil est d'abord négligé par les Portugais. — Thomas de Souza, premier gouverneur, fonde San-Salvador. — Premières relations des navigateurs français avec le Brésil. — Fondation d'un établissement français à Guanabara (Rio-de-Janeiro), sous les auspices de l'amiral de Coligny, par le chevalier de Villegagnon. — Renforts envoyés à Villegagnon. — Les nouveaux venus se brouillent avec Villegagnon, et se fixent sur le continent. — Les Tupinambas ou Toupinamboux. — Description de ces peuples par Léry. — Leurs coutumes, leurs ornements, leurs habitations, leur nourriture, leur religion, leurs cultes, leurs prêtres. — Occupations des femmes. — Occupations des hommes. — Fêtes, danses symboliques. — Boissons fermentées. — Le caouin. — Sa fabrication. — Manière dont les sauvages le boivent. — Guerre. — Ses motifs. — Conseils. — Déclarations de guerre. — Armes offensives et défensives. — Marche d'une armée sauvage. — Description d'un combat. — Sort des prisonniers de guerre. — Qualités des Tupinambas. — Leur attachement pour les Français. — Retour en France de Villegagnon. — Expulsion des Français de l'établissement qu'ils avaient fondé. — Fondation de

Saint-Sébastien, ou de Rio-de-Janeiro. — Établissement des Français dans l'île de Maranham. — Récit de Claude d'Abbeville. — Fondation de la ville de Saint-Louis par Laravardière, chef de l'expédition française au Maranham. — Description des productions de ce pays par le P. d'Abbeville. — Mœurs des sauvages. — Progrès des missionnaires pour leur conversion. — Voyage en France de Tupinambas convertis. — Leur réception à Paris. — Leur baptême solennel. — Les Portugais attaquent l'établissement de Maranham. — Belle défense des Français. — Ils finissent par capituler. — Bienfaits de l'occupation française. — Révolte des Tupinambas. — Extinction de cette nation. — Occupation du Brésil par les Hollandais. — Ceux-ci cèdent leur conquête aux Portugais en 1661. — Le Brésil colonie portugaise. — Translation du gouvernement de Portugal à Rio en 1808. — Institution fondée par le roi Jean VI. — Établissements français fondés à Rio depuis 1815. — Améliorations opérées à cette époque. — Retour du roi en Portugal. — Troubles du Brésil. — Déclaration d'indépendance. — Proclamation de don Pedro, empereur du Brésil. — Coup d'œil sur le règne de ce prince. — Son abdication. — Son fils don Pedro II lui succède. — État actuel du Brésil. 1

CHAPITRE I

Aspect du havre de Rio. — Débarquement. — Facilité de se procurer à Rio des matériaux de construction. — Accroissement rapide de cette cité. — Ma première excursion dans cette ville. — Population noire de Rio. — Différence qu'elle présente sous quatre points de vue. — La sieste. — Dîner chez un Français. — Promenade dans la rue de *Pescadores*. — Les boutiques. — Les *rotulas*. — Aspect des rues de Rio. — *Campo de Santa-Anna* ou *d'Acclamaçao*. — Première impression produite par l'intérieur de Rio. 51

CHAPITRE II

Aqueduc de la Carioca. — Place et fontaine de la Carioca. — Mœurs populaires. — Alimentation de Rio. — Boissons. — Style des constructions. — Éclairage des rues. — Bruit criard et assourdissant des charrettes. — Palais impérial — Église cathédrale. — Chapelle impériale. — Églises de *Candelaria*, du *Rosario*, de *San-Francisco-de-Paula*, de *San-Francisco-de-Asiz*. — Couvents de *San-Bento*, de *San-Antonio*, de *Santa-Teresa*. — Église de *Vossa-Senhora-da-Gloria*. — L'impé-

ratrice. — La reine dona Maria da Gloria. — Église de *Boa-Viagem*, de *San-Domingo*, de *Santa-Rita* et du couvent de *l'Ajuda*. 68

CHAPITRE III

Visite à la colonie française. — Questions indiscrètes de mes compatriotes. — Je fais connaissance avec M. Valtier, horloger. — Ma liaison avec lui. — Histoire de M. Valtier. — Cause de son établissement au Brésil et de sa prospérité. — Ses qualités, son ambition. — Avantages que j'ai retirés de sa fréquentation. 83

CHAPITRE IV

Début de M. Valtier à Rio. — Facilité qu'il trouve pour le placement de ses marchandises. — Bizarres expéditions faites par des négociants européens. — Parti que les Brésiliens surent en tirer. — Hôtel des monnaies. — Atelier pour la taille des diamants. — Académie des beaux-arts. — École militaire; École de marine; École de médecine. — Séminaire. — Hôpital de la *Misericordia*. — Détails sur cet établissement. — *Irmandades* ou confréries. — Bienfaits répandus par ces institutions. — Hospice des enfants trouvés. — Le *Passeio publico*, ou jardin public. — Mélange des races. — Familles de *Brasileiros*. — Mœurs des habitants de Rio; hautes classes; classes moyennes. — Police de Rio. — Circonstances qui accompagnent la condamnation et l'exécution d'un criminel. — Funérailles des riches. — Funérailles des enfants. — Enterrements des nègres. — Les salons de Rio et des grandes villes. — Habitudes des classes ouvrières. — Particularités de certains commerces. — Les barbiers; variétés de leurs fonctions. 94

CHAPITRE V

Depart pour la province de Minas-Geraes. — Les crabes de la plage. — Maisons de campagne des environs de Rio. — Les *ranchos*, les *vendas*, et les *estalagems*. — Les *fazendas* ou fermes. — La vanda d'Iraja. — — Un diner brésilien. — Un gentilhomme campagnard. — Caravane de muletiers. — Passage de la montagne. — Marche du convoi des muletiers. — Dame brésilienne en voyage. — Forêt vierge de la *serra d'Estrella*. — Aspect magnifique de ces forêts. — Vigueur de la végétation. — Variété des arbres. — Plantation au milieu de la forêt. —

Défrichement d'une *serra*. — Route ouverte depuis peu à travers ces montagnes. — La vallée du Parahiba. — Les grenouilles *ferradores*. — L'heure de l'*Angelus* annoncée par un cerf-volant. — Le *morcego* ou vampire, espèce de chauve-souris. — Multitude de singes et de perroquets. — Arrivée à Valença. 115

CHAPITRE VI

Origine de Valença. — Un marché d'esclaves. — Le Rio-Bonito. — Moyens employés pour se préserver des morsures des rats. — Vache attaquée par les rats et les morcegos. — Rencontre d'une croix au milieu du chemin. — Les croix nombreuses sur les routes du Brésil. — Motifs qui les ont fait élever. — Cours ordinaire des meurtres au Brésil. — Le Rio-Preto, ou Rivière-Noire. — Passage de la serra Negra. — Tempête. — La serra de la Mantiqueira. — Arrivée soudaine en vue des *Campos*. — Merveilleuse beauté de ces plaines. — Les fourmis et les fourmilières des Campos. — Émigration des fourmis. — Leur invasion dans l'hôtel du chargé d'affaires de Suède. — Bestiega. — Ilheos. — Une école dans une auberge. — Voyage par la pluie. — Froid étonnant sous cette latitude. — Monte-Video. — Changement d'aspect du pays. — Le *Morro das Morcejas*. — Arrivée à San-Jozé. 129

CHAPITRE VII

Aspect de la ville de San-Jozé. — Le prêtre mulâtre. — Ignorance des habitants de l'intérieur en géographie et en histoire. — Soirée musicale. — Musique de danse exécutée sur l'orgue. — La *chuva fria* ou pluie froide. — Sa durée. — Beau temps dont elle est suivie. — Les bords du Rio-das-Mortes. — Stérilité du pays causée par les travaux pour la recherche de l'or. — San-Joao-del-Rey. — Excursion à Villa-Rica. — Affaissements accidentels du sol dans quelques parties des Campos. — *Arrayal* de Lagoa. — Ce qu'on entend par un arrayal. — *Olho d'Agoa*, ou l'Œil d'eau. — La fazenda de Mendojé. — Arrayal de *Sua-Suci*. — Le vieux gentilhomme hôtelier. — Le Parahupeba. — La serra d'Ouro-Branco. — Mauvaise renommée d'une gorge de ces montagnes. — Le serpent corail. — La venda de *Rodeo*. — Ses habitants pris pour des brigands. — Village de Boa-Vista. — Topazes à bon marché. — Arrivée à Villa-Rica. — Description de cette ville. — Sa prospérité ; sa décadence. — Causes de sa dépopulation. — Richesses minérales de Minas-Geraes et des provinces voisines. — Mines de

diamants. — Le diamant de l'*Abaëte*. — Retour à San-Jozé et à Rio-de-Janeiro. 145

CHAPITRE VIII

Peuplades indiennes du Brésil. — Les blancs du Brésil; leur origine; leur différence avec les Portugais. — Progrès dans la civilisation et l'éducation. — Écoles supérieures et bibliothèques établies dans différentes villes. — La religion au Brésil. — Le clergé. — Célébration du service divin. — Agitation du Brésil après sa séparation du Portugal. — Adoption de la forme monarchique dans son gouvernement — Avantages qui en sont resultés pour ce pays. — Coup d'œil sur la constitution de l'empire du Brésil. — Abolition de la traite des noirs. — Bons effets de cette mesure. — Extension de l'influence politique et des relations commerciales du Brésil. — Fondation de l'hôpital de Sainte-Isabelle. — Avenir de l'empire du Brésil. 167

Tours. — Impr. Mame.

5 fautes - 1 club -
6 fautes - +